

Les Rennais
HORS-SÉRIE SEPTEMBRE 2020

Horizons architecturaux

ANATOMIE DU CORPS URBAIN RENNAIS



● ○ ○ **CHAPITRE 1 - PIERRE QUI ROULE...**

- 06 LA PREMIÈRE PIERRE
- 08 L'ARCHITECTURE RENNAISE : TOUT UN ROMAN, PARFOIS GOTHIQUE
- 12 RENNES EN MODE DAMIER
- 14 MAISONS À PANS DE BOIS : UN PANORAMA UNIQUE
- 18 RENNES BRÛLE-T-IL ?
- 20 HÔTEL DE BLOSSAC : LE PALAIS DES GRÂCES
- 21 LA FABULEUSE ODYSSEÉ ODORICO
- 24 LA PISCINE SAINT-GEORGES AU BAIN RÉVÉLATEUR
- 25 LES ÉCHOS RENNAIS DE L'ART DÉCO
- 26 DES TRÉSORS CACHÉS DERRIÈRE LES PORTES COCHÈRES
- 29 QUOI DE 9 SUR INSTAGRAM ?
- 30 EMMANUEL LE RAY, ROI DE RENNES
- 32 CATHÉDRALE INVISIBLE
- 33 AU NOM DE LALOY... LA PRISON JACQUES-CARTIER
- 34 MURMURES DE MURS
- 35 PALAIS DU COMMERCE : LE PALAIS DES MILLE ET UNE VIES
- 36 LA BRIQUE ET LE SCHISTE : DES FILS ROUGES DANS LA VILLE

● ● ○ **CHAPITRE 2 - RENNES À L'HEURE
DE LA MODERNITÉ**

- 40 LE PATRIMOINE RENNAIS VU PAR GILLES BROHAN
- 42 LE BÉTON DE PÈLERIN D'HERVÉ PERRIN
- 44 GEORGES MAILLOLS : L'ARCHITECTE QUI FIT DE RENNES UNE GRANDE VILLE
- 47 TOURS HORIZONS : LA BONNE ALTITUDE
- 48 JEU : OÙ EST GEORGES ?
- 51 IL ÉTAIT UNE FOIS L'ARMORIQUE
- 52 TOUR DE L'ÉPERON : LE GRAND BLANC
- 54 LE COLOMBIER : UN MONDE APPART
- 56 ÉDIFICES PHARES ET OBJETS INSOLITES
- 59 TOUR SAMSIC : TROIS QUESTIONS À JULIEN DE SMEDT
- 60 FENÊTRE SUR LES MAISONS INDIVIDUELLES
- 62 L'AUTO-CONSTRUCTION EN MODE CASTORS
- 66 PATRIMOINE INDUSTRIEL : LES VESTIGES D'UN JOUR
- 64 LE BLOSNE : UN CHANTIER AU MILIEU DES CHAMPS
- 68 PATRICK BOUCHAIN : L'ANARCHITECTE
- 70 HÔTEL PASTEUR : AUBERGE DE GENÈSE
- 73 L'HÔTEL-DIEU RESSUSCITÉ
- 74 DAVID CRAS : ARCHI DISCRET
- 76 BLACK IS THE COLOR
- 78 L'ARCHI DANS TOUS SES ÉTAGES
- 79 QUOI DE 9 SUR INSTAGRAM ?

● ● ● **CHAPITRE 3 - LES PETITES
MAINS DE DEMAIN**

- 82 VINCEN CORNU, ARCHITECTE-URBANISTE CONSEIL
- 85 UN APPÉTIT D'OCRE
- 86 L'ÉCOLE DE LA VILLE
- 88 DANS LES ARCHIVES DE L'ÉCOLE D'ARCHI
- 90 A/LTA : ZONE MIXTE
- 92 VALENTIN ENGASSER, ARCHITECTE SANS BAC
- 94 RENNES SUR LE BOUT DES TOITS
- 95 L'ESPRIT « MAISON »
- 96 LES ARCHITECTES SOIGNENT LEUR LIGNE
- 98 ARCHITECTURE ET BD : UN SOMBRE DESSIN ?
- 101 HORIZONS LITTÉRAIRES
- 102 LAVOMATIC AVEC VUE SUR LA VILLE
- 103 WEEK-END À ROME
- 104 CÉCILE MESCAM : URBAIN, JAMAIS TROP HUMAIN
- 106 LA TOURNÉE DES PÉPITES
- 110 JEAN-PAUL LEGENDRE : L'APPRENTI DEVENU PATRON
- 112 VOL AU-DESSUS D'UN NID DE COCONS
- 113 À MAUREPAS, ON RECYCLE LES TOURS
- 114 FABIENNE COUVERT : L'ART DE LA GARE
- 116 JEAN-LOUIS VIOLEAU, SOCIOLOGUE DE L'ARCHITECTURE
- 118 DES GUIDES PAS COMME LES AUTRES
- 120 DES TOURS DE MAGIE À L'ÎLOT BEAUMONT
- 122 DU BOIS DONT ON FAIT DES IMMEUBLES
- 123 L'ADORABLE HOME DES BOIS
- 125 QUOI DE 9 SUR INSTAGRAM ?
- 126 LOÏC CREFF, SIGNE PARTICULIER : SÉRIAL COLLEUR

CRÉDITS :

Directeur de la publication Nathalie Appéré • Directeur de la communication et de l'information Laurent Riera • Responsable de la rédaction Benjamin Teitgen • Coordination et rédaction Jean-Baptiste Gandon • Ont collaboré à ce numéro Monique Guéguen, Pierre Mathieu de Fossey, Olivier Brovelli • Secrétariat de rédaction Nicolas Roger • Cartographie Florence Dolle • Couverture Jean-Baptiste Gandon • Direction artistique Maiwenn Philouze • Impression Imaye Graphic • Dépôt légal ISSN 0767-7316



©Almaud Lubry

édit o

FAIRE COHABITER L'HISTOIRE ET LE PRÉSENT

L'année 2020 est une date symbolique pour le patrimoine et l'architecture à Rennes. C'est à la fois le 300^e anniversaire du grand incendie de 1720, dont notre centre ancien est encore aujourd'hui le témoin, et le 50^e anniversaire de la construction des Horizons, premier immeuble de grande hauteur à usage d'habitation en France.

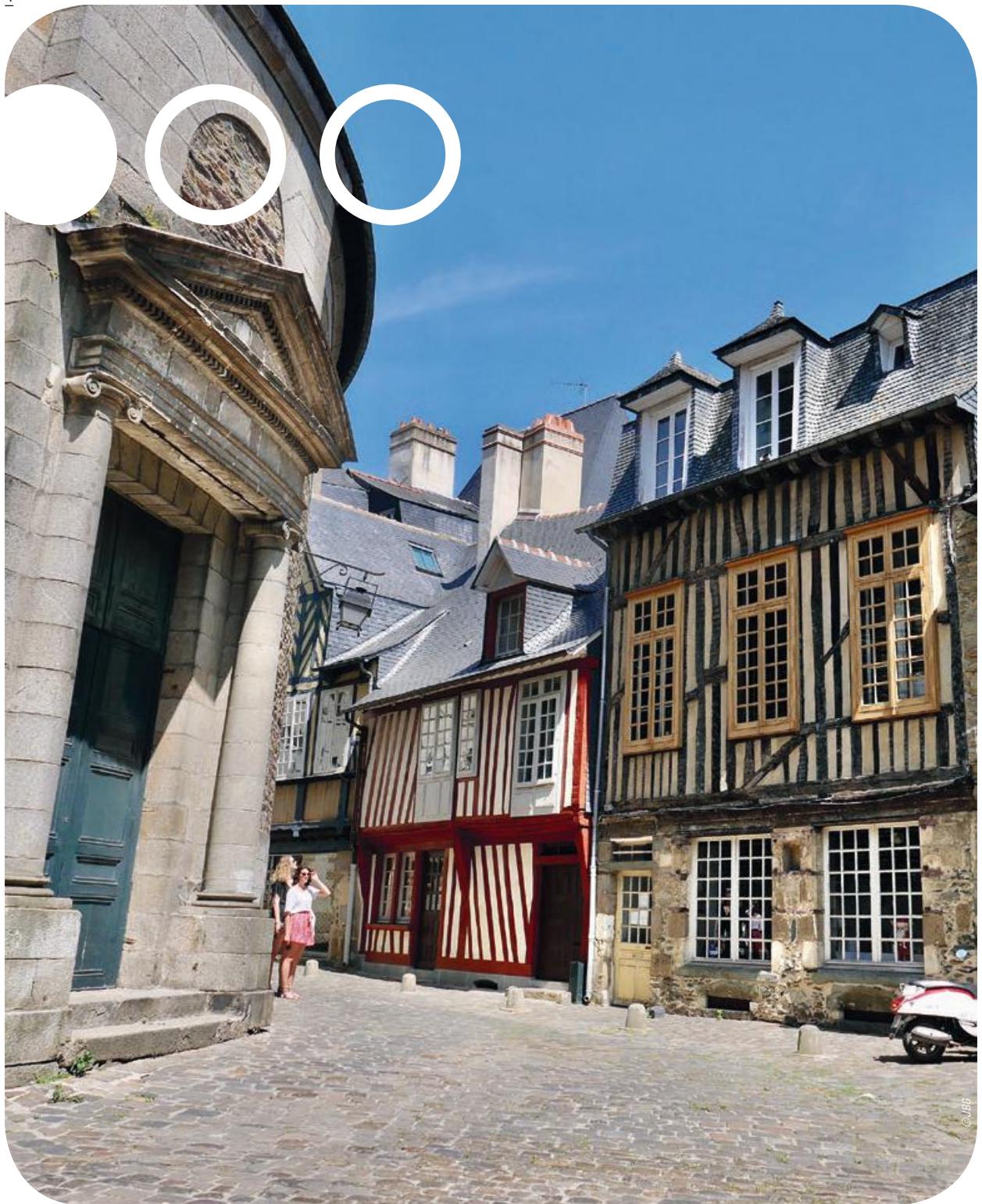
Des immeubles du Blosne à la tour Normandie-Sau-murois en passant par l'Éperon, les maisons à pans de bois du Champ-Jacquet, la piscine Saint-Georges ou les Champs-Libres, le patrimoine rennais est riche d'une architecture variée. La diversité des matériaux, des couleurs, des hauteurs dessine en creux l'évolution de notre ville et de notre société au cours des siècles. Au-delà des bâtiments emblématiques de Jean-Baptiste Martenot, d'Emmanuel Le Ray ou de Georges Maillols, Rennes s'est construite au fil du temps sur des formes urbaines plurielles, en constante évolution. Elles forgent, aujourd'hui comme hier, une part de l'identité rennaise.

Ce patrimoine n'a pas seulement pour but d'être préservé pour être exposé. Son rôle est aussi d'évoluer, d'intégrer de nouveaux usages, de vivre. Les chantiers de l'Hôtel Pasteur, de l'Hôtel Dieu, de la gare, du Jeu de Paume sont la démonstration qu'il est possible de faire cohabiter l'histoire et le présent, de faire vivre ensemble des formes nouvelles, audacieuses,

innovantes, et des structures anciennes, connues, identifiables, auxquelles les Rennaises et les Rennais sont très attachés. Aux côtés de ces bâtiments qui ont traversé l'histoire rennaise, de nouvelles constructions sortent de terre, pour accueillir toutes celles et tous ceux qui veulent vivre à Rennes, habitants mais aussi entreprises, à Baud-Chardonnet, à La Courrouze ou à Beauregard. Ces nouveaux quartiers symbolisent une ville qui se transforme, qui se renouvelle sur elle-même, sur ses friches, qui préserve la richesse de son patrimoine architectural tout en laissant de la place à des formes urbaines nouvelles.

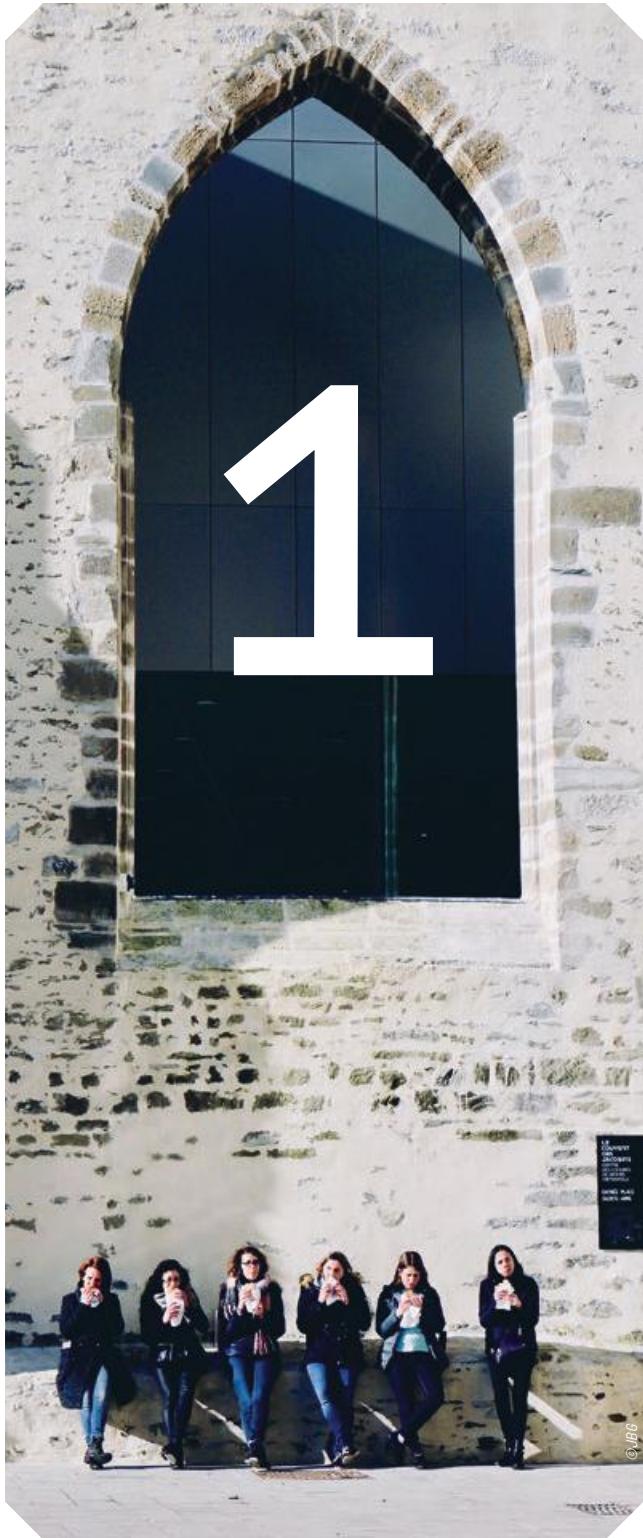
Cette « transformation dans la continuité » doit se faire en intelligence avec les Rennaises et les Rennais. Nous avons la volonté d'impliquer les habitants dans les projets d'aménagement en conciliant toujours l'accueil des futurs habitants, quel que soient leurs revenus, et la préservation, l'amélioration du cadre de vie de celles et ceux qui vivent déjà dans un quartier. C'est pourquoi nous créons en continu de nouveaux espaces de dialogue, nous élaborons des règles communes et nous allons réunir des jurys citoyens pour que chaque Rennaise et chaque Rennais puisse s'approprier les enjeux d'accueil et d'aménagement de notre ville.

Nathalie Appéré,
Maire de Rennes
Présidente de Rennes Métropole



CHAPITRE 1 - PIERRE QUI ROULE...

— De la première pierre posée au début de notre ère à l'architecture conquérante du XIX^e, différentes périodes ont façonné le visage de Rennes : des maisons à pans de bois aux hôtels particuliers taillés dans le roc, en passant par l'incendie de 1720 ou les échos des mosaïques Odorico, explorons les fondations de ce corps urbain aussi original que singulier. —



reportage

LA PREMIÈRE PIERRE

Par Jean-Baptiste Gandon

— Il était une fois, à Rennes. Il était même une foi à Condate, cité chrétienne construite à la confluence d'un fleuve, sur les vestiges de l'impiété païenne et de l'Empire Romain. Petite promenade virtuelle à la recherche de la première pierre. —



Les vitraux contemporains de Gérard Lardeur dialoguent avec l'architecture gothique de la chapelle Saint-Yves.

Où situer le point zéro de Rennes ? Celui autour duquel se construisit par la suite cette cité gauloise nommée Condate Riedonum ?

Si la reconstitution des faits relève de la mission impossible, les récents chantiers de fouilles menés par l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap) nous permettent de recoller les morceaux d'une histoire en puzzle.

Faubourg du temple

La quête de la première pierre nous mène d'abord dans le haut de la rue Saint-Melaine, en lieu et place de l'actuelle Abbaye. Nous sommes au I^{er} siècle de l'ère moderne, le christianisme gagne la Bretagne. La chapelle Notre-Dame de la Cité y aurait été édifiée par l'évêque Maximus à cette époque, sur les ruines d'un temple romain dédié au culte de Thétis, nymphe marine et mère d'Achille.

L'épicentre de Condate se trouverait donc sur les hauteurs de la ville... À moins que ce ne soit du côté de la cathédrale Saint-Pierre : au IV^e siècle, l'évêque Saint-Lunaire y aurait en effet fixé le nouveau siège épiscopal de l'évêché, en lieu et place d'un ancien temple païen.

Alors, alea jacta est ? Pas si sûr ! En 2012, les ar-

chéologues de l'Inrap ont mis à jour un véritable trésor sur le chantier du couvent des Jacobins. Le Graal ? Pas quand même, mais un petit temple sur podium, dédié à Mercure, le Dieu du commerce, des voyages, et des voleurs. « C'est le 1^{er} bâtiment public mis au jour dans la ville antique de Condaste, exception faite de la muraille et des traces d'arc honorifique », commentait à l'époque Gaëtan Le Cloirec, responsable scientifique de cette fouille XXL. Daté du III^e siècle, ce temple d'environ 10 mètres sur 10 se dressait au centre d'un carrefour, dans un quartier commercial très fréquenté. À l'image du coq et du bouc en cuivre exhumés sur le chantier, il fut un temps où toutes les routes menaient à Rome, et donc à Rennes. ■

UNE MINE D'OR EN .BZH

Depuis la création du service régional de l'inventaire, en 1964, plus de 130 000 dossiers d'archives ont été constitués, et sont aujourd'hui consultables sur patrimoine.bzh. Ce site met notamment en relief la richesse architecturale de la région Bretagne, à travers des textes, des photographies, des plans, des cartes... Aux manettes de ce projet titanique, le conservateur du patrimoine Jean-Jacques Rioult, épaulé à l'occasion par des étudiants de l'Université. En résumé, un site à protéger absolument.

www.patrimoine.bzh

LA MACHINE (NUMÉRIQUE) À REMONTER LE TEMPS

Un voyage dans le passé, en surfant depuis votre sofa, ça vous tente ? Réalisé par les spécialistes en cartographie IGN, le site « Remonter le temps » invite à se déplacer à travers les villes et les époques, à la faveur d'un fonds documentaire sans fin : comparer des cartes, des photos aériennes anciennes ou actuelles de votre quartier, voire de votre rue ; télécharger des clichés et des cartes historiques pour explorer la mémoire de Rennes... Cet arbre généalogique de la ville est un terrain de jeu idéal pour qui souhaite mieux appréhender l'histoire urbaine de Rennes.

www.remonterletemps.ign.fr



Le savez-vous ?

EXHUMÉ EN 2012 PAR L'INRAP, UN PETIT TEMPLE DE 10 M SUR 10 DATÉ DU III^E SIÈCLE, A ÉTÉ LE PREMIER BÂTIMENT PUBLIC MIS AU JOUR DANS LA VILLE ANTIQUE DE CONDATE.

L'autre tunnel

Nous sommes en 1357. Commandées par le duc de Lancastre, les troupes anglaises organisent le blocus de Rennes et creusent un long tunnel sous les remparts pour pénétrer dans la ville. Celui-ci serait dit-on assez large pour faire passer des chevaux ! Mais le tuyau est percé, et le capitaine Penhoët alerté. Le rusé militaire demande aux habitants de poser des bassines en cuivre sur les planchers pour trahir les desseins anglais, et ordonne de percer un contre boyau pour surprendre l'assaillant, qui finira taillé en pièces. Longtemps oublié, le tunnel a été redécouvert par un architecte en 1962, à l'occasion d'un chantier situé place Rallier du Baty. Le souterrain achèverait sa course sous l'église Saint-Sauveur, où selon la légende, une statue de Notre-Dame aurait de son index indiqué aux résistants rennais la voie à suivre pour creuser. ■

fOCUS

L'ARCHITECTURE RENNAISE : TOUT UN ROMAN, PARFOIS GOTHIQUE

Par Jean-Baptiste Gandon

— Venus du fonds des temps, certains édifices font dialoguer hier et demain, et imaginent même parfois des formes architecturales nouvelles. Voici trois exemples de constructions historiques comptant pour Rennes. —

Parlement de Bretagne : du cidre au prétoire

Les Rennais se pressent chaque année pour assister aux projections spectaculaires sur la façade de l'écrin breton transformé en grand écran. Une manière cinématographique de rappeler que l'histoire du Parlement relève parfois du récit rocambolesque, à l'image de l'impôt sur le pot de cidre, qui permit en partie son financement.



Le Parlement de Bretagne, grand écrin rennais.

L'histoire du Parlement de Bretagne, c'est celle d'une épopée commencée en 1618, en lieu et place d'un cimetière hospitalier. Le chantier sera alors le moteur du développement de la ville, en générant notamment la construction d'hôtels particuliers pour les parlementaires désireux d'amener à Rennes l'art de la cour de France.

Un palais digne d'un roi

Las, le manque de ressources financières et les guerres de religion ont longtemps freiné la construction de ce palais. Il faudra attendre Henri IV et la levée de nouveaux fonds pour rendre sa réalisation possible. Parmi ces impôts, une taxe sur le pot de cidre... Pour patienter, les parlementaires devront quant à eux siéger pendant 48 ans au couvent des Cordeliers. Un premier projet présenté par l'architecte de la ville Germain Gaultier est refusé en juin 1615. Revus par l'architecte royal Salomon de Brosse, connu pour son travail sur le palais du Luxembourg, les plans d'un palais

maniériste digne d'un roi sont finalement acceptés le 16 août 1618, et le bâtiment achevé en 1655. Pour les décos intérieures, il faudra attendre 1705. Après l'incendie de 1720, dont les flammes lécheront sans l'atteindre les murs de l'édifice, l'architecte Jacques Gabriel propose la construction d'une place rectangulaire, et qualifiée de « monumentale » du fait de l'espace dégagé par rapport au reste de la ville. Celle-ci sera successivement baptisée place Louis Le Grand, de l'Égalité, Impériale, du Palais, puis du Parlement.

Ultime et tragique soubresaut, le monument de granite et de pierre blanche incarnant la droiture de la justice s'embrase dans la nuit rennaise, le 4 février 1994. Mais le phénix breton, on le sait, renaîtra de ses cendres. ■

⊕ **LE BONUS :** retrouvez notre long format
« **Le Parlement, un phénix breton** »
sur www.rennes.fr (rubrique « nos dossiers »)

Couvent des Jacobins : un phare breton

Comment accorder un monument historique du XIV^e siècle avec une architecture contemporaine ? Un centre des congrès fonctionnel et ouvert sur le monde, avec un ancien couvent plus porté sur le for intérieur ? À la fois conservatrice et innovante, la réponse du Breton Jean Guervilly brille dans la nuit rennaise depuis janvier 2018.



Il était une fois, au I^{er} siècle avant Jésus-Christ, une forêt. Une cathédrale de vert défrichée par les romains, et qui deviendra par la suite un carrefour commercial très fréquenté.

Après les légions romaines, la religion chrétienne. C'est non loin de là, en 1368, que fut posée la première pierre du couvent des Jacobins par le duc de Bretagne Jean IV. La légende raconte que l'église dominicaine aurait été construite en l'honneur de la Vierge, suite à la bataille d'Auray. Les fiançailles d'Anne de Bretagne avec Charles VIII, dans la chapelle du monument, en 1491, sont quant à elles bien réelles.

Réalisé avant la construction du centre des congrès, un chantier de fouilles a permis d'éclairer l'histoire de Rennes et de son couvent sous un jour nouveau. Le butin : 130 000 tessons de céramique, 1675 mon-

naies, et plus de 1000 sépultures ont notamment été exhumés par l'Inrap. Sans oublier ces restes de repas partagés par les frères, cette partition musicale du XV^e siècle gravée sur un bloc de schiste, ou ce cercueil en plomb renfermant les nobles restes de Louise de Quengo.

Un couvent sécularisé

Lieu d'enseignement privé, puis caserne militaire, le bâtiment est expurgé de toute référence religieuse à la Révolution. Racheté en 2002 par Rennes Métropole, le monument classé accueille un centre de congrès depuis janvier 2018.

À mi-chemin entre lieu d'usage et monument signal, l'architecte breton Jean Guervilly a imaginé un écrin contemporain pour magnifier ce joyau patrimonial. Et instauré un passionnant dialogue entre les époques et les matériaux, à l'image de la tour – clocher en aluminium culminant à plus de 25 mètres du sol. Un signal dans la nuit, à la manière d'un phare éclairant la ville...

« Aménager, transformer, faire évoluer un édifice comme le Couvent des Jacobins, c'est en conserver l'âme, le lieu, le paysage, mais aussi établir un dialogue avec une création contemporaine et créer une nouvelle dynamique. Le couvent s'ouvre à la ville et au monde et retrouve sous une forme actualisée son rayonnement passé. » Ainsi s'exprime Jean Guervilly. À Rennes, les architectures vivent aussi en intelligence ! ■

POUR ALLER PLUS LOIN : consulter le dossier très complet consacré au Couvent des Jacobins sur : www.inrap.fr/couvent-des-jacobins-1312

LE BONUS : retrouvez notre long format « **Couvent des Jacobins : 2000 ans d'Histoire** » sur www.rennes.fr (rubrique « nos dossiers »)

Portes mordelaises : les portes du temps

C'est l'un des gros chantiers du moment : les Rennais pourront bientôt de nouveau aller à la rencontre de leur histoire en franchissant les Portes mordelaises enfin dégagées.

On peut parler d'un mille-feuille historique. D'un récit se lisant entre les lignes de pierres accumulées au fil des siècles, le long des vestiges du mur d'enceinte qui jadis protégeait la ville. Bienvenue aux Portes mordelaises, haut lieu de la cité médiévale et édifiant spécimen d'architecture militaire : soit un châtelet composé de deux entrées en forme d'ogive, elles-mêmes ceintes par deux grosses tours couronnées de mâchicoulis.

Mille-feuille historique

Les futurs ducs y prêtaient serment, et les cortèges l'empruntaient pour pénétrer dans la ville médiévale. Mais il y eut un avant, et les portes n'ont pas attendu d'être mordelaises pour constituer l'entrée principale de Rennes. Pour Hélène Esnault, de l'Inrap, « cette porte est construite sur une base datant du Bas-Empire, ce qui signifie que la ville s'est reconstruite sur elle-même depuis le III^e siècle. » Datées entre 198 et 273, certaines pierres exhumées à l'occasion des récentes fouilles sont très bavardes. Elles racontent le penchant des bâtisseurs de l'époque (déjà !) pour le réemploi. Pour le spécialiste Matthieu Le Boulch, elles nous rappellent aussi que « le sous-sol rennais est principalement composé de schiste bleu, assez friable et difficile à tailler. » L'édification des 1200 mètres d'enceinte s'est d'ailleurs faite « en réutilisant les pierres de bâtiments délaissés ou détruits à cette occasion. »

La 4^e porte

Au-dessus de la grande porte : une pierre gravée d'un blason représentant deux lions de part et d'autre d'une lance. Ces armes sont celles des ducs de Montfort, et datent du XIV^e siècle.

La porte Saint-Michel ou Chastelière, la porte



Le saviez-vous ?

À L'ORIGINE, QUATRE PORTES PERMETTENT DE PÉNÉTRER DANS LA VILLE : SAINT-MICHEL OU CHASTELIÈRE, BAUDRIÈRE, AIVIÈRE, ET MORDELAISE.

Les Portes mordelaises proposeront bientôt une nouvelle promenade aux Rennais.

Baudrière et la porte Aivièvre se sont définitivement refermées, raison de plus pour sauvegarder la dernière des quatre. Adopté en mars 2015 par la Ville, un plan de mise en valeur des Portes mordelaises a acté des travaux de réaménagement d'un montant de 10 millions d'euros. À terme, une promenade de huit mètres de large et de long permettra de longer les remparts. Un jardin dans les douves complètera l'ensemble.

Qui dit rempart dit protection, et une anecdote raconte mieux que n'importe quel dicton la vocation défensive des Portes mordelaises. L'épisode se déroule pendant le siège de Rennes, vers 1356. Au fait de l'état de famine intra-muros, Henry de Grosmont, duc de Lancastre, fait paître 2000 porcs devant les dites portes, pour attirer les Rennais affamés à l'extérieur de la forteresse. C'est sans compter sur le capitaine de Penhoët qui lui répond en suspendant une truie à une poterne. Les cris de cette dernière attirent finalement les cochons à l'intérieur de la cité. Générique de faim... ■

LE BONUS : retrouvez notre long format
« Portes mordelaises : Rennes va redécouvrir ses remparts »
sur www.rennes.fr (rubrique « nos dossiers »)



— C'est l'architecte Jacques V.Gabriel qui eut la responsabilité de redessiner la ville au lendemain de l'incendie de 1720. L'occasion d'innover et d'imaginer, pourquoi pas, un découpage géométrique en damier adopté plus tard par la ville de New York. —

« Ça y est, le grand incendie / Y'a l'feu partout, emergency... » S'il évoque New York, le cinglant single de Noir Désir sorti le 11 septembre 2001 pourrait aussi bien parler de Rennes, un jour de décembre 1720. L'histoire nous dit que Jacques V Gabriel, l'architecte chargé de reconstruire la capitale de Bretagne en 1724, fut le pionnier d'un nouveau monde, urbain et rationnel. Et, en faisant preuve d'un peu d'imagination, un trait d'union confédérateur entre la cité armoricaine et son homologue américaine.

Deux options se présentent en effet à lui au moment de redessiner la ville : reconstruire la cité à l'identique, en conservant le tracé des rues. Ou alors, profiter de cette occasion rêvée pour faire table rase du passé et bâtir une cité nouvelle, aussi facile à pratiquer qu'agréable à vivre.

L'archi Gabriel est visionnaire et opte pour la seconde solution. Avec son découpage géométrique dit « hippodamien », son plan d'urbanisme est des plus modernes : Rennes sera quadrillée, par de grandes avenues rectilignes du nord au sud, coupées en angle droit par des rues d'ouest en est. « Cette organisation n'est pas révolutionnaire, tempère Cécile Vignes, responsable de la mission qualité architecturale de Rennes Métropole. Certaines bastides du sud-ouest suivent un plan en damier dès le XIII^e siècle, et les villes sud-américaines ont été fondées selon ce principe au XVI^e siècle... Ce qui n'empêche pas le plan de Gabriel d'être intelligent et moderne dans sa manière d'insérer une grille dans un contexte existant. » New-York attendra quant à elle 1811 pour imaginer ses fameux blocks. Comme quoi il faut parfois savoir couper la pomme en deux... ■



récit

RENNES EN MODE DAMIER

Par Jean-Baptiste Gandon

Je sa Viez-vous ?

CINQUANTE-SIX MASQUES AUX MOTIFS TRÈS VARIÉS ET AUX ORIGINES NON MOINS MYSTÉRIEUSES, ORNENT LES FAÇADES DES IMMEUBLES ENTOURANT LA PLACE DU PARLEMENT DE BRETAGNE.

DES PLACES D'HONNEUR

De la place de la Mairie à celle du Parlement de Bretagne, Jacques V Gabriel a laissé une empreinte indélébile dans la capitale de Bretagne. S'il a supervisé les opérations depuis son bureau de Versailles, Jacques V Gabriel reste très présent à Rennes. Ainsi de la Place royale aménagée devant le palais du Parlement de Bretagne. L'idée est de mettre en valeur l'édifice, et d'y ériger une statue équestre de Louis XIV. L'architecte opte pour le principe d'un soubassement en granit et d'étages en tuffeau, une association réutilisée par la suite pour toutes les façades du quartier. Les pierres de taille sont acheminées du nord du département, et une briqueterie ouvre ses portes à Bourg-L'Évêque. Jacques Gabriel entreprend également la réalisation d'une seconde esplanade, baptisée Place neuve, sur laquelle il érigera un Hôtel de ville aux formes originales. Concave au niveau de sa tour-beffroi (une statue de Louis XV y surplombera Rennes jusqu'à la Révolution), le bâtiment abrite alors un tribunal de l'Ancien Régime, et le conseil de la ville.

Pour finir sur les desseins rennais de l'architecte royal, l'Hôtel de Blossac aurait été construit en 1728 d'après un dessin supposé de Jacques Gabriel.

Une statue équestre de Louis XIV a orné la place du Parlement jusqu'à la Révolution.



reportage

MAISONS À PANS DE BOIS : UN PANORAMA UNIQUE

Par Jean-Baptiste Gandon

— Avec 286 spécimens recensés au gré de ses rues pavées, Rennes est la cité bretonne abritant le plus de maisons à pans de bois. Autant de façades à révéler, à la faveur d'un voyage dans le temps, non pas en noir et blanc, mais en couleurs. —



le saviez-vous ?

AVEC 286 SPÉCIMENS
RECENSÉS AU GRÉ DE SES
PAVÉS, RENNES EST LA CITÉ
BRETONNE COMPTANT LE PLUS
DE MAISONS À PANS DE BOIS.

Elles révèlent tout un pan de l'histoire architecturale rennaise, de la fin du Moyen Âge à la grande Révolution tricolore. Et offrent un panorama unique, pittoresque et coloré, dans cette Rennes contemporaine en pleine métamorphose. Elles, les maisons à pans de bois, puissant symbole d'une architecture typique de Rennes, pour ne pas dire vernaculaire. Quand le paon fait la roue, ces bicoques colorées d'une autre époque font donc la rue de la capitale de Bretagne. Avec 286 spécimens recensés, la cité tient un record régional.

À l'orée de Rennes, des forêts

Raconter les maisons à pans de bois de Rennes, c'est planter le décor au Moyen Âge, dans une Europe du Nord en plein essor urbain. Matériau abondant et peu onéreux, le bois restera la matière première de prédilection jusqu'au XVIII^e siècle, et les forêts rennaises une source d'approvisionnement privilégiée pour les bâtisseurs de la cité armoricaine. Le transport de fret est très onéreux, et la pierre ne pourra rouler jusqu'à Rennes qu'avec le développement des canaux de navigation et du chemin de fer.

D'autant plus que le sous-sol rennais est pauvre en pierres à bâtir, réservées pour les fondations : au schiste trop friable, on préfère la terre pour les murs, tandis que l'argile est mélangé à de la paille pour fabriquer du torchis. Dur et sec, réputé éternel, le chêne massif a donc pignon sur rue. Et quand, à l'image des immeubles entourant la place du Parlement, les façades sont de pierre, le reste des murs demeure en bois. Un trompe-l'œil parfait, mais un problème récurrent pour la rénovation du centre ancien, mis en lumière par le conservateur du patrimoine Jean-Jacques Rioult dans son récent ouvrage référence, "Architectures en pan de bois dans le pays rennais".

Dis-moi de quelle couleur est ta maison,
je te dirai qui tu es...

Du Moyen Âge à la Renaissance, les façades rennaises vont refléter l'évolution des modes et des tendances architecturales pendant 500 ans. Une constante pour les maisons à pans de bois : l'utilisation de la couleur, véritable fil rouge, vert ou jaune à travers

les siècles, et marqueur social pour les propriétaires. Les pigments sont naturels et la palette logiquement restreinte. Obtenu avec du lapis lazuli, le bleu est roi, et son utilisation rare, le plus souvent limitée au détail décoratif.

« À Rennes, les maisons les plus anciennes se reconnaissent à leur décor », note Gilles Brohan, responsable du service d'animation de l'architecture et du patrimoine de Rennes métropole (voir p.40). Sculptées sur ces grandes poutres horizontales nommées sablières, des figurines rappellent l'inspiration gothique de l'époque médiévale.

Typique du XV^e siècle, l'encorbellement des maisons, cette manie de prendre ses aises et de déborder sur la rue s'atténue au fil des siècles : « plus on avance dans le temps, plus les façades ont tendance à s'aplatis », constate Gilles Brohan. La plupart des maisons qui subsistent aujourd'hui, datent du XVI^e siècle, même si on se croirait dans la ruelle étroite d'un quartier médiéval. »

Changement de décor

Et les représentations humaines sur les façades ? Ces statues incarnent la Renaissance, deuxième point d'orgue pour les maisons à pans de bois.

Progressivement, les motifs géométriques chassent le figuratif. « Le décor sculpté est moins riche », confirme Gilles Brohan.

Signe extérieur de richesse, la pierre s'impose petit à petit. En installant durablement la peur du feu dans les esprits rennais, l'incendie de 1720 sonne le glas des maisons à pan de bois (voir p.18). Plusieurs édits royaux prohibent désormais les constructions dans ce matériau. De plus en plus nombreux à Rennes, les parlementaires craquent quant à eux pour la pierre du Parlement de Bretagne et rêvent d'un hôtel particulier taillé dans le roc. ■





Des façades à révéler

Domo Disco Ty-Coz

Impossible de passer à côté de ses murs rouges comme une pomme d'amour. De ne pas remarquer ces personnages sculptés sur la façade. Ces derniers évoquent le martyr de Saint-Sébastien, dont le culte censé repousser les épidémies de peste, donna lieu à une véritable contagion.

Nous sommes en 1505, la « vieille maison » de schiste, pour reprendre l'étymologie du mot, est alors habitée par les chanoines de la cathédrale voisine. Typiques de la sculpture médiévale, les statues semblent posées sur un socle. Les fenêtres à vitraux révèlent le rang de ses occupants. Après avoir été une auberge étoilée fréquentée par les présidents de la République, puis une crêperie à la suite d'un incendie en 1994, la maison rouge est devenue El Teatro.

Hôtel Hay de Tizé : un cocktail maison

Place du Champ-Jacquet, en terrasse. Les rayons solaires irradient, et le révolutionnaire Lepéridet déchirant une liste de condamnés à mort semble radieux. Au n°5 de cette place se dresse l'Hôtel Hay de Tizé. Construit en 1665, l'édifice est un bel exemple de mélange des genres. Dans ce cocktail maison typiquement breton : une devanture en pans de bois, un premier étage en tuffeau et des fondations en granit.

Rue du chapitre : sur les pavés, une page d'histoire
Envie d'un voyage dans l'histoire et dans les styles architecturaux ? La rue du Chapitre est pour vous ! Là, sur les pavés, la ville déroule un palimpseste kaléidoscopique et coloré, pour le plaisir de nos yeux grands ouverts.

Le premier chapitre de la promenade s'ouvre au n° 5 de la rue du même nom. Dans sa tunique d'Arlequin, la maison restaurée en 1988 rappelle que les explosions de couleurs étaient à la mode au XVII^e siècle. Rouge ou jaune, l'ocre colore les murs, en même temps que les yeux des touristes.

Quelques pas de porte plus loin, au n°22, une ancienne maison de parlementaire fait l'angle avec la rue de la Psalette. Construite au XVI^e siècle, elle fut rehaussée au XVIII^e. L'occasion d'admirer les motifs décoratifs intacts nous replongeant au siècle de la Renaissance. Vous vous demandez sûrement pourquoi ce pan d'angle est en granit ? Pour prévenir les virages un peu serrés des charriots dont les roues pouvaient endommager le bois.

Pour boucler la boucle, la très belle maison à pans de bois du n°3 a été transformée en chambre d'hôtes. Idéal pour se remettre de ses émotions.

Et aussi...

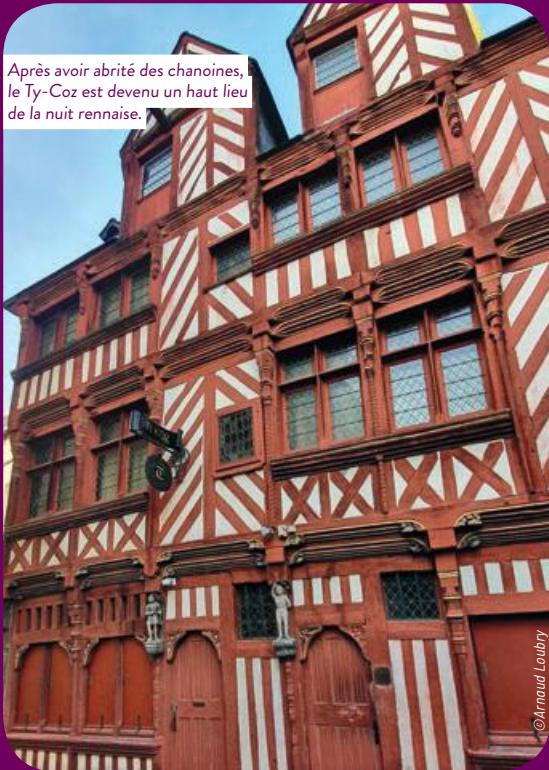
L'Hôtel particulier de la Noue et l'Hôtel Racapée de la Feuillée, place des Lices

Des immeubles siamois, en pans de bois caractéristiques du XVII^e siècle à Rennes, reliés par un escalier central.

La place du Champ-Jacquet

Ses façades typiques semblent instables et irrégulières, mais c'était tout le contraire à l'époque. Adossées à un rempart du XV^e siècle, elles dégageaient une impression de stabilité. Ces logements étaient destinés à héberger les hommes de loi travaillant en nombre dans la capitale parlementaire. Le percement de la rue Lepéridet a créé un vide qui a fait pencher la façade. Petite précision de taille : aucune cloison de pierre ne sépare les immeubles entre eux. ■

⊕ LE BONUS : retrouvez notre récit long
« Pans de bois, 500 ans d'histoire »
sur www.rennes.fr (rubrique « nos dossiers »)

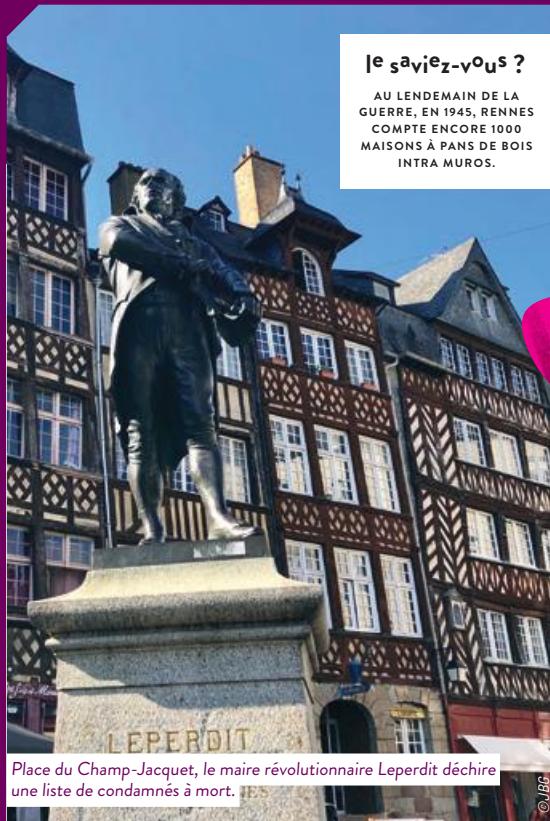


OPÉRATION DE SAUVETAGE EN MURS

Avec plus de 1000 maisons à pan de bois recensées en 1945, ce patrimoine typique de Rennes semble relativement bien préservé au lendemain de la guerre. C'est sans compter sur l'urgence de la reconstruction et les conséquences des grands réaménagements urbains. L'heure n'est pas aux pinces, mais plutôt aux bulldozers. De nombreuses maisons trop vétustes sont tout simplement rasées. Fin de l'histoire ?

Les maisons à pans de bois ont de nouveau la côte avec le développement du tourisme, et de nombreux projets de restauration sont lancés à la fin des années 1970. Deux Opérations d'amélioration de l'habitat (2011-2016 / 2016-2023) ont respectivement programmé la restauration de 80 et 150 copropriétés rennaises. Un défi de taille, mais surtout de poids : les planchers de l'époque n'ont pas été pensés pour supporter le fardeau matérialiste du confort moderne.

www.rennes-centreancien.fr



focuS

RENNES BRÛLE-T-IL ?

Par Jean-Baptiste Gandon

— C'était il y a 300 ans. Entre le 22 et le 29 décembre 1720, un incendie embrasait la rue Tristin et se propageait à la ville haute, provoquant une dizaine de morts et détruisant plus de 850 maisons. Avec son paysage de désolation et ses scènes de pillage, le feu traumatisera durablement les Rennais et inspirera les futurs plans d'urbanisme. —



C'est la grande peur des Rennais. Un cauchemar qui se réveillera en 1994, avec l'incendie du Parlement de Bretagne.

Nous sommes le 23 décembre 1720. La pluie ne tombe plus depuis plusieurs jours et le vent s'est levé. Noël approche à grands pas dans la capitale de Bretagne, et les Rennais se réjouissent d'avance à l'idée de ces chaleureuses célébrations. C'est sans compter sur ce menuisier amoureux du bois... et de la boisson. La nuit est bien avancée. Ivre, Henri Boutrouel, dit « La Cavée », met le feu à sa boutique, située rue Tristin

(actuelle rue de l'Horloge). Les maisons sont en bois et l'incendie se répand comme une trainée de poudre. Les habitants fuient les maisons, tentant tant bien que mal de sauver meubles et valeurs. Les huit jours les plus longs de l'histoire de Rennes commencent.

Pour qui sonne le glas

L'angelus vient de sonner deux heures du matin, quand un vacarme assourdissant retentit. La « Grosse Françoise » et ses vingt tonnes viennent de s'écraser

sur le sol, accompagnant dans sa chute le beffroi de la tour Saint-James. La Grosse Françoise ? Le petit nom donné à la cloche en clin d'œil à François II, père de la duchesse Anne. Le duc avait en effet clamé son plaisir que « la dite horloge fut faite de façon telle qu'il en fut bruit et renom. » À en croire les rumeurs de l'époque, la cloche de la renommée avait un timbre d'une telle force qu'on disait l'entendre sept lieues (33 kilomètres) à la ronde. On dit aussi que le célèbre prophète Nostradamus avait prévu la tragédie : « en 1720, la Grosse Françoise tombera et Senner brûlera. » Entre la rue du chapitre et la place du Parlement, c'est le chaos, et bientôt l'anarchie.

Les Rennais n'y verront que du feu...

Remplis de graisse et de bois pour passer l'hiver, les greniers sont des bombes à retardement, et l'urgence commande donc de réagir avec promptitude. Paul Feydeau de Brou, l'intendant de Bretagne, prend pourtant tout son temps avant de faire abattre les maisons pour freiner la propagation de l'incendie. En attendant, l'heure est au pillage / sauvetage des richesses. Pire encore, on accuse la soldatesque du régiment d'Auvergne de se livrer aux razzias, plutôt que de secourir le bourgeois. Témoin de l'époque, M. de Jacquelot confirme : « On fut obligé à la fin de désarmer les soldats et de les faire camper sur le mur des Carmes, pour les empêcher de rentrer dans la ville. »

En ce mois de décembre, Rennes est ensevelie sous les cendres. Au soir du 29, l'étendue des dégâts est terrible : une dizaine de personnes surprises dans leur sommeil, ont péri ; l'incendie s'est propagé à 5,4 hectares de bâti, soit 40 pour cent de la ville ; les halles de boucherie et au blé sont parties en fumée ; au total, 27 rues, 5 places publiques, une église paroissiale, l'hôtel de ville, le présidial, la Grosse Françoise et plus de 800 maisons sont détruites, jetant 2 400 familles sur les pavés rennais.

Outre l'abattage des habitations, c'est finalement la pluie qui sauvera la ville, à moins que ce ne soit l'intervention de la Vierge, comme beaucoup de Rennais le pensent. De là à y mettre sa main au feu... ■



©DR

RETOUR DE FLAMME

En novembre et décembre, les acteurs culturels et la ville proposent plusieurs temps forts autour de l'incendie de 1720.

Des expositions à la chapelle Saint-Yves et au musée des Beaux-Arts...

Des tables rondes sur la reconstruction de la ville, le projet urbain du XVIII^e siècle...

Des visites guidées

Des lectures théâtrales

LA RENAISSANCE DE RENNES

La reconstruction de Rennes s'échelonne entre 1726 et 1754. Un premier projet signé Isaac Robelin, est jugé trop ambitieux. Voulant faire d'une pierre deux coups, l'ingénieur militaire avait imaginé de rebâtir la ville en pierre, y compris la partie non détruite par l'incendie. Envoyé par Louis XV, l'architecte Jacques V Gabriel reprend ses plans mais se cantonne quant à lui au secteur réduit en cendres. Deux nouvelles places sont aménagées : la première, dite Royale (actuelle place du Parlement-de-Bretagne), s'inspire de la place Vendôme et est sensée accueillir la statue équestre de Louis XIV, devant le parlement ; la seconde, baptisée place Neuve (actuelle place de la Mairie), articule le nouvel espace urbain, dont l'accueil de l'hôtel de ville édifié par la même occasion. Le tracé des rues est géométrique, et les principes d'urbanisme, modernes. Cette rénovation aura cependant des effets pervers, en creusant notamment les inégalités avec les quartiers épargnés, déjà touchés par la misère. La postérité retiendra que Robelin fut visionnaire, et que son plan fait encore référence aujourd'hui.

récit

HÔTEL DE BLOSSAC : LE PALAIS DES GRÂCES

Par Jean-Baptiste Gandon

— Derrière l'austère façade de l'Hôtel de Blossac se joua longtemps le faste de la vie de château menée par la noblesse rennaise. Comme en ce jour caniculaire de l'été 1760, avec la réception des États Généraux de Bretagne. Employé pour la grande occasion, un jeune grouillot se souvient. —

Voilà enfin les pavés de la rue du Chapitre. Intimidé par sa porte monumentale, je me présente sans attendre à l'Hôtel de Blossac, pavoisé pour l'occasion aux couleurs des grands jours. C'est que le représentant du roi reçoit. Plusieurs centaines de députés débattront bientôt lors des États Généraux de Bretagne. Mais auparavant, ils se presseront autour de la table, réputée être l'une des meilleures de Rennes.

S'il n'avait pas été en pierre...

Pour moi, c'est une grande première. Les lieux ressemblent à une ruche où les abeilles vont et viennent dans une ronde hypnotique. Appelé à droite, hélé à gauche, je ne cesserai bientôt de rouler de grands yeux devant tant de splendeur. Ma mère, bien sûr, m'a fait la leçon : « Tu devras surveiller tes manières, et savoir répondre si on t'interroge. Pour ta gouverne, sache que l'Hôtel de Blossac a été construit en deux séquences : d'abord pour la famille Loysel de Brie, dès 1624 ; puis en 1728, par l'architecte du roi Jacques Gabriel, afin de loger le Président du parlement de Bretagne, Louis de la Bourdonnaye. » Mes oreilles bourdonnent de tant d'informations. J'espère que je m'en souviendrai. L'incendie de 1720, lui, brûle encore dans la mémoire familiale. Je vois encore

grand-père s'écrier : « si l'Hôtel de Brie n'avait pas été en pierre, c'est toute la ville qui aurait brûlé ! Ses murs ont protégé la partie ouest de la cité. »

Le bâtiment épouse, dit-on, une architecture classique. Sa façade est même un peu austère, mais le « monastère » recèle nombre de cachettes. Dans la cour, au détour d'un hangar, je vois briller le velours des chaises à porteur, et les blasons des carrosses. Dans l'écurie, les étalons semblent eux aussi avoir mis leur plus belle robe. Mes narines frémissent et ma bouche salive en traversant la pièce dite « du café », cette étrange épice à l'arôme amer. Le long du jardin, une grande salle est réservée pour les réjouissances artistiques. J'espère que je pourrai assister à la pièce de théâtre et au concert donnés ce soir !

Le confort moderne avant l'heure

Un air de royaute embaume les lieux. J'ai compté au moins soixante-dix personnes au service du commandant : officiers, gardes, pages, valets, cuisiniers, palefreniers et cochers... J'ai même aperçu une paneterie pour le service du pain, et une échansonnerie pour celui des boissons. L'eau me monte à la bouche, tandis que les ors de Blossac étourdissent mes sens. Les plateaux sur les tréteaux, l'argenterie en batterie,

les grands décors de table... Ici, on ne transige pas avec la bonne chère, manifestation essentielle du paraître aristocratique. Qui dit ripailles dit oripeaux : couleur officielle des « grands », le rouge cramoisi des rideaux et des sièges accentue encore cette ambiance royale. En sous-sol, dans une grande pièce voûtée, une petite armée s'active à cuisiner. Les grands fourneaux en ferme font penser à la gueule d'un dragon. Que dire des deux chaudières pour laver la vaisselle, et des armoires à sécher... Le confort moderne avant l'heure !

Je vais et viens entre les étages. Des députés discutent en profitant de la vue, sur le balcon du « salon doré ». Dans la grande salle, de somptueuses tapisseries illustrent l'histoire de Josué et un autel avec dais rappelle l'Hôtel à ses devoirs religieux. Ses hôtes ne risquent pas de les oublier, songe-je : depuis le jardin, j'aperçois en effet la face sud de la basilique Saint-Sauveur, sans compter les étages donnant sur la cathédrale toute proche.

L'Hôtel est une étuve, et je sors prendre l'air dans le jardin à la française, à l'ombre des arbres fruitiers qui longent la rue Saint-Sauveur. J'en profite pour observer ses quatre statues en coin, immobiles. Sa curieuse tour en laurier, aussi.

“

**Le « monastère » recèle
nombre de cachettes.**

Il fait vraiment très chaud, et je songe que ces réjouissances auraient pu avoir lieu au château de Blossac, la luxueuse annexe de Goven. Fort heureusement, avec la glaciérie construite en 1745, la grâce n'est pas près de fondre. ■

ARCHI...DUCHESSE

D'une architecture dite classique, l'Hôtel de Blossac est unique en son genre en Bretagne. Notamment pour sa superficie, la taille de son bâti, l'assemblage architectural de plusieurs bâtiments et son escalier d'honneur. Classé au titre des monuments historiques en 1947, l'écrin accueille depuis 1982 les bureaux de la Direction Régionale des Affaires Culturelles.





Portrait

❖ La fabuleuse ❖ odyssée Odorico

Par Jean-Baptiste Gandon

— Un siècle après les premières réalisations d'Isidore Odorico père, Rennes conserve précieusement l'héritage de cette famille transalpine d'artisans mosaïstes : des milliers de cubes de couleurs reflétant la lumière de Bretagne et le soleil d'Italie sur les façades d'immeuble, et même jusqu'au fond de la piscine Saint-Georges. C'est la ville en couleurs, pour le plus grand bonheur des Rennais. —

Le saviez-vous ?

MOINS CONNUE QUE LEURS COMPATRIOTES ODORICO, UNE AUTRE DYNASTIE DE MOSAISTES ITALIENS A MARQUÉ RENNES DE SON EMPREINTE DE LA FIN DU XIX^E SIÈCLE JUSQU'EN 1982 : LA FAMILLE NOVELLO, DONT L'ENTREPRISE COMPTERA JUSQU'À 300 EMPLOYÉS.

Le décor pixellisé de la piscine Saint-Georges, ça vous parle ? Évidemment ! Et la splendide façade de l'immeuble Valton (magasin Crazy Republic), rue d'Antrain ? Bien sûr ! L'histoire de la famille Odorico, en revanche, vous est peut-être moins familière. C'est celle, somme toute classique, d'une famille d'immigrés italiens venus chercher fortune en France : à Paris, puis à Tours, et enfin à Rennes où Isidore père, son frère Vincent et son fils Isidore s'imposeront comme les Mozart de la mosaïque. C'est aussi celle d'un artisanat luxueux, rentré dans les mœurs et les usages quotidiens en devenant industriel, et dont Rennes sera la chambre d'écho.

Les Mozart de la mosaïque

Originaires du Frioul, les Odorico ont assisté à la renaissance de la mosaïque à la fin du XIX^e siècle, accompagné la vague Art déco entre les deux guerres (voir p.24), avant la grande vogue du modernisme. Les deux frères Isidore et Vincent posent leurs valises à Rennes, où ils créent leur entreprise en 1882. Mentionnée sur leur carte de visite, leur spécialité déclarée est la « pose de mosaïque vénitienne et romaine, la mosaïque de marbre pour dallage, et la mosaïque en émaux et or. »

Les murs rennais seront bientôt pavés de leurs bonnes intentions artistico-artisanales. Entre 1885 et 1914, ils reçoivent une quarantaine de commandes, laissant ainsi leur signature dans les églises, sur les devantures d'immeuble, et même sur les paillassons des maisons. En 1918, Isidore fils fonde la société Odorico frères. L'ancien étudiant des beaux-arts de Rennes propulse alors la mosaïque dans l'ère industrielle.

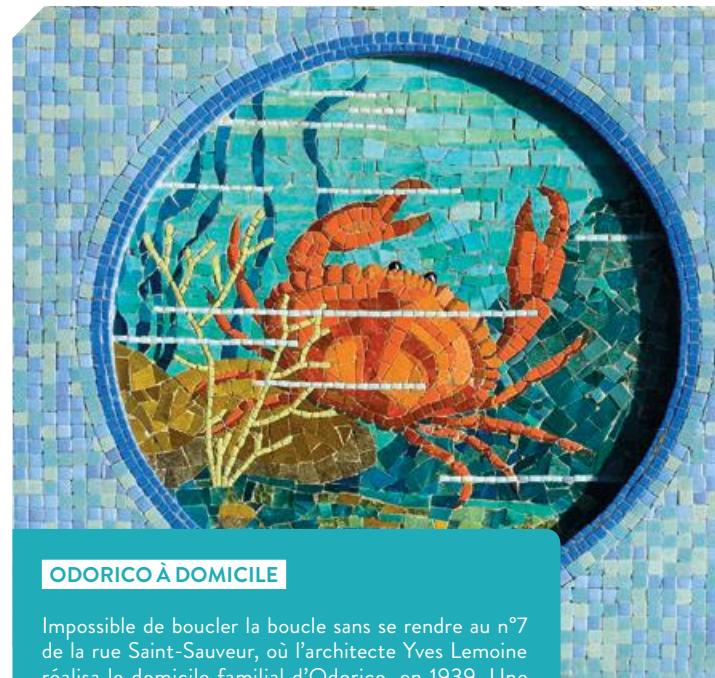
Les architectes se spécialisent

À l'image des petits carreaux de couleur, les mosaïstes sont le reflet de leur milieu culturel. Au début de la III^e République, sous l'action combinée des sociétés savantes et d'une bourgeoisie ambitieuse, les architectes sont de plus en plus nombreux à venir s'installer à Rennes. La famille Odorico bénéficie d'autant plus de leurs commandes que le XIX^e est un siècle bâtisseur. On n'a jamais autant bâti et reconstruit qu'à cette époque : églises, halles, mairies, écoles...

Un monde nouveau sort de terre et les affaires des constructeurs sont fructueuses. Les architectes rennais se spécialisent : Arthur Regnault règnera sur les églises ; Jean-Marie Laloy fera la loi dans les écoles et les gendarmeries ; Emmanuel Le Ray rayonnera dans le domaine des crèches, des bains publics et des équipements sportifs...

Entrepreneur dans le bâtiment et maire de Rennes entre 1908 et 1923, Jean Janvier mettra lui aussi sa pierre à l'édifice architectural rennais.

Esthétiques et durables, les œuvres d'art d'Odorico, ont fait des ricochets jusqu'à nous et décorent encore aujourd'hui les rues de Rennes. En avant la mosaïque ! ■



ODORICO À DOMICILE

Impossible de boucler la boucle sans se rendre au n°7 de la rue Saint-Sauveur, où l'architecte Yves Lemoine réalisa le domicile familial d'Odorico, en 1939. Une maison kaléidoscopique, entre Caverne d'Ali Baba et musée de la mosaïque, à l'emplacement des premiers locaux de l'entreprise.

⊕ LE BONUS : retrouvez notre long format « **L'odyssée Odorico** » sur www.rennes.fr (rubrique « nos dossiers »)

👉 À FAIRE : la visite guidée proposée par l'office de Tourisme. Plus d'info sur : www.tourisme-rennes.com/fr/a-voir-a-faire/odorico-mosaiques

LA PISCINE SAINT-GEORGES AU BAIN RÉVÉLATEUR

Par Jean-Baptiste Gandon



— Il y a 90 ans, était inaugurée en grande pompe la piscine Saint-Georges. À la croisée des enjeux sanitaires et de l'histoire de l'art, l'édifice imaginé par Emmanuel Le Ray et ornementé des mosaïques Odorico, est aujourd'hui classé monument historique. Une occasion en or de refaire le voyage dans l'eau de l'art. —



Les Rennais se baignent dans le joyau architectural depuis 1926.

Seize... C'est le nombre de piscines chauffées en France en 1921. Pour comprendre à quel point la France patauge, nos voisins anglais en comptent alors 467, et nos cousins germains, 591.

À Rennes, les élus décident de se jeter à l'eau cette année-là. Un premier projet prévoit la construction d'un grand bassin de natation. Les documents officiels de l'époque sont clairs : « il s'agit de faire de Rennes une ville bien moderne et des plus hygiéniques. » Malgré les efforts déployés par l'administration Janvier dans le domaine sanitaire et social (construction de crèches, dispensaires, écoles,...), la ville péche encore dans l'offre de bains froids. Les installations sont rudimentaires et l'eau utilisée, celle « souvent douteuse de la rivière Vilaine et du canal d'Ille-et-Rance. » Retenu pour dessiner le projet, Emmanuel Le Ray (voir p.30) va voir ailleurs si l'eau est plus propre.

Les modèles strasbourgeois et nancéen semblent retenir son attention.

Le feu remet le projet à l'eau

Sa première copie est refusée en raison du coût des opérations (216 millions de francs). Son projet ne fait pas l'unanimité dans l'opinion, et Ouest-Éclair jette même un pavé dans la mare en organisant un référendum.

Dont acte, l'incendie de la caserne Saint-Georges remet le projet à flot. Présentés la veille du Noël 1922, les nouveaux plans d'Emmanuel Le Ray abandonnent leur dessein pittoresque pour une recherche de monumentalité héritée du style beaux-arts : arcs surbaissés, pylônes ornés de médaillons... sans oublier les céramiques Odorico.

Le cahier des charges laisse peu de marge de manœuvre au célèbre artisan italien, mais cela ne va pas l'empêcher de faire des vagues lui aussi. Réalisées dans des nuances de bleu et de vert avivées par des tonalités jaunes et brunes, celles-ci ornent encore aujourd'hui le pourtour du bassin, dont elles accompagnent les clapotis.

La piscine Saint-Georges sera inaugurée en juillet 1926, et en 1933, 60 000 baigneurs viendront y barboter. ■

le saviez-vous ?

L'UTILISATION DE LA MOSAÏQUE TRADUIT UN DESSEIN ARTISTIQUE, MAIS AUSSI UN SOUCI HYGIÉNIQUE : LE MATERIAU EST LAVABLE À GRANDES EAUX, ET RÉPUTÉ IMPUTRESCIBLE. D'OU SA PRÉSENCE FRÉQUENTE DANS LES ÉCOLES OU LES ÉQUIPEMENTS SPORTIFS.

LES ÉCHOS RENNAIS DE L'ART DÉCO

Par Olivier Brovelli

— Discret mais bien présent, l'Art déco (1920-1930) habille quelques façades rennaises avec style, couleur et géométrie. Une touche rare qui fait mouche. —



Connue pour son riche décor et mobilier, l'église Sainte-Thérèse (Perrin, 1936) est une brillante illustration du style Art-déco.

©Alain Amet / Musée de Bretagne

La piscine Saint-Georges (Leray, 1926) est LE bâtiment emblématique Art déco de Rennes, toutefois moins pourvue que Nantes en la matière. Mais elle n'est pas un cas isolé. Connue pour son très riche programme de décor et mobilier, l'église Sainte-Thérèse (Perrin, 1936) est un autre exemple du genre. Petit rappel : l'architecture Art déco, en réaction aux arabesques végétales de l'Art nouveau, lui préfère les lignes symétriques et les motifs stylisés. Elle arrondit les angles, coupe les pans. Elle perce des «fenêtres hublots», greffe des bow windows, orne ses ferronneries de spirales. Outre ces deux édifices publics majeurs, plusieurs immeubles à usage commercial ou d'habitation en témoignent.

Murs et sols

Autour de la gare, de beaux immeubles bourgeois affichent la couleur. Mosaïque Odorico, frontons plats, balconnets triangulaires, fenêtres hexagonales, spirales ondulées... L'édifice du 7, avenue Janvier est un cas d'école, exécuté par l'architecte Jean Poirier en 1928. Dessiné par son confrère Armand

Frigault, l'ensemble de l'avenue Barthou (n°19-25) est plus sobre.

Deux adresses de cachet aux n°15 et 21 de la rue Saint-Martin synthétisent le parti pris esthétique, formalisé en jardinières, frises et frontons en mosaïque ornementale. Tout en rondeurs et motifs décoratifs, la devanture du salon de coiffure du 1, rue Duguesclin est restée fidèle aux origines.

Incontournable, la maison Novello située au 54, avenue du Mail François-Mitterrand, est quant à elle classée monument historique et porte le nom d'un autre célèbre artisan mosaïste italien.

« Cette présence de l'Art déco qui n'a pas débordé sur les communes voisines est une des originalités rennaises encore méconnues », a écrit l'historien Jean-Yves Veillard*. Mais si le secret est si bien gardé, c'est aussi que l'Art déco rennais est un art de l'intime. Il faut être étudiant pour admirer le sol du hall de la cité universitaire Jules-Ferry (94, boulevard de Sévigné), pavé de mosaïque... Odorico certo. ■

*Dictionnaire du patrimoine rennais, Apogée, 2004



©JBG



©JBG

Parmi les trésors cachés à découvrir, l'escalier à balustre, grande spécialité rennaise.



reportage



DES TRÉSORS CACHÉS DERRIÈRE LES PORTES COCHÈRES

Par Jean-Baptiste Gandon

— Que se cache-t-il derrière les augustes façades du centre-ville ? Une autre face de Rennes, méconnue et justement pleine de cachet. Nous avons suivi une guide touristique et poussé les portes du temps, pour participer à une surprenante chasse aux trésors d'architecture. —

Bien connue des étudiants rennais sous le nom de « rue de la soif », la « rue Saint-Mich' » est également idéale pour satisfaire sa faim de connaissances historiques sur la capitale de Bretagne.

Avec ces bicoques de guingois et ces titubantes façades à pans de bois, les lieux nous transportent en un clin d'œil de l'autre côté du miroir, au cœur du Rennes médiéval.

C'est d'ailleurs à cet endroit que commence la très populaire visite de l'Office de tourisme « Trésors cachés : cours intérieures ». Nous découvrirons bientôt l'envers du décor urbain rennais. « Dans ces immeubles, les étudiants ont jusqu'à récemment dormi avec une corde sous leur lit, par peur des incendies », pose Dominique Legros. La remarque de notre guide

fait froid dans le dos... « Le centre-ville fut longtemps miteux et dangereux. Une grande opération de rénovation urbaine du centre ancien (voir encadré), confiée à la SPLA Territoires publics*, est d'ailleurs en cours depuis 2011. Il ne s'agit pas d'une simple restauration des façades, en surface ; les parties communes et les cages d'escalier sont également concernées. La rénovation peut même concerner

un secteur entier. »

« Les pans de bois ont été utilisés jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Aujourd'hui, on restaure à l'identique, mais ça n'a pas toujours été le cas », continue l'historienne arpenteuse.

La pierre contre attaque

Au niveau de la place Rallier-du-Baty, les restes d'un ancien mur de pierre envahi par la glycine arrêtent

nos pas : « c'est un vestige du rempart de la porte Saint-Michel. Au-delà, la ville se transforme. »

À partir de la rue de la monnaie, le torchis fait place à la pierre. « L'incendie de 1720 a détruit 20 % de la ville. Le plan de reconstruction aurait pu être plus

ambitieux, mais on a choisi de rebâtir à l'économie. Les cages d'escalier, par exemple, sont restées en bois... On estime qu'aujourd'hui encore, 600 immeubles demeurent dégradés, voir très dégradés. »

Munie de son précieux sésame (un trousseau de clé), notre guide nous invite à traverser les murs de la ville. Nous voilà transportés dans une cour intérieure, au n°5 de la rue de Clisson.

“

Les étudiants ont longtemps dormi avec une corde sous leur lit, par peur des incendies.

L'escalier, une affaire qui marche

À découvrir notamment : un escalier flambant neuf, dit « à balustres », et ses galeries extérieures typiques. « L'escalier à balustre fut une grande spécialité rennaise », poursuit notre éclaireuse. Le métier avait même sa bible, et utilisait un vocabulaire pour le moins fleuri : en « double poire », en « anneau », ou à « moulurations », cet artisanat est à l'époque une affaire qui marche ! « Ici, le plus gros problème à régler ont été les pigeons, éradiqués grâce à un filet. Puis la restauration des enduits, qui servaient à imiter la pierre. À l'époque, les murs sont souvent de pierre qualité, car le granit est réservé pour les arcades. » Coquilles d'œuf, terre de Sienne, gris clair... Pour une bonne mise en lumière de l'ensemble, recourir à la polychromie est également dans l'ère des temps médiévaux, pourtant réputés obscurs.

Avec sa forme de fer à cheval caractéristique, une niche d'encaveur nous rappelle que Rennes détint longtemps le record de consommation de cidre (498 litres par an et par habitant, femmes et enfants compris), et que nombre de tonneaux roulaient chaque semaine dans les caves des immeubles.

Après avoir levé les yeux, une grande dalle attire notre regard au sol : « il s'agit d'une ancienne stèle funéraire, vestige du cimetière Saint-Sauveur. Beaucoup de cours rennaises ont été repavées avec ces dalles. » Après le jardin secret de la rue de la Psalette, nous arrêtons nos pas au n°4 de la rue Duguesclin. « À l'époque, plus on monte dans les étages, plus on est bas dans la société. » Rue de Coëtquen, rue Saint-Georges... Les adresses se succèdent, et les portes s'ouvrent sur les mille et un trésors de cette Rennes secrète. « Les murs des immeubles n'appartiennent à personne, ils nous racontent toute une histoire. » Pour qui sait prendre le temps d'écouter leurs murmures. ■

POUR EN SAVOIR + : « Trésors cachés : cours intérieures », une visite guidée proposée par l'Office de tourisme.
www.tourisme-rennes.com

*Crée en 2010, la Société Publique Locale d'Aménagement Territoires publics réunit autour d'une même table collectivités locales, acteurs de l'aménagement urbain, et bien sûr propriétaires.



©JBG

LES OPAH : RAVALER POUR MIEUX RÉVÉLER

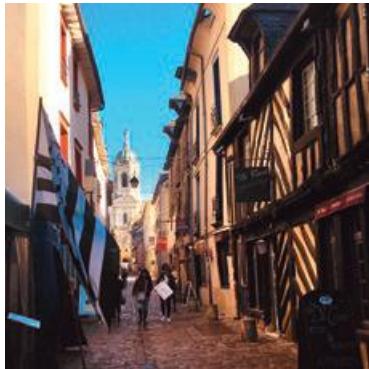
La vaste opération de rénovation d'immeubles délabrés du centre ancien de Rennes vise à améliorer l'habitat et à préserver son patrimoine historique. Une première Opération d'amélioration de l'habitat (OPAH) a permis la réhabilitation de près de 80 immeubles sur cinq ans (2011-2016). Une seconde phase est programmée jusqu'en 2023, avec pour objectif la réfection de 150 immeubles.

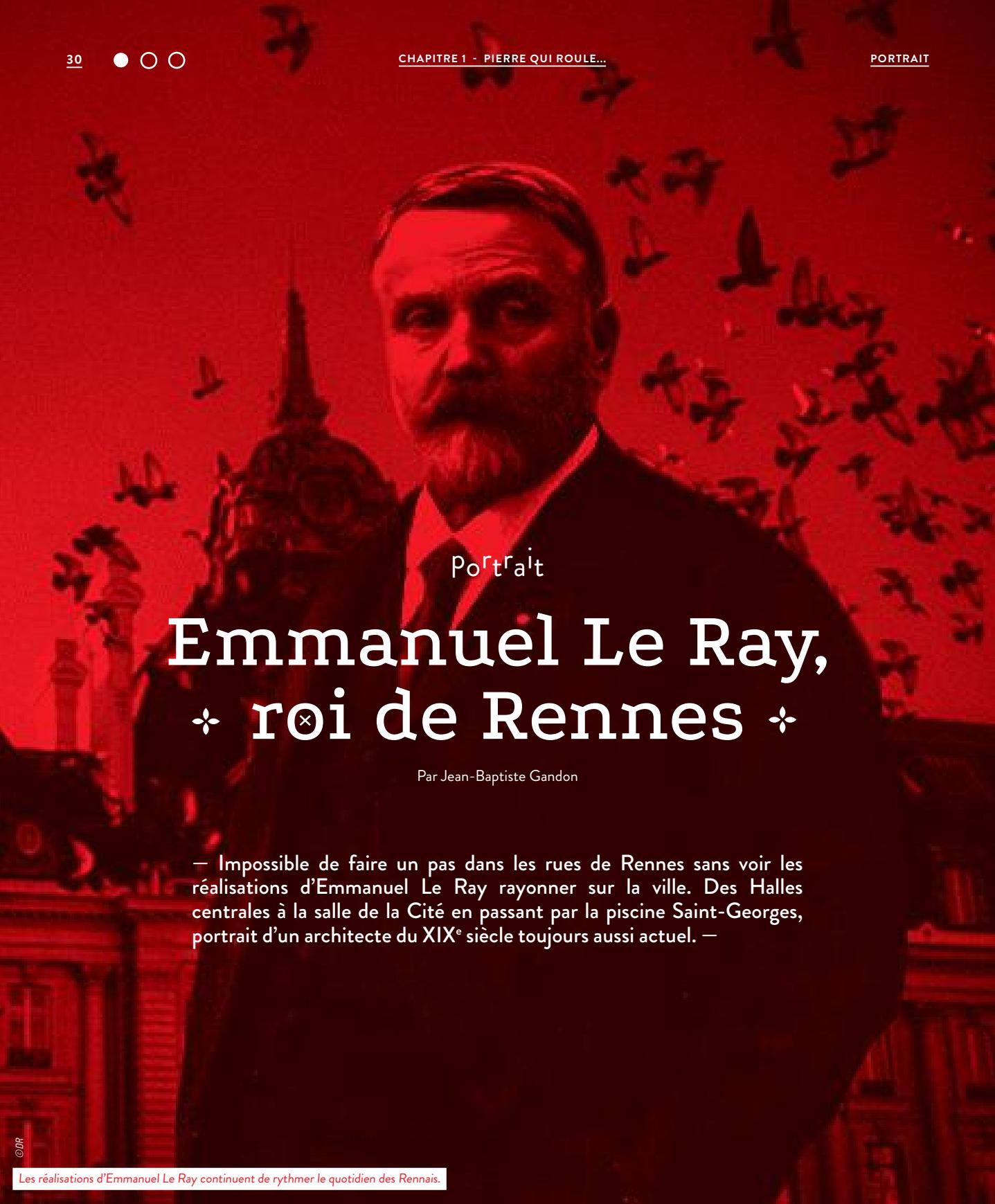
Pour mémoire, les diagnostics réalisés portent sur huit critères tels que la structure de l'immeuble, son état sanitaire ou énergétique... Obligatoire, il peut en retour permettre aux propriétaires d'être subventionnés à hauteur de 30 % (HT) en cas de travaux.

Plus d'infos sur www.rennes-centreancien.fr et sur le compte Instagram (@rennescentreancien)



Quoi de 9 sur Instagram ?



A portrait of Emmanuel Le Ray, an elderly man with a mustache, wearing a dark suit and white shirt. He is looking slightly to his left. The background is a deep red color, and numerous small black silhouettes of birds are scattered across it. In the lower-left corner, there's a faint, darker image of a building with a tower.

Portrait

Emmanuel Le Ray, + roi de Rennes +

Par Jean-Baptiste Gandon

— Impossible de faire un pas dans les rues de Rennes sans voir les réalisations d'Emmanuel Le Ray rayonner sur la ville. Des Halles centrales à la salle de la Cité en passant par la piscine Saint-Georges, portrait d'un architecte du XIX^e siècle toujours aussi actuel. —



Le saviez-vous ?

ARCHITECTE MAJEUR DE RENNES, EMMANUEL LE RAY A ÉTÉ LE PRÉCURSEUR DE LA DALLE EN CIMENT ARMÉ.

©JLG

Emmanuel Le Ray ? En matière d'architecture, son surnom pourrait être « Monsieur Rennes », tant ses réalisations habillent la ville. Plongeriez-vous la tête sous l'eau de la piscine Saint-Georges, que vous entendriez encore son nom résonner. Et pour cause, il en dessina les plans au début du XX^e siècle.

Né il y a 160 ans au 3, quai de Nemours, Le Ray est en quelque sorte le trait d'union entre son prédécesseur Jean-Baptiste Martenot, et le père des tours Horizons Georges Maillols.

Phares architecturaux et lieux du quotidien

Comme architecte de la ville, entre 1894 et 1932, il réalisa tout simplement les plus beaux fleurons de la ville, et consacra Rennes comme écrin du style Art déco (voir p.24). Un écho encore audible aujourd'hui, porté par les nombreuses collaborations avec les mosaïstes Odorico ou le sculpteur Jean Boucher. Le contexte de l'époque est propice à la construction et Jean Janvier, le maire bâtisseur de la ville, apporte de l'eau à la bétonneuse de la construction.

Des phares architecturaux, donc, édifices publics qui éclairent toujours la ville. Citons pêle-mêle : la salle de la Cité, la piscine Saint-Georges, le panthéon, le monument aux morts, les Halles centrales, l'immeuble

des futures Galeries La Fayette, l'achèvement du Palais du commerce, la restauration de l'hôtel de Ville... Mais aussi des équipements ancrés dans le quotidien et les usages, qui rythmèrent hier et scandent encore aujourd'hui le quotidien des Rennais : de nombreuses écoles (groupe scolaire de la Liberté, lycée Jean-Macé, etc) et lieux sportifs (stade vélodrome Alphonse-Guérin, bains-douches rue Gambetta, etc).

De la crèche (Alain-Bouchard, Papu, etc) à l'église (Saint-Aubin) en passant par le poste de police et les abattoirs municipaux, les réalisations d'Emmanuel Le Ray ont accompagné, et accompagnent encore, la vie des habitants à chaque instant de leur existence. Grâce à lui, les Rennais ont pu s'instruire, nager et courir, prier et manger, et même jouer au tiercé (à l'hippodrome des Gayeulles inauguré en 1906), ce qui n'est pas rien.

Lui-même fils d'un architecte, Emmanuel Le Ray est le 11^e enfant d'une famille de notables, étroitement liée par le mariage aux autres dynasties rennaises (Oberthür, Jobbé-Duval). Pour dire que sa réputation de pionnier n'est pas usurpée, il sera l'un des premiers enseignants de l'Ecole nationale supérieure d'architecture de Bretagne. Idée en béton, il sera également le précurseur de la dalle en ciment armé. ■

focuS

CATHÉDRALE INVISIBLE

Par Jean-Baptiste Gandon

— Quand l'histoire rennaise fait des ricochets, elle nous emmène tout droit au réservoir des Gallets, véritable cathédrale souterraine et ouvrage majeur imaginé par l'architecte de la ville Jean-Baptiste Martenot en 1883. —

Des halles de la place des Lices au Lycée impérial (aujourd'hui Émile-Zola), nombre de réalisations de Jean-Baptiste Martenot sont beaucoup plus voyantes que le réservoir des Gallets, cathédrale de granit et de schiste, enterrée à sept mètres de profondeur, non loin de la rue de Fougeres. Pourtant, l'édifice imaginé par l'architecte de la ville n'en est pas moins utile et vaut largement le détour. Ou plutôt un petit saut dans les profondeurs de Rennes.

Martenot, le général des eaux

Après avoir descendu un escalier en colimaçon, le visiteur a rendez-vous avec la Rennes souterraine et son histoire. Filtrant à travers des lucarnes, un halo de lumière éclaire un entrelacs de voûtes symétriques. Achevé en 1883, le réservoir des Gallets donne à découvrir un ouvrage de pierres maçonées, porté par 196 piliers, et destiné à capter l'eau de la Loisance et de la Minette, acheminée via un aqueduc et des canalisations longues de 42 kilomètres.

Chef-d'œuvre d'architecture, les Gallets sont aussi un ouvrage clé d'infrastructure, nous racontant l'urbanisation de la ville, alors en quête de confort et d'hygiène. À l'époque, n'existent en effet à Rennes que quelques puits publics, régulièrement pollués par les égouts. L'eau vaut de l'or, et les Rennais meurent encore de la fièvre typhoïde et de la diphtérie. Jusqu'en 1880, l'alimentation de la ville se fait par porteurs, autant dire que l'ouvrage de Martenot est une petite révolution. En 1882, l'arrivée de l'eau à Rennes place

de la Motte est d'ailleurs saluée comme un miracle aux cris de « Vive Le Bastard ! Vive Martenot ! ». Le « général des eaux » venait de gagner une bataille cruciale sur le chemin de la modernité. ■



La cathédrale invisible du réservoir des Gallets.

UN RÉSERVOIR D'IDÉES POUR L'AVENIR

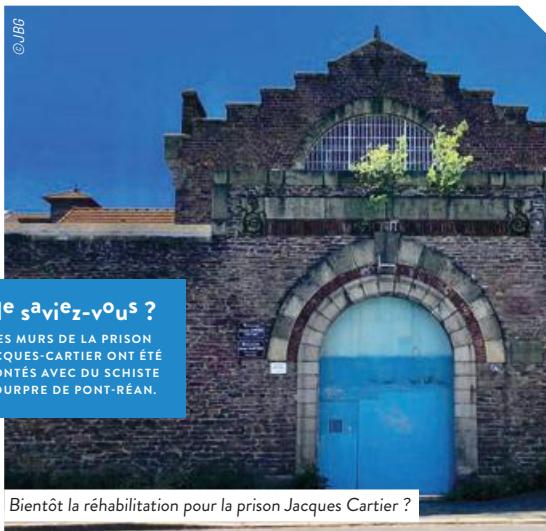
L'eau a coulé sous les ponts et le réservoir des Gallets n'est plus en service depuis 2012 et l'inauguration de l'usine de traitement de Villejean. Alors que l'aqueduc de la minette a été transformé en refuge pour les chauves-souris, les Gallets cherchent encore leur reconversion. Le réservoir pourrait devenir un centre d'interprétation pédagogique, touristique et écologique sur les enjeux de l'eau.

focuS

AU NOM DE LALOY... LA PRISON JACQUES-CARTIER

Par Jean-Baptiste Gandon

— Fermée à double tour en 2010, la prison Jacques-Cartier est enfin libérée de son lourd passé et peut rêver à une deuxième chance. À l'origine de ce spécimen d'architecture carcérale du XIX^e siècle, un Fougerais spécialisé dans les écoles, nommé... Laloy. —



L'ancien lieu de mise sous écrou deviendra-t-il le nouvel écrin de la vie culturelle rennaise ? Une partie de la réponse a été donnée par Nathalie Appéré, la maire de Rennes, qui aimeraient en faire « un lieu de culture populaire ouvert, dans une démarche citoyenne et participative inspirée de celle utilisée pour l'Hôtel Pasteur (voir p.70). » Alors que le pays des Droits de l'homme ne possède aucun musée consacré à ce thème, l'association Champs de justice souhaite quant à elle laver l'affront en créant à Rennes un mémorial, ludique et interactif. Du fonds Dreyfus, le capitaine à l'honneur bafoué, aux archives de la

Jégado, la sulfureuse serial-killer bretonne, Rennes possède il est vrai, un lourd casier judiciaire à exploiter.

Un témoignage architectural unique

La localisation de la prison, 19 000 m² répartis sur 1,3 hectare au cœur de la ville, constitue dans tous les cas un patrimoine inestimable. Mais avant d'être un projet urbain, la prison Jacques-Cartier constitue surtout un témoignage architectural unique.

« Ouvrez des écoles, vous aurez moins de prisons », déclara Victor Hugo au XIX^e siècle. Son contemporain Jean-Marie Laloy semble avoir adopté le slogan à la lettre : le Fougerais construira en effet 95 écoles, et, donc, la prison Jacques-Cartier. Franc-maçon et laïc, l'homme est un républicain convaincu. Un architecte de la raison, en somme. De la région, aussi : les murs de la prison ont en effet été montés, non pas avec des cailloux de Cayenne, mais du schiste pourpre de Pont-Réan.

En forme de croix latine, l'édifice construit entre 1898 et 1903 s'organise autour d'une rotonde centrale et de trois nefs à coursive distribuant 177 cellules. Doté de 3 étoiles à l'inventaire du patrimoine d'intérêt local, le monument est donc protégé par le nouveau plan local d'urbanisme.

En attendant, les fantômes de Fernand Lagadec et Maurice Pilorge, les deux guillotinés de Jacques-Cartier (en 1922 et 1939) se chargent de surveiller les lieux. ■



focuS

MURMURES DE MURS

Par Jean-Baptiste Gandon

— Les murs ont des oreilles. Ils ont aussi de la mémoire. Et piquent parfois notre curiosité avec d'épiques histoires issues d'époques plus ou moins lointaines. —



L'Hôtel Galicier, auguste maison blanche de la place Hoche.

L'hôtel Galicier

C'est une maison blanche dressant sa silhouette élancée dans le ciel de la place Hoche. Un manoir immaculé, riche de mystères pour qui veut bien le

regarder. Construit en 1893, l'Hôtel Galicier tient son nom de l'ingénieur qui commandita les travaux à l'architecte Guidet. L'originalité de l'ouvrage réside dans la combinaison de tradition et de modernité. Les volumes volontairement composites évoquent le petit château d'inspiration néogothique. Des références savantes auxquelles sont associés des matériaux modernes et préfabriqués, l'enduit en ciment et la terre cuite armée...

www.patrimoine.bzh

Les bains-douche de la Prévalaye

Un brin anachronique, complètement exotique, cette maison aux faux airs de ryad ne manque pas d'attirer le regard, non loin des quais de la Prévalaye. Situés boulevard Sébastopol, ces anciens bains publics reconvertis en logement privé font décoller Rennes pour une destination méditerranéenne. Il est vrai que le décor oasien est vite planté, avec ces trois palmiers accueillant les visiteurs, dès leur arrivée. L'architecture de cet édifice de 1880, cultive à l'envie le vocabulaire mauresque : arcs, coupoles, arabesques... Inspirés de l'Orient, les bains-douche de la Prévalaye témoignent de l'influence de l'architecture balnéaire dans les villes de l'Occident, dès le début du XX^e siècle. Il était une fois dans l'Ouest, et un peu aussi, dans l'oued.

Ouest-France : un bâtiment de caractère... d'imprimerie

Construit en 1909 par l'architecte Eugène Guillaume, l'immeuble Ouest-France de la rue du Pré-botté abrita d'abord l'imprimerie du quotidien avant d'accueillir sa rédaction locale. Avec sa marquise en fer forgé abritant l'entrée du porche, l'ouvrage de style art nouveau fait toujours la Une dans le cœur des Rennais. Construite en tuffeau, calcaire et granite, la façade est richement dotée d'un côté, tandis que l'autre pignon donne à découvrir un mur en brique bicolore. Ajoutant à la majesté des lieux, une tour percée d'une haute-baie et couverte d'un dôme carré en ardoise, surplombe l'ancien bâtiment industriel. Une ossature métallique et de longues corniches achèvent de rendre l'ensemble unique. ■

focuS

LE PALAIS DES MILLE ET UNE VIES

Par Jean-Baptiste Gandon

— Écrin architectural devenu écran entre la ville haute et la ville basse, le Palais du commerce va retrouver son rôle central à la faveur d'un ambitieux projet mixant les usages et jouant la transparence. Nom de code : « Renaissance ». —

Comment réinventer un édifice du XIX^e siècle pour l'inscrire dans la modernité urbaine ? Transformer un bâtiment tourné sur lui-même en lieu de partage et de transmission, tout en lui redonnant sa position centrale dans la ville ?

À l'image de l'atelier Lego qui investira à terme le monument, le groupement Frey et le binôme d'architectes MRDV-Bernard Desmoulin ont empilé les briques de la réflexion pour imaginer un Palais du commerce original, ouvert sur la cité et ses habitants.

Une mixité d'usages inédite

À partir de 2025, qu'on se le dise il n'y aura pas que le cachet de la Poste centrale à faire foi. L'entreprise sera rejoints par une quinzaine de commerces (Atelier Lego, Decathlon, etc), un hôtel de 150 chambres, sept cafés et restaurants, un espace de coworking, une école de cuisine, et même une salle de boxe ! 18 000 m² au cœur même de Rennes, pour une mixité d'usage inédite à l'échelle de la métropole. Un carrefour réinventé, à la croisée des loisirs, du commerce, des services et de la formation.

Audacieux, le projet architectural joue lui aussi le jeu de l'ouverture et de la transparence : aux 12 000 m² de l'édifice sera ajoutée une extension en bois, verre et céramique, végétalisée à l'intérieur, tandis que les arcades seront vitrées. Côté espace public, la rue du Pré-Botté deviendra piétonne au sud, et la place de la République sera réaménagée.

À la fois urbain, architectural, commercial et environnemental, le dessein du nouveau pôle d'attractivité



épouse ceux d'une ville en pleine métamorphose tout en lui redonnant sa place dans le cœur des Rennais. Le Palais du commerce « fait partie de l'imaginaire collectif, situé au cœur des flux de circulation, à la jonction du nord et du sud de la ville », rappelait il y quelques mois la maire de Rennes, Nathalie Appéré. Pour mémoire, le Palais du commerce a été réalisé entre 1885 et 1929 par les architectes de la ville Jean-Baptiste Martenot et Emmanuel Le Ray. La petite histoire retiendra que le général Liautey faisait partie des spectateurs de l'incendie qui toucha le bâtiment en 1911. Et que le Café de la paix sert les Rennais depuis la fin du XIX^e siècle. ■



reportage

LA BRIQUE ET LE SCHISTE : DES FILS ROUGES DANS LA VILLE

Par Olivier Brovelli

— Faute de pierres de taille, le schiste du pays de Rennes - bien secondé par la brique - a largement contribué à bâtir la ville. Une association originale et singulière, lui conférant sa couleur lie-de-vin si caractéristique. —

Noir comme le granit, rouge comme le schiste pourpré. Et si les couleurs du Stade Rennais étaient celles de notre terroir géologique ? À observer les maisons ouvrières de la gare, les hauts murs de la prison Jacques-Cartier ou le clocher de l'église Jeanne-d'Arc, le choix fait sens.

Ce terroir a une histoire, très longue. Formé par l'affaissement du Massif armoricain au début du cénozoïque, le bassin de Rennes a été investi par la mer au miocène. D'où la présence de roches sédimentaires comme le schiste, accessible depuis que la mer s'est retirée... il y a 250 millions d'années. Mais rouge, le schiste ne le fut pas toujours.

Oxyde de fer

Longtemps, même à l'époque gallo-romaine, on utilisa les schistes verts briovériens qui affleuraient du sous-sol. L'argile issue de leur décomposition servait à fabriquer des briques. Sauf que « cette pierre ardoisine était une mauvaise pierre à bâtir de nature gélive, s'altérant très rapidement, et prenant mal le mortier à cause de ses cassures planes et lisses ». Après le grand incendie et la mise à l'index du bois, le granit et le tuffeau s'imposèrent en même temps que le schiste rouge de Pont-Réan, réputé de qualité supérieure et de couleur pourpre car formé de

sédiments argileux riches en oxyde de fer. Jusqu'à devenir « la pierre de construction la plus courante dans les faubourgs durant tout le XIX^e siècle » dont l'un des points d'extraction les plus connus était situé à Cahot (Bruz).

Utilisé du XV^e siècle (les remparts de Rennes) jusqu'au XXI^e siècle (la station de métro Courrouze de la future ligne b) le schiste rouge reflète « le poids des contraintes régionales dans le patrimoine architectural rennais »**.

Argile colorée

Associée au schiste, plutôt réservée aux encadrements des ouvertures, la brique eut aussi son heure de gloire. Celle d'un matériau peu onéreux, facile à produire et abondant localement. Au XX^e siècle, Rennes comptait plusieurs briqueteries, notamment aux Landes d'Apigné et à la Prévalaye. Cette industrie contribua à reconstruire la ville après les bombardements de la Seconde Guerre mondiale. ■

*« Promenade géologique dans Rennes », Yvonne Babin, 1960.
** « Dictionnaire du patrimoine rennais », Louis Chauris, 2004.

Le saviez-vous ?

LA COULEUR ROUGE DU SCHISTE DE PONT-RÉAN PROVIENT DE LA PRÉSENCE D'OXYDE DE FER.



Le schiste, so chic

Privées ou publiques, de grandes réalisations architecturales rennaises font honneur au schiste pourpre du pays de Rennes.

L'imprimerie Oberthür (1870)

Un fleuron de l'industrie rennaise sous la voûte des halles construites par Martenot et Jobbé-Duval.

Les Moulins de Saint-Hélier (1896)

Installée dans trois corps de bâtiments alignés sur la Vilaine, la minoterie n'utilise plus la force de la rivière pour moudre le blé, mais produit toujours de la farine.

L'ancien hôtel dit Berthelot (1897)

Dominant l'esplanade du Champ-de-Mars, l'édifice formé par deux maisons jumelées est l'œuvre de l'architecte Frédéric Jobbé-Duval dont le propre hôtel particulier - 21 rue de Brizeux - est un autre chef d'œuvre de schiste pittoresque.

La prison Jacques-Cartier (1903)

De plan en croix latine, l'établissement carcéral de Jean-Marie Laloy est un modèle d'architecture fonctionnelle au service de la surveillance (voir p.33).

L'église Jeanne-d'Arc (1924)

Construite par Arthur Regnault, agrandie par Hyacinthe Perrin, l'édifice de style romano-byzantin se distingue par sa coupole et sa tour-clocher.

Le Foyer rennais (1933)

Premier exemple d'urbanisme en îlot, la cité-jardin dessinée par Emmanuel Le Ray comptait 160 logements sociaux et une dizaine de boutiques. À l'époque, un exemple d'architecture hygiéniste au bénéfice des classes populaires.

L'école Carle-Bahon (1932)

Le groupe scolaire dessiné par Emmanuel Le Ray rend hommage au premier maire socialiste de Rennes.

Et aussi...

Le lycée Charles Tillon réalisé par Emmanuel Leray, un hôtel particulier classé de 1885, 15 rue de Brizeux...



CHAPITRE 2 - RENNES À L'HEURE DE LA MODERNITÉ



©JBG

— Des tours iconiques (Les Horizons, L'éperon), des architectes magnétiques (Maillois, Arretche), des grands ensembles... Au lendemain de la guerre, Rennes cherche à combler son retard et se lance dans la reconquête de son territoire. —



©Julien Mignot



©JBG

interview

« LE PATRIMOINE SEMBLE IMMUABLE, MAIS IL N'EST PAS FIGÉ »

Propos recueillis par Jean-Baptiste Gandon

— Animateur de l'architecture et du patrimoine à l'office de tourisme de Rennes Métropole depuis 2004, Gilles Brohan connaît Rennes sur le bout des doigts. Mais cela n'empêche pas ses pieds et son regard d'arpenter chaque jour la ville avec un plaisir intact. —

Ses moustaches dessinent un sourire contagieux sur son visage. Des bacchantes délicieusement rétro, dignes des Brigades du tigre, au siècle de Clemenceau. Gilles Brohan est comme ça, hors du temps et indémodable. À l'image de Rennes, cette ville aux cent visages. Tout un symbole, c'est depuis le 8^e étage d'Urban Quartz, nouvelle pépite architecturale de la ville, qu'il nous parle des trésors immémoriaux de la capitale de Bretagne.

— Peut-on associer Rennes à une couleur architecturale dominante ?

Au contraire, j'ai l'habitude de dire que Rennes est une ville multicolore, diversifiée. Tous les styles architecturaux sont représentés, liés entre eux par des transitions douces. Cette question avait été posée aux visiteurs dans le cadre des Journées du patrimoine : « Quelle est la couleur dominante de Rennes ? » Le beige bleuté avait remporté la majorité des suffrages ! Le beige, sans doute pour le calcaire et le tuffeau, très présents dans le centre-ville ; le bleu, certainement pour les toits d'ardoises. Mais nous pourrions aussi évoquer « Rennes la rouge », en référence aux briques utilisées à l'époque gallo-romaine, puis au XIX^e siècle. Au final, notre regard sur la ville est souvent subjectif,

pour ne pas dire affectif.

— La ville est souvent identifiée à ses pans de bois...

Rennes est en effet la ville qui compte le plus de maisons à pans de bois en Bretagne. Celles-ci éclairent une certaine histoire de notre cité, déjà concernée à l'époque par les questions de densité urbaine. Après l'incendie de 1720, la cité perd en pittoresque ce qu'elle gagne en cohérence. Surtout, la ville s'ouvre. Un premier projet de reconstruction, signé Isaac Robelin, envisage notamment de conquérir le sud de la ville, de l'autre côté de la Vilaine. Il sera refusé. Comme quoi on n'a jamais raison trop tôt.

— Vous évoquez la Vilaine comme un axe structurant

Elle va jouer ce rôle jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Les voies fluviales assurent l'essentiel du transport de fret, mais avec l'arrivée du chemin de fer, la colonne vertébrale se déplace, et le corps urbain se réorganise. Les regards se détournent alors de la Vilaine, réputée sale et dangereuse. Au point de vouloir la masquer. Aujourd'hui, on refait le chemin inverse. On pourrait parler de paradoxe, mais cela signifie surtout pour moi que si le patrimoine semble immuable, il n'est pas figé.

— Pour bien comprendre un projet architectural, il faut donc se replonger dans son époque ?

Exactement ! Si l'on construisait les tours Horizons aujourd'hui, il est probable que l'on déciderait de conserver les roues des moulins qui se trouvaient à cet endroit à l'époque. Mais dans les années 1950, les préoccupations sont ailleurs, l'urgence est à la construction de logements pour accueillir les nombreux rennais vivant dans des conditions déplorables... Autre exemple : un immeuble de Jean-Gérard Carré situé à l'angle de la rue des Innocents et de la place des Lices peut paraître anachronique. À l'époque de son édification, l'îlot Saint-Michel était jugé insalubre et voué à la destruction. Mais la loi Malraux de 1962 sur la sauvegarde des centres villes, est venue interrompre le processus de renouvellement.

— Rennes a également été touchée par la « rationalité haussmannienne »

Quoique tardif, l'aménagement des boulevards a favorisé les déplacements automobiles, tout en faisant la liaison avec le sud de la ville. À la fin du XIX^e siècle, leur corollaire architectural néo-classique s'impose à Rennes, contrairement à l'Art nouveau, qui restera fragmentaire. L'Art déco est quant à lui très présent, notamment mis en lumière par les mosaïques Odorico (voir p.22). Pour finir sur l'identité de Rennes, je parlerais d'un corps harmonieux, sans grandes ruptures, avec un développement concentrique. À mon sens, la rocade joue aujourd'hui le rôle des remparts d'hier. Elle protège la ville contre elle-même, lui permet de garder sa cohérence.

— Et demain ?

Certains craignent des formes standardisées, prisonnières d'une architecture trop soucieuse d'image et de design. Le point intéressant aujourd'hui, réside dans l'élargissement du centre-ville, de Baud-Chardonnet aux prairies Saint-Martin, via la gare et le mail Mitterrand. ■

POUR ALLER PLUS LOIN : « Gilles Brohan, Rennes secret et insolite », éditions Les beaux jours.

je saviez-vous ?

RENNES A ÉTÉ UNE DES PREMIÈRES VILLES À SAUVEGARDER SON CENTRE VILLE, PAR UN ARRÊTÉ PRIS EN 1966.

“

À mon sens, la rocade joue aujourd'hui le rôle des remparts d'hier. Elle protège la ville contre elle-même, lui permet de garder sa cohérence.

Gilles Brohan scrute la ville et son histoire depuis les étages d'Urban Quartz, nouvelle pépite architecturale de la ville.





Portrait

Le béton de pèlerin + d'Hervé Perrin +

Par Jean-Baptiste Gandon

— Si son ascétique façade dissimule bien des mystères, le couvent des Filles de Jésus n'a rien à cacher, et se révèle au final une œuvre de lumière. Nous avons profité de l'heure du té rue Magenta, pour recueillir les confessions de son créateur, l'architecte Hervé Perrin. —

Pour Hervé Perrin, tout a commencé en 1994, par un « cadeau tombé du ciel » : les Filles de Jésus, étonnant couvent de la rue Magenta. Avec sa façade de béton monochrome, l'édifice se fond dans le décor hyper-urbain, au point presque de s'effacer. Mais, ne dit-on pas des voies du Seigneur qu'elles sont impénétrables, et de l'habit qu'il ne fait pas le moine ?

De la pierre et des prières

« Je ne pouvais rêver plus belle commande », confirme l'architecte pèlerin, prolongeant alors le fil religieux tiré par son grand-père Hyacinthe, à l'origine de

l'église Sainte-Thérèse. Fraîchement diplômé de l'école d'archi de Rennes, où il enseigne aujourd'hui le design, l'élève n'avait pas encore eu le temps de faire ses armes.

Son idée, ce sera justement le béton, rond et lisse, sur lequel le regard des passants continue de glisser aujourd'hui. « C'est un matériau déjà ancien. Sa présence a quelque chose d'intemporel ». En harmonie avec l'immortalité de Dieu, en quelque sorte. Un ange passe, et le spectre de Le Corbusier se manifeste. Parlant du couvent de Sainte-Marie de la Tourette, le célèbre architecte déclarait : « ce couvent de rude béton est une œuvre d'amour. Il ne se parle pas. C'est

de l'intérieur qu'il se vit. »

Et du côté de Magenta ? Derrière les murs, le visiteur profane va de révélations en illuminations. Ici, linéaires, cylindres et lignes courbes communient en harmonie. Sobre et chaleureux, le béton se marie à chaque étage avec le bois et le métal des passerelles. Quelle est cette pièce en triangle au-dessus de l'entrée, avec vue sur les Champs-Libres et la tour de la sécurité sociale ? C'est la chapelle, lieu de prières pour les religieuses. Que la lumière soit ! Et même, qu'elle fuse à travers les hublots baignant les lieux dans une atmosphère marine apaisante. « Quand ils sont allumés, ils dessinent la constellation de la Grande Ourse ». Les luminaires délicatement ciselés ouvrent leur corolle telles des « anémones de mer ». « La lumière est un ingrédient essentiel de l'architecture ».

Et pour que le silence soit d'or ? À l'écart des turpitudes urbaines, le jardin est un petit havre de paix. Une retraite d'autant plus nécessaire que le « monastère » est situé en plein centre ville. Le jour de notre rencontre, nous apercevons d'ailleurs par la fenêtre meurtrière de la chapelle, un cortège rouge de manifestants engagés dans une lutte sociale bien terrestre. Si il est fermé de l'extérieur, le couvent est donc résolument ouvert de l'intérieur.

Fermé de l'extérieur, ouvert de l'intérieur

« Cette réalisation a fait, et fait toujours un peu peur. Le cabinet Perrin - Martin s'est retrouvé catalogué, alors qu'en réalité, nous sommes très diversifiés. »

Après une période d'ascèse architecturale, Hervé Perrin a rebondi en 2009 avec le Garage... chorégraphique, à Beauregard. Pour transformer le vieil espace commercial en friche culturelle, l'architecte a eu l'idée d'un faux acier d'aspect rouillé obtenu par projection de peinture sur la tôle. « J'aime les choses brutes, minimales. »

À Saint-Malo, à la pointe des rochers, il a ressuscité un restaurant mythique en l'habillant de bois grisé canadien vieux d'un siècle. « Je voudrais que les gens pensent qu'il a toujours été là. » De la rouille à la houle, Hervé Perrin est un voyageur de l'esprit. Mais l'archi sait rester simple, à l'image de ses nombreux

projets d'usage, comme « les maisons de retraite, fonctionnelles par excellence. L'affectif sauve souvent les lieux, même dans les banlieues les plus sinistres. » Fils et petit fils d'architecte, Hervé Perrin renouait récemment avec son premier amour : le design.

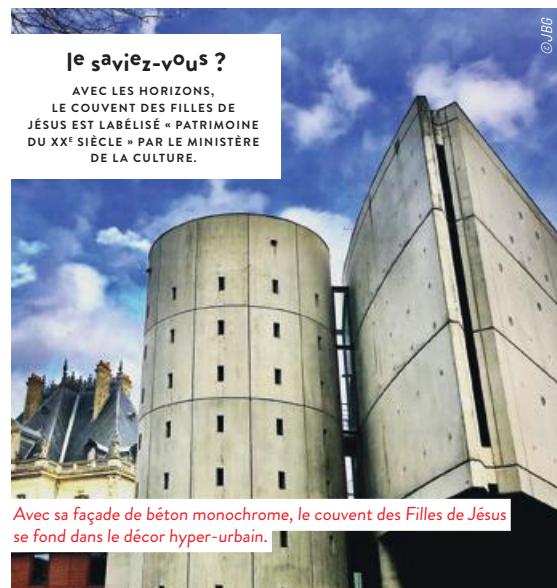
« Avant d'être architecte, j'ai fait les beaux-arts, monté un restaurant, ouvert une galerie de peinture, et créé Evolutio, une maison d'édition de meubles en granit », sourit-il. De retour d'un voyage au

Japon, il planche sur une série de paysages à la mine de plomb. « Les pierres des jardins de Kyoto m'ont fait prendre conscience que la Bretagne aussi, en possède de très belles. » ■

“
La lumière est un ingrédient essentiel de l'architecture.



La lumière est un ingrédient essentiel du projet d'Hervé Perrin.



Avec sa façade de béton monochrome, le couvent des Filles de Jésus se fond dans le décor hyper-urbain.

A black and white photograph of Georges Maillols, an elderly man with glasses and a suit, standing outdoors. The background is slightly blurred.

portrait

Georges Maillols : ♦ L'architecte qui fit de ♦ Rennes une grande ville

Par Jean-Baptiste Gandon

— Dix mille Rennais vivent au quotidien dans une centaine d'immeubles et maisons dessinés par Georges Maillols. À travers les baies vitrées de sa réalisation phare, les tours Horizons dont on célèbre cette année le cinquantenaire, ou via les bow-windows de l'un de ses 1^{ers} projets concrétisé quai Richemont, portrait d'un architecte hors normes. —



Le style Maillols explose déjà dans cet immeuble construit quai Richemont en 1953.

Les « épis de maïs » des tours Horizons ; le « paquebot » de la barre Saint-Just ; le subtil dégradé de gradins du Trimaran ; les hublots rigolos du parc Alma ; sans oublier ces dizaines d'immeubles discrets et maisons sages maillant la ville... Impossible, quand on est Rennais, d'ignorer les réalisations « utopiques », souvent atypiques, de Georges Maillols. Dix mille privilégiés ont aujourd'hui l'heure de vivre entre les murs de ses appartements résolument à part.

Des plans sur la comète, mais fonctionnels

Raconter les rêves de Georges Maillols, la « star-architecte » de Rennes, c'est d'abord faire le récit d'une certaine France, à peine sortie du cauchemar, au lendemain de la guerre. Un pays déchiré, meurtri, au bord de la ruine. À Rennes comme ailleurs dans l'Hexagone exsangue, l'urgence est à la reconstruction. Arrivé de Laval, le jeune Georges posera l'une de ses

premières pierres du côté de Cleunay, à la Cité d'urgence Eugène-Pottier. Un « plan local d'humanisme » destiné aux mal logés et aux sans abris.



Le père des Horizons ne va pas tarder à se construire une réputation en béton : nous sommes à l'automne 1953, l'architecte a quarante ans, et le style Maillols est déjà là, résumé dans un immeuble bâti au numéro 14 du quai Richemont : un esprit technique affûté ; une audace urbaine réelle (par la hauteur, déjà) ; un art de modular les espaces intérieurs ; un sens aigu de l'orientation ; sans oublier les pilotis réinventés... Propriétaire comblé et lui-même architecte, Dominique Jézéquelle témoin : « Dès que j'ai vu comment la lumière pénétrait dans l'appartement, les cadraages sur la ville qu'il offrait, je n'ai pas hésité. Ce qui est extraordinaire, c'est la fenêtre en longueur à l'ouest, le bow-window et le balcon. Nous avons ici les quatre expositions, c'est rare ! » Les plans de Georges Maillols devaient avant tout être fonctionnels, et maîtriser l'espace et le paysage.

Un corps urbain en urgence absolue

Mais revenons au commencement. En 1945 Rennes n'a pas seulement souffert des bombes. Avec ses maisons en bois héritées du Moyen Âge, dans un bassin où la pierre de construction est aussi rare que précieuse, le tissu urbain est dans un état de vétusté effarant. En 1954, 33 % des appartements ne possèdent toujours pas l'eau courante, et 42 % n'ont pas de WC intérieurs. Avant d'être moderne, Rennes pense confort modeste.

C'est dans ce sombre décor que Georges Maillols va commencer à nourrir ses lumineux desseins. L'architecte et sa modernité pragmatique vont faire des merveilles. Le maire de l'époque Henri Fréville a fait de l'éradication des îlots insalubres une priorité. Il s'agit selon lui de transformer la ville en cité modèle, à l'aune des nouvelles données scientifiques et sociologiques. L'heure est aux vastes opérations programmées autour du centre-ville, en privilégiant notamment la préfabrication à grande échelle. Un volontarisme politique affiché, et dont l'opération du Bourg - L'Évêque, lancée en 1957, est une parfaite illustration.

Pour Jean-Yves Andrieux et Simon Letondu, auteurs d'une somme sur Georges Maillols*, « son parcours créatif dans une ville moyenne de province résume trois défis de l'architecture contemporaine : l'économie, le logement et l'esthétique. L'héritage de Georges Maillols se confond avec le logement social des Trente glorieuses. C'est l'époque où l'échelle de l'architecture explose. Son œuvre est liée aux conditions de la culture de masse et, en particulier, à la diffusion des images. »

Si les deux flèches iconiques de son œuvre majeure se perdent dans le ciel rennais, l'architecte a toujours su garder les pieds sur terre : « je ne suis ni jardinier, ni bricoleur, simplement architecte », aimait-il se présenter.

Une histoire belge

Né le même jour que la reine d'Angleterre Elisabeth II, Georges Maillols possède un oncle belge, inventeur d'une technique d'enfoncage de pieux armés et fondateur d'une compagnie internationale. L'apprentissage

suivi chez tonton Edgard Frankignoul influencera durablement sa pratique, et les pieux Franki lui permettront notamment de rendre constructible le terrain marécageux du 14, quai Richemont. Les mauvaises langues prédiront longtemps l'effondrement de cet immeuble, alors le plus haut de Bretagne...

Après avoir posé ses valises à Rennes en 1946, l'architecte reprend l'agence d'Henry Couasnon. Au début des années 1950, il se voit confier les enquêtes sociales des îlots insalubres : « j'étais le seul intéressé, c'était très peu payé. » Bûcheur et talentueux, il impose vite son regard novateur dans le paysage rennais.

Son agence monte en charge, et les commandes s'accélèrent, l'occasion de prendre les commandes de puissantes cylindrées. Le fou de volant est un homme du XX^e siècle, et porte une attention particulière aux parkings dans ses projets. Brillant architecte, il est un épicurien porté sur les belles carrosseries et la bonne chère : compagnon du Beaujolais, chevalier du Tastevin, il crée également le Pipe club de Rennes, en cheville avec l'adjoint au maire Georges Graff et le directeur de l'opéra Pierre Nougaro. « La pipe pour fumer et dessiner, c'est tellement plus simple », déclarait-il entre deux bouffées.

Horizons assombris

Après l'âge d'or des réalisations iconiques (Grand bleu 1958-1960, barre Saint-Just 1962-1969, Caravelle 1965-1968, tours Horizons 1968-1970, Trimaran 1974-1978...), les années 1980 sont pour lui synonymes de traversée du désert. Très affecté et quasiment ruiné par le scandale des enduits de ravalement des maisons Tournesol à Rennes, l'architecte peine à revenir aux affaires.

De retour dans la capitale de Bretagne au début des années 1990, il trouve refuge dans l'agence de

David Cras (voir p. 74). Le directeur de l'office HLM lui propose quant à lui une location dans l'immeuble Armor, que l'architecte a lui même dessiné...

Le créateur de L'étoile, à Beaulieu, s'est éteint le 25 juillet 1998, mais sa lumière continue de se refléter chaque nuit sur les fenêtres des Tours Horizons. ■

LE BONUS : retrouver notre long format
« **Georges Maillols, l'architecte qui fit de Rennes une grande ville** » sur www.rennes.fr
(rubrique « nos dossiers »)

* Jean-Yves Andrieux & Simon Letondu,
« Georges Maillols architecte », 2013, 35 €, PUR.

EN RÉSUMÉ...

Quelques chiffres :

+ de 140 projets / + de 10 000 rennais

Une première :

Le 1^{er} immeuble de grande hauteur à usage d'habitation en France (IGH)

Des marques de fabrique :

Les pieux Franki, le béton architectonique et le préfabriqué

Des sources d'inspiration :

Les États-Unis et l'Italie

Des influences variées :

Victor Vasarely, la peinture flamande, Dali...

Des icônes architecturales :

Grand bleu (1958-1960)
Barre Saint-Just (1962-1969)
Caravelle (1965-1968)
Tours Horizons (1968-1970)
Trimaran (1974-1978)...

Des passions :

Les voitures, la gastronomie, la pipe.



La barre Saint-Just, et ses nobles matériaux de construction.



reportage

LES TOURS HORIZONS : LA BONNE ALTITUDE

Par Jean-Baptiste Gandon

— Respectivement hautes de 99,5 m et 96 m, les tours jumelles des Horizons (1968-1970) figurent l'œuvre la plus iconique de Georges Maillols. Pourtant, ces dernières ne seraient selon l'architecte, que les conséquences nécessaires de facteurs extérieurs. —

Elles éclairent la nuit rennaise depuis exactement cinquante ans. Avec le jardin public du Thabor et le Parlement de Bretagne, les Horizons, fixent l'identité de la ville dans l'esprit des visiteurs. Un signe qui ne trompe pas : les chasseurs d'images ne cessent de photographier sous toutes les coutures ces jumelles à la silhouette élancée, et toujours aussi pimpantes malgré leur demi-siècle d'existence ; les Rennais en quête de sérénité viennent quant à eux faire du yoga à ses pieds de géants... Les tours Horizons rassurent, c'est comme si elles avaient toujours été là.

Premier immeuble de grande hauteur à usage d'habitation en France, les « épis de maïs » révèlent surtout la hauteur de vue de Georges Maillols : « Nous devions inscrire le projet dans la nouvelle rue de Brest, expliquait-il alors. Créer une esplanade en pied d'immeuble et des commerces, tout en conservant un petit bois... Vu le site, il n'y avait pas trente-six solutions, il fallait monter. »

Un mix de Milan et de Chicago

Les Horizons grimperont sous les nuages, jusqu'à 30 étages, seuil maximal imposé par la loi. Le programme est simplifié à mesure que le projet avance. Mixte au départ, avec des hypothèses de bureaux, d'hôtel et de restaurant panoramique, il ne retient en définitive

que 480 appartements de deux pièces. Ce village vertical dans la ville bénéficiera en outre de 440 places de stationnement, un détail de taille au siècle de l'automobile.

Si les tours Horizons s'inspirent de Milan pour sa double vue sur la cathédrale et la tour Vescara, leur modèle se trouve à Chicago et s'incarne dans les deux gratte-ciel de Marina City, hauts de 179 mètres chacun. Dans cette pépite architecturale signée Bertrand Goldberg, Georges Maillols admire l'expression sculpturale et sensuelle du béton, les nuées d'alvéoles, sans oublier la métaphore de l'épi de maïs.

Des techniques révolutionnaires

Un panneau de façade unique, répété plus de 700 fois, est conçu en collaboration avec l'incontournable Société rennaise de préfabrication. Un mélange de ciment blanc et de quartz concassé est mis au point. Le galbe des porte-à-faux des balcons proviendrait quant à lui d'une inspiration tout à fait inattendue : le buste de Marianne, sculpté en 1969 sous les traits de Brigitte Bardot !

Et pour les fondations ? L'édifice est posé sur 46 pieux d'1,50 mètre de diamètre et enfouis à 10 mètres de profondeur.

Le recours massif au préfabriqué et à l'industrialisation des matériaux permet de voir s'élever un nouvel étage tous les six jours. Au même moment, une autre fusée nommée Apollo 11 décolle en direction de la lune. En visite dans la ville en janvier 1969, le général de Gaulle s'étonne quant à lui de constater que « Rennes est devenue, en une génération, une métropole, une grande ville industrielle, une grande ville universitaire, une grande ville technique. » ■



Où est Georges ?

Rends-toi dans les rues indiquées sur le plan ci-dessous et aide Archibé Tek à identifier les formes graphiques de Georges Maillols.

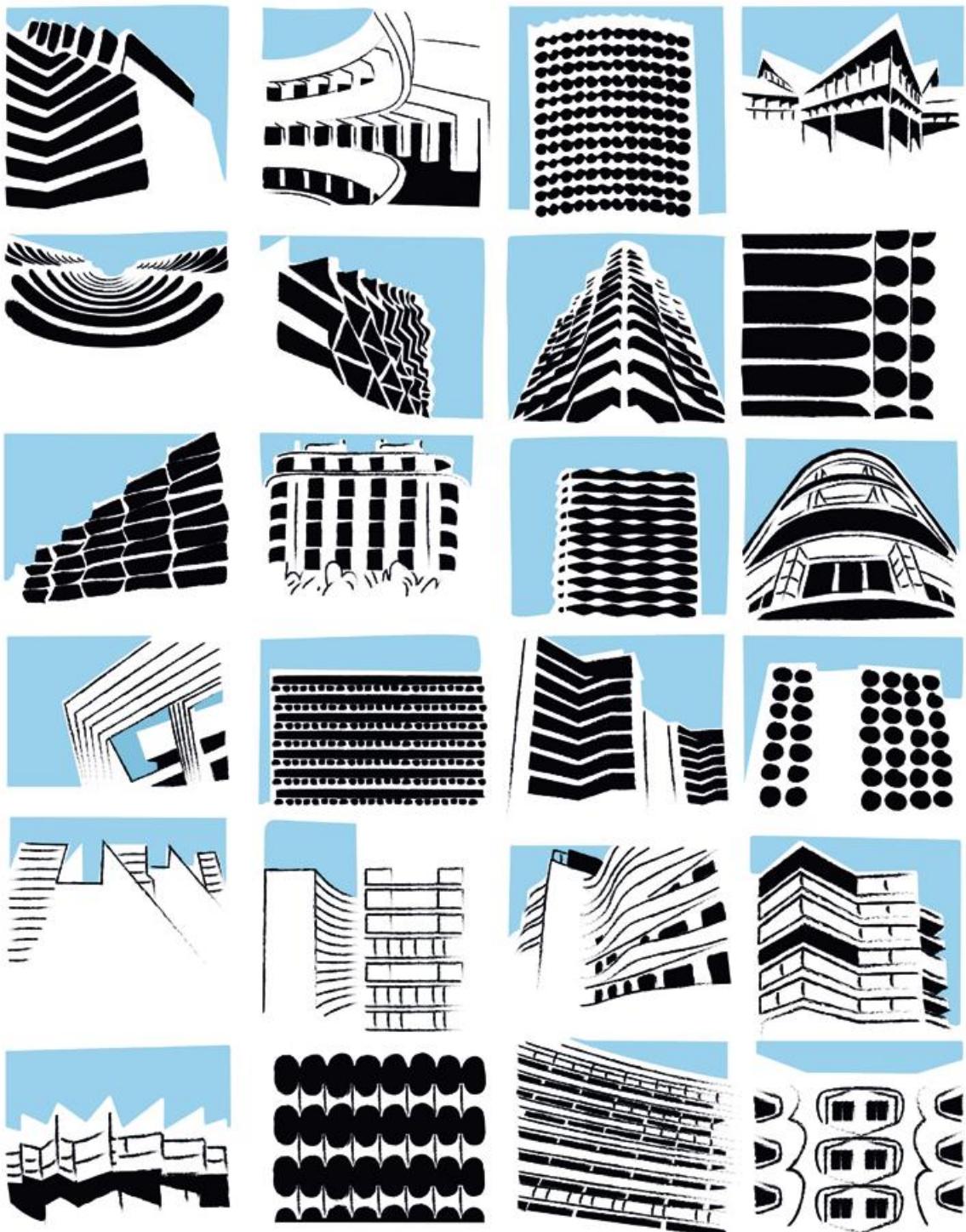
Voir les réponses page 50



il a réalisé plus de 110 projets pour plus de 10000 Rennais



les Horizons sont le premier immeuble de grande hauteur (161m) à usage d'habitation construit en France



CINQUANTE ANS, L'ÂGE D'HORIZONS

L'architecte Cécile Mescam et la photographe - vidéaste, Candice Hazouard habitent le quartier depuis 2007 et 2016. Après avoir organisé l'Année Maillols en 2013 et Fenêtres sur Bourg depuis 2017, elles montent ensemble une résidence de création à l'Automne 2020, qui invitera habitants, scolaires, étudiants, aînés, promeneurs et curieux, à rassembler des morceaux de vie et de ville.

www.horizons2020.info

Au programme :

- Lieu de création, de rencontres et de collecte, un **bureau éphémère** tiendra une permanence au pied des Horizons, jusqu'au 31 octobre.
- **Exposition** des fruits de la collecte à la Maison de l'Architecture et des espaces en Bretagne (du 10 novembre au 17 décembre).
- **Édition** d'un livre en 2021.

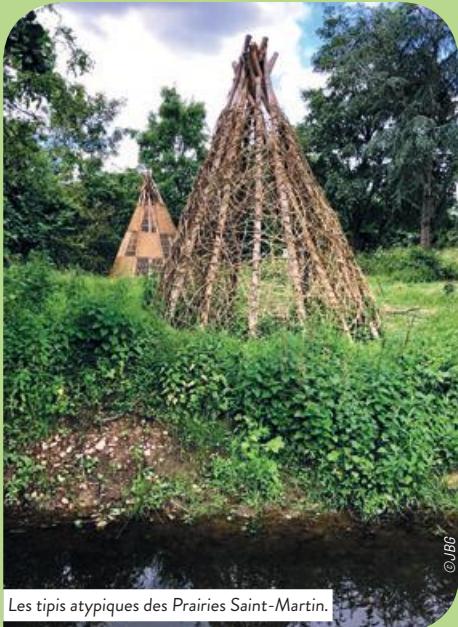


RÉPONSES AU JEU DE LA PAGE 48

- 1 Immeuble dit H.L.M - 47 à 53, rue Champion-de-Cicé - 1957 • 2 Le Trimaran, 42 rue Vaneau - 1977 • 3 Le Belvédère 37 rue de Brest - 1973 • 4 Immeubles Neptune, Mercure, Améthyste, Porphyre, 27, rue de Brest - 1975 • 5 Les Horizons, 18 - 20 rue de Brest - 1970 • 6 La Caravelle, 5 à 13 rue de Bourg l'Evesque - 1971 • 7 Immeubles Tregor et Goello, 1 à 35 boulevard Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny - 1969 • 8 Parking Arsenal, boulevard de la Tour d'Auvergne • 9 Immeuble, 2 rue du Capitaine Maignan - 1967 • 10 Barre Saint-Just, 21 rue Lesage - 1968 • 11 Bâtiment d'entreprise, 3 allée du Bâtiment - 1977 • 12 Maisons « chalets », square de Tanouarn - 1978 • 13 Restaurant universitaire L'étoile, 39 avenue Professeur Charles Foulon • 14 Immeubles, 10, square de Terre-Neuve - 1970 • 15 Immeuble, 1, allée de Lucerne - 1973 • 16 Immeubles, 7 à 11, square des Hautes Ourmes - 1971

voyage immobile

IL ÉTAIT UNE FOIS L'ARMORIQUE



Les tipis atypiques des Prairies Saint-Martin.

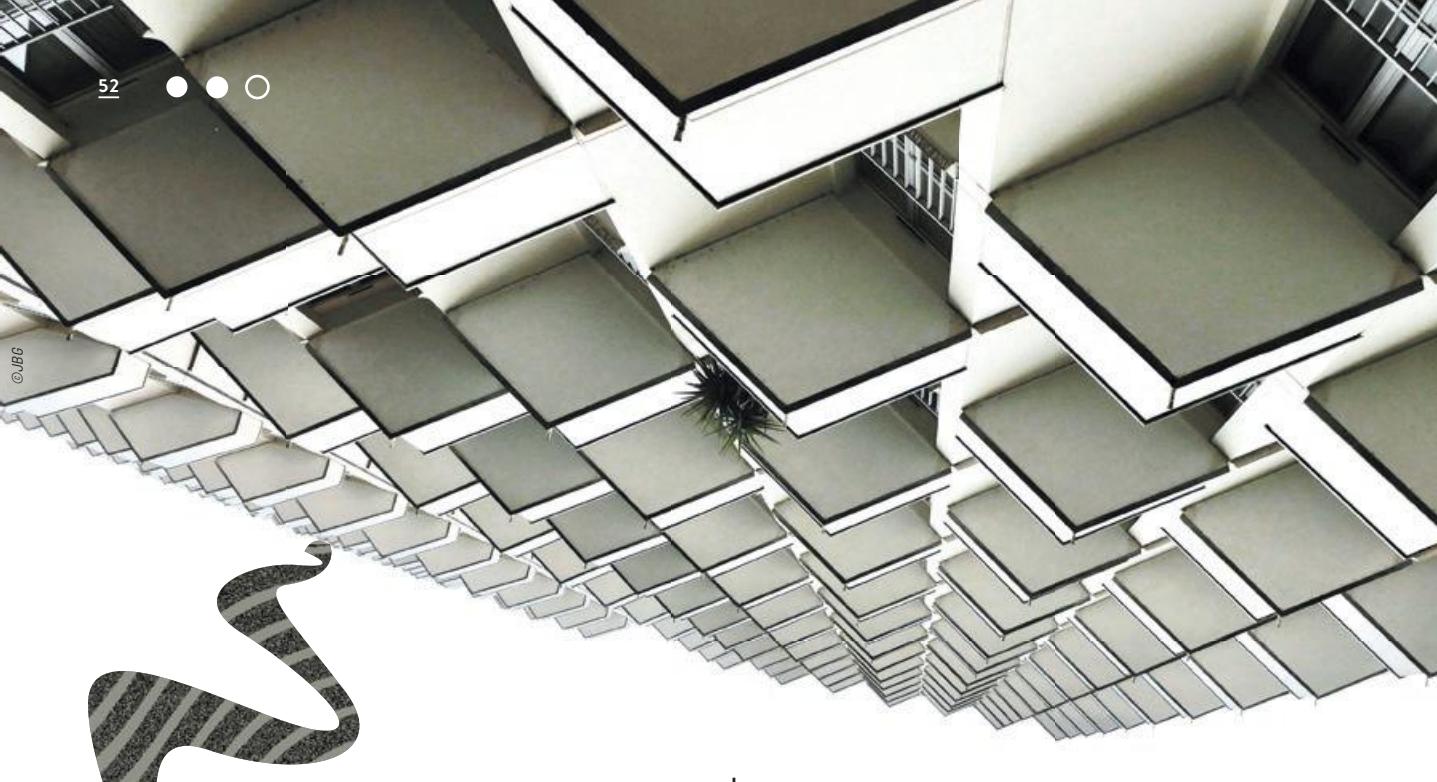


À l'horizon : Rennes, capitale des Etats-Unis d'Armorique.



Les Prairies Saint-Martin, petit Central Park rennais.

— Vu de la petite colline accueillant les jeux pour enfants, l'horizon des Prairies Saint-Martin, semble sans fin. Nous trouvons-nous dans les plaines infinies du Midwest ? Ou au cœur de Central Park, à New York ? Au loin, les tours de Maurepas rappellent Rennes à sa condition urbaine. Mais alors, que font ces tipis ici ? Ils invitent chaque jour les Indiens d'Armorique à venir se retrouver dans un écrin de verdure. Pas besoin de bâton de pluie, cette dernière se débrouille très bien toute seule. —

reportage

Tour de l'Éperon : le grand blanc

Par Jean-Baptiste Gandon

— Si les Horizons de Georges Maillols scintillent dans la nuit comme les stars incontestées de la ville, d'autres sœurs siamoises constellent le ciel de Rennes. À l'origine des tours de L'éperon : Louis Arretche, l'autre architecte de Rennes. —

L'éperon... Drôle de nom pour une tour de grande hauteur. Une manière de dire que l'icône architectural sorti de terre en 1975 aiguille le regard et pique la curiosité des Rennais depuis plus de quarante ans, sur la grande dalle du quartier Colombier.

À l'origine du second gratte-ciel de la capitale de Bretagne : Louis Arretche, architecte basque au nom pour le moins prédestiné. L'étymologie de son patronyme renverrait en effet à la pierre et à la hache. Le « tailleur de pierre » a eu l'imagination pour le moins fertile, dirons-nous : avec ses angles tranchant comme

un diamant et sa dissymétrie élégante, L'éperon est un menhir de béton indémodable, ciselé dans la plus belle des étoffes.

Il y a plein d'arêtes dans Arretche

Artisan de la reconstruction de Saint-Malo, Louis Arretche a également maillé Rennes de nombreuses réalisations. Avec Georges Maillols, il fut l'architecte le plus prolifique de la capitale de Bretagne : Liberté, Centre commun d'études de télévision et de télécom-

munications (CCETT, actuel Mabilay), aménagement de la Zup de Villejean et du quartier Colombier...

Parmi ses nombreuses réalisations, L'éperon se dresse tel un mât majestueux haut de 91,97 m. Soit un immeuble résidentiel composé de deux tours jumelles accolées. Trente étages avec terrasse, chaque appartement disposant d'au moins un petit balcon. S'appuyant sur les différences de niveau, le dessin de Louis Arretche transforme les façades en un grand jeu volumétrique abstrait où alternent l'ombre et la lumière. Vu de la terre ferme, l'immeuble à pic ne cesse d'aimanter le regard avec ses nuées d'alvéoles le faisant ressembler à un essaim d'abeilles. Ses façades à la blancheur éclatante jouent enfin avec les horizons et les heures du jour : des teintes rosées du crépuscule, côté ouest, aux caresses du soleil du petit matin, côté est.

Urbanisme sur dalle

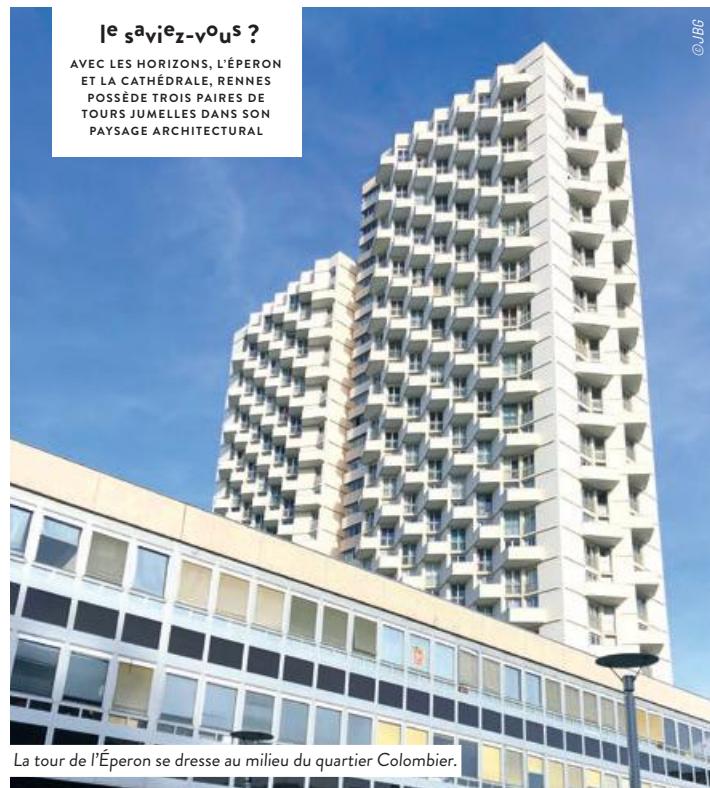
À quoi aurait ressemblé le paysage du Colombier si L'Éperon avait été multiplié par trois, conformément au projet initial ? À un fameux trois mâts posé sur une mer de béton, propulsant Rennes dans l'ère de la modernité ? La conjoncture en décida autrement, et à la place naquit tout autour un océan de bureaux, de logements et de commerces disséminés sur une dalle aux allures de salle des pas perdus. Cela n'empêche pas la tour solitaire de continuer de ravir les amateurs de poésie minérale urbaine.

De L'éperon des années 1970 aux halles centrales du XIX^e, et au centre médiéval autour de la cathédrale, se dessine une diagonale du temps dans la ville. Comme si le béton avait grignoté du terrain, dévoré les faubourgs miséreux pour gagner le centre de la cité.

Alors que le sud de la Vilaine rentre dans le XXI^e siècle et se métamorphose au rythme des projets du nouveau quartier EuroRennes, L'éperon continue d'offrir un point de vue imprenable sur la ville. Les résidents de cette tour de magie le lui rendent bien, attachés à leur immeuble comme à un village dont la place serait le hall d'entrée. On dit que Georges Perec aurait trouvé là, inspiration et matière à récit. Une manière de conclure que si L'Éperon se voit de loin, il est avant tout un amer à vivre. ■

le saviez-vous ?

AVEC LES HORIZONS, L'ÉPERON ET LA CATHÉDRALE, RENNES POSSÈDE TROIS PAIRES DE TOURS JUMELLES DANS SON PAYSAGE ARCHITECTURAL



La tour de l'Éperon se dresse au milieu du quartier Colombier.

AUTOUR DE L'ÉPERON

Un groupe d'habitants de l'Éperon a imaginé différents rendez-vous pour célébrer les 45 ans de la célèbre tour de Louis Arretche.

Vendredi 20 novembre, 18h, Maison des associations : conférence sur Louis Arretche, par l'architecte Joël Gautier.

Samedi 21 novembre : différentes expositions dans le hall de l'Éperon à partir de 11h (jusqu'à la fin du mois).

reportage

LE COLOMBIER : UN MONDE APPART'

Par Jean-Baptiste Gandon

— Si sa grande dalle peut laisser le visiteur sur sa faim, le quartier du Colombier se nourrit de l'histoire de ses habitants arrivés au milieu des années 1970. Avec l'exposition « Appartement témoins », l'artiste Vincent Malassis nous a ouvert au Phakt, les portes de ces logements à part, et la mémoire de ces témoins d'une époque utopique. —





Richard Guilbert, responsable de l'action culturelle au Phakt.

©JBG

Un carré de moquette bien épaisse, un lé de tapisserie fleurie, des tirages Argentic grands formats... Bienvenus au Colombier, ce corps urbain né au milieu des années 1970 et resté un peu hors du temps. Le décor de l'exposition « Appartement témoins » est planté dans la petite salle d'expo du Phakt, et les baisers, adressés par Vincent Malassis, artiste fougerais en résidence dans le quartier depuis l'été 2019.

Des immeubles de standing, une mémoire populaire

« À l'occasion de nos rencontres avec les habitants, nous avons senti leur besoin de parler de l'histoire du quartier, de son âme et de sa mémoire », pose Richard Guilbert, responsable de l'action culturelle au Phakt.

Un vieux prospectus, une photo un peu jaunie... Le centre culturel-maison de quartier a commencé à collecter cette mémoire en puzzle, éparpillée dans les arrière-cours du grand ensemble dessiné par Louis Arretche (voir p. 52). Pour recoller les morceaux et raconter cette histoire en creux, l'équipement a eu la bonne idée d'éditer un journal, Pass Muraille, et d'alimenter un site dédié (unehistoiredequartier.org). Vincent Malassis a profité de l'été 2019 pour arpenter le quartier, et tourner autour de L'éperon, sa tour ô combien iconique. Un réseau d'habitants s'est constitué et des liens se sont tissés, à l'occasion d'une soirée projection de diapos ou dégustation de galettes. Parmi eux, monsieur Tumoine, radieux dans son fauteuil et fier dans l'objectif de l'artiste. « Monsieur Tumoine a 89 ans, il a fait son service militaire à la caserne du Colombier. Il est peut-être tout simplement le premier habitant de la tour de l'Éperon ! » Et Vincent Malassis d'ajouter : « J'ai choisi l'Argentic pour retrouver le grain de l'époque. En même temps, il y a quelque chose d'intemporel dans ce quartier, comme si rien n'avait changé. »

Je t'aime moi non plus

« Le Colombier était très à la mode dans les années 1970, enchaîne Richard Guilbert. Avec ses voitures totalement absentes, ce modèle d'urbanisme sur dalle renvoie à une utopie urbaine, mais celle-ci a vite montré ses limites. »

Venteux, minéral, labyrinthique... Le Colombier cumule les griefs et les nostalgies. En attendant, ses immeubles de standing d'une blancheur immaculée continuent de cultiver leur look seventies, pour le plus grand plaisir de ses 8000 habitants.

Quelle est cette étrange croix, à l'entrée de l'exposition ? « Elle renvoie aux croisillons des fenêtres typiques de ses immeubles. Ce module architectural a été spécialement inventé par l'architecte pour créer un effet d'optique et baisser artificiellement la hauteur des immeubles. » Trucage, effet d'optique, artefact... L'histoire du Colombier est quant à elle bien réelle et méritait bien une petite messe pour le temps présent. ■

fokus

ÉDIFICES PHARES ET OBJETS INSOLITES

Par Jean-Baptiste Gandon



— Des Champs Libres au Mabilay en passant par Cap mail et la cité judiciaire, Rennes ne manque pas d'objets architecturaux originaux parfaitement identifiés par les habitants. —

1970/1980

LE MABILAY : Retour vers le futur

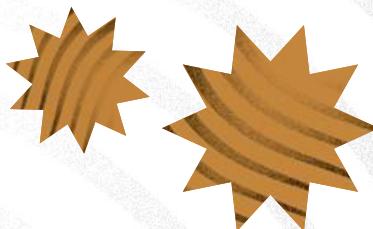
Les Terriens ne peuvent manquer les signaux émis par sa soucoupe jaune or perchée à 80 m de hauteur. Hautement symbolique, l'édifice imaginé par Louis Arretche entre 1976 et 1979 sur le site d'anciens abattoirs, cultive une architecture hier futuriste, et aujourd'hui délicieusement vintage, comme un film de science-fiction des années 1980. Porte d'entrée du centre-ville à l'ouest, le Mabilay marque également l'horizon du fleuve depuis la place de Bretagne, en ligne de mire du quai Saint-Cyr.

Occupée pendant 30 ans par le Centre commun d'études de télévision et de télécommunications (CCETT), l'édifice est devenu le siège social du groupe Legendre au début des années 2010 (voir p. 110). Occupé par une dizaine de pensionnaires dont le Poool (ex-French Tech), le bâtiment a été rénové par l'agence Unité qui en a conservé les codes architecturaux initiaux. Ceux-ci brillent toujours de mille feux dans le ciel de Rennes, à deux pas des tours Horizons de Georges Maillols et du cap Mail de Jean Nouvel.

1980/1990

LA CITÉ JUDICIAIRE : La navette spéciale

Envisagé du dessus, le promeneur y verra une réplique du Faucon millenium, le célèbre vaisseau piloté par Harrison Ford dans la trilogie Star Wars. De dos, un champignon métallique géant donnant aux lieux un air de paysage post-apocalyptique. En attendant de redécoller vers d'autres galaxies, la navette spéciale dessinée en 1982 par le cabinet Brajon, Nicolas, Ressaussière accueille des tribunaux et le conseil des Prud'hommes.



2000/2010

LES CHAMPS LIBRES : Le seigneur des anneaux

Comment faire cohabiter trois entités autonomes dans un tout ? Depuis 2006, les Champs Libres répondent quotidiennement à la question posée à l'architecte Christian de Portzamparc. Dans cet écrin culturel de 14 000 m², les visiteurs sont nombreux à utiliser chaque jour les services du musée de Bretagne, de la bibliothèque de Rennes Métropole et de l'Espace des Sciences. Trois espaces distincts incarnés par autant d'architectures revendiquées, à la personnalité affirmée : une pyramide de verre inversée, un cône surplombé par un dôme d'ardoises et une table de dolmen en faux granit rose. Une vision que l'architecte résume en convoquant Jacques Lacan et ses anneaux borroméens : soient trois cercles entrelacés entre eux, renvoyant au symbolique, à l'imaginaire et au réel. Original envisagé de l'extérieur et fonctionnel à l'intérieur, l'édifice cohabite sans leur faire de l'ombre avec la brique et le schiste des hôtels particuliers mitoyens, et l'architecture brutaliste de la tour de la Sécurité sociale voisine.

2010/2020

CAP MAIL : Un immeuble Nouvel vague

On pourrait parler d'une architecture rennaise « Nouvel vague », tant Cap mail fit son petit effet, à sa sortie de terre en 2015. Il est vrai que le bâtiment évoquant la proue d'un navire semble parfaitement à sa place, à quelques pas de l'ancien port de Rennes, jadis situé au niveau de la place de Bretagne.

Composé de 45 logements de prestige répartis sur 12 étages, l'immeuble imaginé par Jean Nouvel assure la jonction entre le quai Saint-Cyr et le Mail François-Mitterrand, entre l'eau et la terre, le végétal et le minéral. Une nef de verre, matériau dominant, et de vert, les façades étant végétalisées côté Sud, tandis que la silhouette d'un arbre sérigraphié fleurit la façade, côté Nord. Figure de proue d'un quartier en



pleine métamorphose, Cap mail pousse les volumes autorisés au maximum, et sa transparence n'occulte pas sa forte présence dans le nouveau paysage urbain. La réussite esthétique est totale, mais le navire n'est pas que beau, et participe à la recomposition de tout un quartier. Juste à côté de la petite maison de l'éclusier, le grand bateau a élargi l'horizon architectural rennais. ■



Le saviez-vous ?

ANCÈTRE DU MABILAY, LE CENTRE COMMUN D'ÉTUDES DE TÉLÉVISION ET DE TÉLÉCOMMUNICATIONS (CCETT) EST NOTAMMENT À L'ORIGINE DU MINITEL ET DE LA CARTE À PUCE.



©DR

La tour Samsic croise une approche contemporaine avec un projet à l'échelle humaine.



©DR

LE PROJET SAMSIC EN 10 POINTS

- 4 bâtiments
- 32 000 m² de surface au sol au total
- Une tour de logements de 26 étages
- Le siège social du groupe Samsic
- La Maison de l'emploi Samsic
- Un hôtel et un restaurant panoramique
- Un immeuble de 36 logements
- 120 millions d'euros d'investissement
- 84 candidatures au concours international d'architecture
- Livraison prévue en 2024

EURORENNES EN BREF

- **58** hectares
- **125 000** m² de bureaux
- **+ de 1500** logements
- **10 000** m² de locaux réservés à l'hôtellerie
- **30 000** m² de commerces et de services
- **9500** m² d'équipements
- **7000** emplois attendus

2020/2030

TOUR SAMSIC : TROIS QUESTIONS À JULIEN DE SMEDT

Propos recueillis par Pierre Mathieu de Fossey

— Plantée dans le nouveau quartier d'affaires EuroRennes, la tour de logements Samsic posera bientôt un pointillé de plus sur la skyline rennaise. Trois questions à l'architecte Julien de Smedt. —



Fondateur de l'agence JDSA (Julien de Smedt Architectes), basée à Copenhague et Bruxelles, Julien de Smedt est un architecte franco-belge ayant grandi entre Bruxelles et la France (en Bretagne et à Paris). Il réalise des projets à l'international et a reçu plus d'une centaine de prix internationaux parmi lesquels le prix Dejean de l'Académie française d'architecture, le prix Maaskant et un Lion d'Or à la Biennale de Venise. Pour le projet Samsic à EuroRennes, son agence s'est associée à Maurer et Gilbert architectes (Rennes), Stéphane Maupin Architecture et Création (Paris) et Think Tank architecture (Paris).

— Qu'est-ce qui vous a donné envie de participer à ce concours ?

Je suis attaché à la Bretagne et j'aime beaucoup Rennes, où j'ai d'ailleurs participé, malheureusement sans succès, au concours de la Cité internationale. Surtout, le défi d'une tour de logement est quelque chose d'assez rare pour ne pas être relevé. Le fait que le quartier soit repensé du point de vue de la densité urbaine est également intéressant. Pour moi, c'était le sujet premier du concours.

— Quel a été votre parti pris pour ce projet ?

Nous nous sommes concentrés sur l'histoire de Rennes et de son patrimoine. L'approche était délicate, en raison d'un contexte assez singulier, marqué par la présence de bâtiments à la fois modernistes et

contemporains. L'enjeu pour nous était d'approcher cette espèce d'intemporalité. Après, il y a bien sûr tout le patrimoine ancien, avec ses maisons à colombages, qui est très présent à Rennes. Nous avons donc essayé de trouver un équilibre entre une approche contemporaine et un projet à échelle humaine.

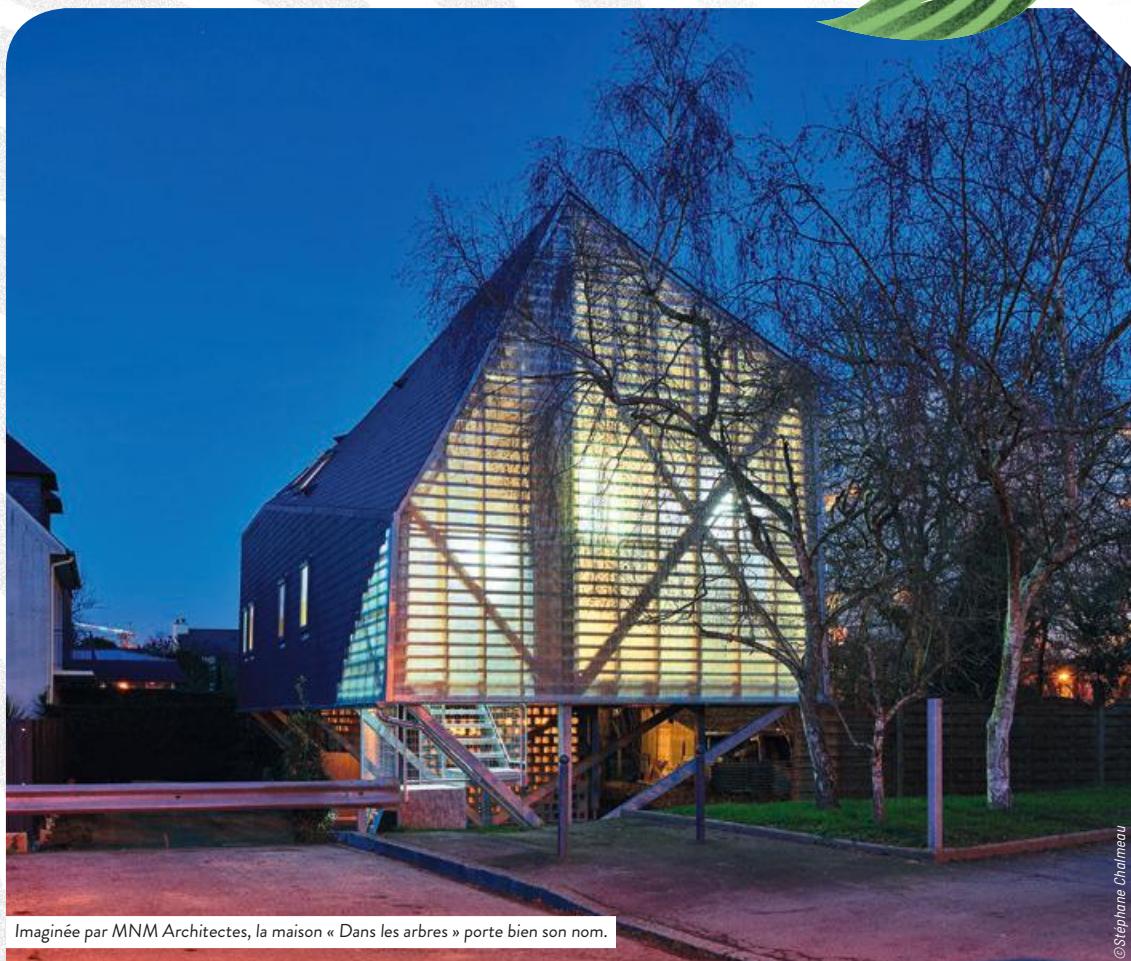
— Comment avez-vous pris en compte la question environnementale ?

Bien sûr, nous travaillons avec tous les standards actuels, déjà très exigeants sur le plan environnemental. Mais nous avons essayé d'aller plus loin, en adoptant notamment une stratégie de végétalisation continue dans l'ensemble du projet. Enfin, le fait de construire un projet économique et efficace, est selon moi la meilleure réponse à l'enjeu environnemental. ■

focuS

FENÊTRE SUR LES MAISONS INDIVIDUELLES

Par Jean-Baptiste Gandon



Imaginée par MNM Architectes, la maison « Dans les arbres » porte bien son nom.

©Stéphane Chalmeau

— Crée en 1992 à l'initiative de la MAeB*, le Prix Architecture Bretagne honore depuis bientôt trente ans les plus beaux projets d'architecte, notamment dans la catégorie « Habitat individuel. » Si elle traduit l'évolution des modes du bâti, cette récompense révèle par ailleurs les aspirations de ses occupants. —





Si elles traduisent l'évolution des modes de bâti, les maisons individuelles révèlent aussi les aspirations de leurs occupants.

Pour vivre heureux, vivons cachés ? Avec sa palissade muette, la Maison Fontaine du n°10 de la rue Robiquet semble dans tous les cas nous envoyer un message très parlant. Imaginée par l'agence SCPA Chouzenou et Associés, cette demeure contemporaine a obtenu une mention spéciale au Prix Architecture Bretagne (PAB) 2002. Elle fera également partie, avec une vingtaine d'autres spécimens architecturaux, du parcours « maisons individuelles » proposé dans le cadre du festival Georges, en avril prochain (voir p. 78).

Maisons de rêve

Avec leur caractère bien trempé, ces réalisations ouvrent une fenêtre idéale pour observer l'évolution des tendances architecturales, mais aussi les aspirations de leurs occupants. Quand l'architecte doit jongler avec des contraintes multiples (règles d'urbanisme, voirie,...), le propriétaire recherche quant à lui tout simplement la maison de ses rêves. En fonction des lieux et des époques, cette dernière devra être : durable, fonctionnelle, esthétique, écologique autant que faire se peut... À Rennes, dans un tissu urbain resserré, elle devra aussi assurer une intimité suffisante à ses occupants.

C'est le cas de la Maison P, imaginée par l'Atelier d'architecture 4 Point 19, et sélectionnée pour le PAB 2014. Située au 43, rue Le Dantec, celle-ci

doit composer avec un fort tissu résidentiel, et un immeuble d'habitation en fond de parcelle. Un espace patio au cœur de la propriété assure l'intimité de ses occupants, tandis que le manque relatif de lumière est compensé par l'utilisation du blanc monochrome.

Une architecture verte, noire...

À la demande des habitants, la nature s'invite de plus en plus souvent dans les dessins d'architecte. Lauréate du PAB 2018, la maison de MNM architectes monte littéralement « Dans les arbres », pour reprendre son nom aux allures de manifeste. En plein centre-ville, dans une zone inondable et dans le périmètre d'un monument historique, cette réalisation multiplie pourtant les réponses astucieuses : vissée sur des pilotis à 6,50 mètres de hauteur, elle invite ses occupants à regarder vers le canal, un jardin et des arbres, à travers de larges baies vitrées.

Avec ses façades et son toit anthracite, la « Maison sur le vélodrome » de l'agence ALL, sélectionnée pour le PAB 2013, évoque une boîte noire monochrome. Située au 16, rue Marquis de Saint-Marcel, la maison change pourtant de visage au gré des circonstances : discrète et fondu dans le décor côté rue, elle joue l'ouverture côté jardin. Un salon et une terrasse conçus comme des observatoires invitent même à embrasser du regard le stade et la ville.

Dernier coup d'œil avec cette résidence située au 28, rue Villeneuve, et portant la trace de 3 époques différentes : construite au début du XX^e siècle, celle-ci a fait l'objet d'une première extension dans les années 1990, puis une seconde en 2013, avec le cabinet A'DAO Architecture. Avec ses pierres typiques du siècle passé, ses bardages en bois et son cube d'anthrazinc, l'ensemble est un peu baroque, mais casse la baraque.

Au final, le champ des maisons et de leurs agrandissements est un terrain de jeu infini dans lequel s'expriment nombre de jeunes architectes pour le moins imaginatifs (Huet, Mescam, Schirr-Bonans, Le Duff, Girard...). ■



reportage

L'AUTO-CONSTRUCTION EN MODE CASTORS

Par Jean-Baptiste Gandon

— Utopie urbaine née au milieu des terrains vagues de la Binquenais, au début des années 1950, les Castors furent avant tout une grande aventure humaine. Focus sur ces maisons aux fondations très solides. —



Bienvenue au village des Castors ! Plus de soixante ans après être sorties de terre, elles sont toujours là, parfaitement alignées entre la rue de Châtillon et le boulevard Louis-Volclair. 170 petites maisons ouvrières construites à la force du poignet, par des hommes de bonne volonté. Sans doute pas des bâ-tisseurs de métier, non, mais assurément des beaux tisseurs d'amitié.

Avec leurs façades grisonnantes, ces bicoques ne payaient pas de mine. Mais à l'époque, ce confort modeste vaut tout l'or du monde, surtout quand la solidarité fait office de ciment à prise rapide.

Les Castors, c'était pas le luxe

Nous sommes en 1953. Rennes se relève à peine de la guerre, et les taudis infestent les quartiers insalubres. C'est dans ce contexte que se tient la première réunion des Castors, coopérative créée pour assurer la construction de leurs maisons par les ouvriers eux-mêmes. Un demi-siècle en avance, ces monteurs de parpaings amateurs vont inventer l'esprit « do it yourself » et la co-construction, tellement en vogue aujourd'hui.

Si les terrains étaient vagues, les souvenirs sont

toujours aussi nets aujourd’hui. L’envie un peu folle d’accéder à la propriété par une entreprise de construction solidaire reste gravée sur ces façades ayant ravalé leur orgueil. Au total, quelque 320 000 heures de labeur et cinq années de travail auront, dit-on, été nécessaires pour édifier ces 170 maisons. Des coups de main donnés sur le temps des loisirs, ou après les longues journées de travail, par des ouvriers cheminots et des camarades volontaires.

Une parenthèse en chantier

La SNCF fournira d’ailleurs gracieusement outils et matériaux, et le directeur de l’Arsenal fera don des poudrières en pierre pour les fondations. Le groupement d’ouvriers fera également l’acquisition d’une machine à parpaings, d’où sortiront 300 000 briques de ciment. Faute de tractopelles, les tranchées d’évacuations des eaux usées seront quant à elles creusées à la pelle ou à la pioche. À la sueur de ce front populaire.

Le premier parpaing est posé le 31 janvier 1954, devançant d’un jour le célèbre appel de l’Abbé Pierre. Terrassiers, maçons, plâtriers, plombiers... Les équipes s’organisent dans une ambiance conviviale, tandis que

les ouvriers apprennent sur le tas.

En septembre de la même année est livré un premier lot de 22 maisons. Les propriétaires peuvent investir les lieux après avoir été tirés au sort. Persuadés que le rêve s’écroulera avec les murs des maisons, les badauds se pressent quant à eux pour observer le curieux phalanstère.

La parenthèse se referme le 3 juillet 1960, avec l’inauguration de la cité ouvrière en présence du maire de l’époque, Henri Fréville. Fiers de leur ouvrage, les Castors ont érigé deux arcs de triomphe pour l’occasion.

Soixante ans plus loin, l’ensemble urbain a été repéré au titre du patrimoine bâti d’intérêt local dans le PLU, à la fois pour conserver la mémoire sociale et pour son architecture typique des années 1950. Une association a également été créée pour perpétuer le souvenir de cette grande aventure rennaise. Certes, le quartier a fait sa crise d’« hipsterie », et les classes supérieures ont remplacé les prolétaires hier propriétaires de ces petits pavillons. Mais le rêve, lui, reste intact. ■

www.villagecastors.free.fr

Le saviez-vous ?

GRÂCE À LA TECHNOLOGIE DU PRÉFABRIQUÉ, NOUVELLE POUR L’ÉPOQUE, LES OUVRIERS PRÉSENTS SUR LE CHANTIER DES HORIZONS ONT PU MONTER UN ÉTAGE PAR SEMAINE.



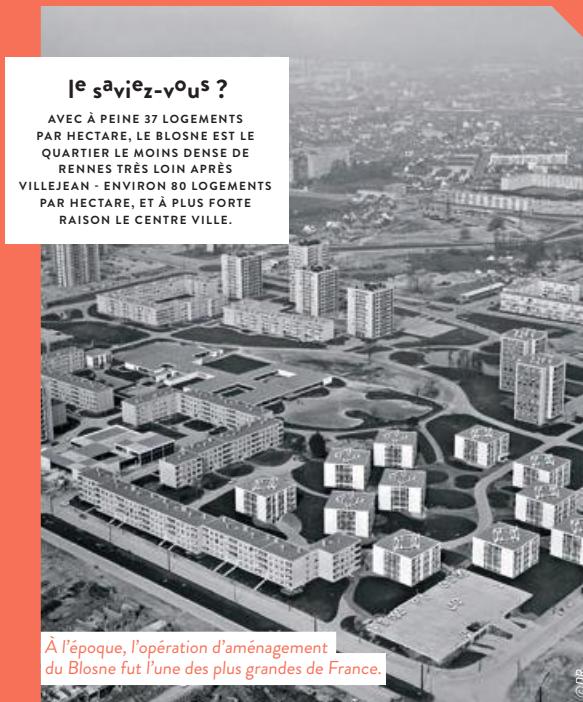
Soixante ans plus loin, les maisons Castors ont été repérées au titre du patrimoine bâti d’intérêt local dans le PLU.

reportage

LE BLOSNE : UN CHANTIER AU MILIEU DES CHAMPS

Par Olivier Brovelli

— Née à travers champs, rebaptisée comme le ruisseau enterré, la Zup Sud a poussé haute et verte. Une zone à urbaniser en priorité dès 1960... mais pas n'importe comment —



de nouvelles populations séduites par les sirènes de l'industrie. L'urgence à bâtir a vite balayé le paysage champêtre.

Après Cleunay, Maurepas et Villejean, le Blosne est le dernier-né des grands ensembles rennais hérités des Trente Glorieuses. En 1959, l'arrêté de création de la Zup Sud dessinait un grand parallélépipède, long de 4 km sur 1 km de large. De quoi construire 12 000 logements sur 340 hectares.

La ville en îlots

À l'époque, l'opération d'aménagement est l'une des plus grandes de France. Elle est confiée à l'urbaniste Michel Marty qui en fixe les grandes lignes, conformes aux principes de l'architecture moderne formulés par Le Corbusier dans la Charte d'Athènes. À savoir travailler, habiter, circuler, se cultiver le corps et l'esprit. Le manifeste préconise également la séparation des fonctions, et donc le zonage.

Le plan d'ensemble repose sur la création d'« unités de voisinage » constituées de 1 200 logements, encadrés par de grands axes de circulation rapide, voulus pour décongestionner le centre-ville. Protégés du flot des voitures, ces îlots d'habitation sont traversés d'allées piétonnes, consolidés par un groupe scolaire, des espaces de jeux et à chaque fois un petit centre commercial. Des espaces publics et des équipements collectifs à minima : il ne s'agit pas encore de « faire quartier ».

À l'époque où le Blosne coulait encore à l'air libre, tout n'était encore que prés, bois et chemins, dédiés à l'agriculture et à l'école buissonnière. Une douzaine de fermes et de belles gentilhommières occupaient l'espace rural au sud de Rennes. Charmant, le tableau ne pouvait résister très longtemps à la crise endémique du mal logement d'après-guerre, attisée par l'afflux

Voiture et verdure

Les parkings à double niveau font la part belle à la bagnole conquérante. Mais ils demeurent en périphérie des îlots pour sécuriser les déplacements des habitants. « Une organisation spatiale rassurante, quasi-villageoise, inspirée des villes nouvelles anglo-saxonnes et scandinaves de Radburn (USA), Tapiola (Finlande) ou Upssala (Suède) », souligne l'universitaire rennais André Sauvage*.

Démarche rare à l'époque, les urbanistes de la Zup Sud font l'effort de mixer les standings avec de hautes tours HLM, de petits collectifs et des maisons individuelles.

La Zup Sud pousse sans trop bétonner ses racines, à la manière d'une « cité-jardin » qui octroie un tiers de son foncier aux espaces verts. Des cheminements piétons et de nombreux squares maillent le décor. « Avec 37 logements par hectare, le Blosne est très loin de Villejean - environ 80 logements par hectare, à plus forte raison du centre historique », calcule André Sauvage. Le respect de la biodiversité n'ira toutefois pas jusqu'à conserver le ruisseau du Blosne en l'état, « busé » en collecteur d'eaux pluviales...

Toujours Maillols

Côté architecture, le parti pris est sobre. L'historien Jean-Yves Veillard s'interroge : « Faut-il invoquer la rigueur d'une esthétique fonctionnelle ou les contraintes économiques de l'usage des techniques de construction préfabriquée ? » Ce serait sans compter sur la patte de l'architecte Georges Maillols, en losange square des Hautes-Ourmes (1972), ou le profil en pointe du Triangle, réalisé par le cabinet Le Berre et Francis Pellerin (1985). La construction de ce dernier raconte aussi la mobilisation heureuse des habitants pour ouvrir un lieu réservé aux activités socio-culturelles, oubliées de la première heure. Un premier test de démocratie urbaine ? Dans tous les cas, un pas de plus pour passer des grands ensembles au vivre ensemble. ■

*« Rennes le Blosne, du grand ensemble au vivre ensemble », Presses universitaires de Rennes, 2013.





reportage

PATRIMOINE INDUSTRIEL : LES VESTIGES D'UN JOUR

Par Olivier Brovelli

— Que reste-t-il du patrimoine industriel de Rennes ? Peu de choses. Usines et ateliers se sont fondus dans la ville. De la moutarde Amora aux maillots de corps Brohan, petite revue de détail. —

La capitale bretonne n'a jamais été un grand centre industriel - davantage un carrefour commercial et une cité administrative. Hormis l'imprimerie Oberthür, la brasserie Graff ou l'Arsenal, la ville n'a jamais compté beaucoup d'établissements industriels d'envergure avec pignon monumental sur rue. Ce sont d'abord l'artisanat familial, les petites et moyennes entreprises qui ont posé le décor. La plupart ont disparu. Mais d'autres ont trouvé une affectation nouvelle.

À l'école nationale supérieure
d'architecture (Ensab)...

Vous étudiez sur les bancs de l'usine de confection militaire Collin (1884) puis Daisay. L'usine en U comprenait trois ateliers d'équipement, de chaussures et d'habillement. En 1919, elle employait 460 salariés sur place. De l'ancienne manufacture, l'architecte Patrick Berger a conservé le bâtiment administratif et les deux pavillons d'entrée bordant la cour sur le canal. Une extension en bois suit la courbe de l'Ile pour jouer de la symétrie et du décentrement.
44 bd de Chézy, propriété publique.

À l'académie de danse classique
Anne-de-Bretagne...

Vous enflez un tutu dans l'usine de chaussures de luxe Berthelot (1882). De plan rectangulaire, l'atelier

de fabrication est construit en briques et en schiste enduit. Il est couvert d'un toit percé d'une verrière et flanqué d'une tour carrée surmontée d'un toit en pavillon. 23 rue Gurvand, propriété privée.

À l'association des Transmusicales (ATM)...

Vous parlez de la crème de la musique dans la laiterie industrielle Emile Nel (1878), spécialisée dans la fabrication de beurre extra-fin, puis transformée en conserverie de viandes et légumes. Des bâtiments en brique alignés encadrent une cour fermée. Ils abritaient des bureaux, des ateliers et une ancienne serre de légumes. 10-12 rue Jean-Guy, propriété communale.

Au théâtre de la Parcheminerie...

Vous assistez à un spectacle dans une ancienne tannerie (1852). Au XIX^e siècle, la Vilaine coulait encore à proximité. Avec la meunerie, les métiers du cuir comptent parmi les activités traditionnelles les plus anciennes d'Ille-et-Vilaine. 23 rue de la Parcheminerie, propriété privée.

Au magasin Formes Nouvelles...

Vous meublez votre salon dans l'ancienne blanchisserie du Progrès (1924). Erigée en briques, la façade est

rythmée par trois travées et de larges baies, surmontées de linteaux en fonte. 6 rue de la Chalotais, propriété privée.

Au parc de street workout...

Vous musclez vos abdos devant l'usine de confection Brohan (1927) puis Strauss-Vimont. L'entreprise fabriquait des chemises, des polos et des vestes pour homme. Couronnée d'une ligne de faîte sinuose, la façade en pignon se distingue par son joli fronton. 56 mail François-Mitterrand, propriété privée.

Dans la grande halle Oberthür...

Vous coworkez dans l'imprimerie Oberthür, construite par les architectes Martenot, Jobbé-Duval puis Coüasnon à partir de 1883. À l'origine du calendrier des Postes, l'entreprise fut l'un des moteurs de l'économie rennaise pendant 150 ans, employant jusqu'à 1 400 personnes. Coiffée d'une charpente en bois appuyée sur des poteaux en fonte, bâtie en schiste et en brique, la halle a été entièrement rénovée dans les années 1990, puis transformée en centre d'affaires (2 650 m²). 74 rue de Paris, propriété privée.

Au Carrefour City Saint-Hélier...

Vous faites vos courses dans les salles de fermentation de la brasserie Graff, puis Kronenbourg, installée sur place en 1920. De très grande taille (14 000 m²), le site comptait plusieurs corps de bâtiments en schiste et béton armé (mécanique, brassage, chaufferie...), convertis en logements et commerces. La halle d'embouteillage sera aménagée en espace évènementiel avec bureaux et restaurant à l'horizon 2022.

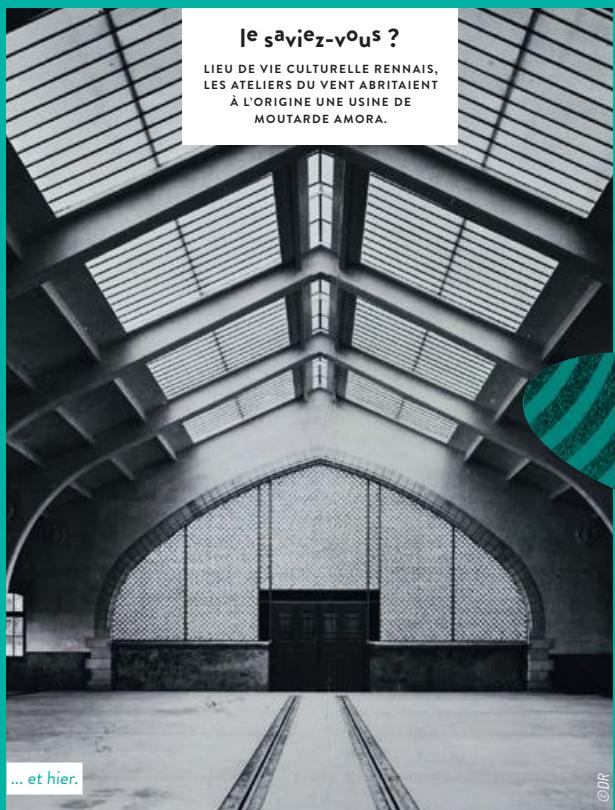
Et aussi...

Le hotspot culturel des Ateliers du vent : une ancienne usine de moutarde Amora...

Le siège de l'entreprise Digitaleo : un atelier de l'Arsenal, réservé à la fabrication de munitions...

La rédaction rennaise de Ouest-France : l'ancienne imprimerie du journal Ouest-Eclair...

Le QG d'Enedis : les halles d'une usine de gaz...



} POUR ALLER PLUS LOIN : « Patrimoine industriel d'Ille-et-Vilaine », Marina Gasnier, Éditions du patrimoine.

A portrait photograph of Patrick Bouchain, a middle-aged man with light-colored hair and glasses, smiling slightly. He is wearing a dark jacket over a patterned shirt.

Portrait

Patrick Bouchain : ✧ L'anarchitecte ✧

Par Jean-Baptiste Gandon

— De l'école des Hauts-Bois à l'Université foraine (ancêtre de l'Hôtel Pasteur), la libre pensée de Patrick Bouchain irrigue le paysage de Rennes Métropole. Portrait d'un « anarchitecte » préférant les plans locaux d'humanisme aux codes d'urbanisme. —

le saviez-vous ?

L'ÉGLISE ANASTASIS DE SAINT-JACQUES-DE-LA-LANDE EST LA SEULE RÉALISATION FRANÇAISE DU MAÎTRE DE L'ÉCOLE DE PORTO, L'ARCHITECTE ALVARO SIZA.

Drôle de jour qu'un mardi 11 septembre pour rencontrer un architecte. Surtout quand votre interlocuteur, célèbre pour ses multiples tours de prestidigitateur (citons la reconversion de l'usine LU en haut-lieu de la culture nantaise), n'honnit rien de plus que la démolition.

« Qu'aurais-je fait après les attentats de 2001 ?, songe Patrick Bouchain. J'aurais laissé le tas de ruine. A-t-on reconstruit l'Acropole ? Je me serais dit : ces tours étaient un symbole. Celui-ci est à terre. Regardons-le. » L'homme aux faux airs de David Lynch pense tout haut. « La ruine relève d'une utopie romantique nécessaire à la compréhension du monde. Il n'y a rien de plus beau que la nature reprenant ses droits sur les vestiges d'Angkor, par exemple. »



Patrick Bouchain aime bien pousser le bouchon de la réflexion un peu plus loin. L'architecte répond humain quand vous lui parlez urbain. Alternatifs ; participatifs ; recyclants, ou plutôt réemployants « car le recyclage suppose la destruction » ; durables ; simples. Autant de mots clés ouvrant les portes de ses projets pas comme les autres.

Anticonformiste. « Je rêverais de démolir une tour dans une cité, pas pour reconstruire à neuf, mais pour aménager cet éboulis. » Comme son jardin des Vautours, réalisé avec les gravats d'un immeuble de Seine-Saint-Denis. Pour l'archéologue des banlieues, « le cycle infernal de la destruction-reconstruction ouvre chez les habitants autant de cicatrices qui ne se refermeront jamais. »

Un mot résume à lui seul sa pensée sauvage : le polygonum. Une plante réputée dangereuse, longtemps interdite de culture en France, et que l'architecte a

laissé s'épanouir autour de l'école des Hauts-Bois. Une petite maison de bois co-construite avec les écoliers et les habitants du quartier, à Saint-Jacques-de-la-Lande, en 2007. Aux près trop carrés de Versailles, il préfère donc l'herbe folle qui grimpe et envahit. Et fait de la participation le ciment de la citoyenneté.

Université foraine

Rennes, Patrick Bouchain y conserve une partie de sa vie, dont son ami Igor, de la compagnie Dromesko. « Cette ville souffre des mêmes maux que les autres : un centre trop muséifié, des friches longtemps négligées... Rennes n'est pas une belle ville, mais elle est agréable à vivre. »

L'architecte pose une nouvelle pierre à son édifice philosophique : « Je suis contre le gigantisme en général, en particulier les gros équipements. Le problème en archi, ce sont les concours. Pour les gagner, il faut ruser. »

En 2013, Patrick Bouchain a coulé à Rennes les fondations intellectuelles de l'Université foraine, préfiguration utopique de l'Hôtel Pasteur (voir p.70). Il imagine alors un lieu de formation continue ouvert à tous. Rêve d'un champ des possibles interrogant bon sens et bonne science.

Après Boulogne-sur-Mer, il y a transporté sa « permanence architecturale », incarnée par son élève Sophie Ricard.

« Débrouillarde », « humaniste », « populaire », « ouverte », « inventive », « démocratique », l'Université foraine serait enfin « un lieu d'expérimentation et de transmission. » Patrick Bouchain fait de l'architecture hors-plan comme le skieur fait du hors-piste. « J'écrirai pour ma part uni-vers-cité, pour désigner le lieu même de la démocratie. » Une place publique, entre « caravansérail et dispensaire, friche artistique et coopérative autogérée. » Un laboratoire du dehors. « Les architectes eux-mêmes ne lèvent pas assez les yeux pour aller voir ce qui se passe à l'extérieur. » Patrick Bouchain a reçu le Grand Prix d'urbanisme en 2019. ■

reportage

HÔTEL PASTEUR : AUBERGE DE GENÈSE

Par Jean-Baptiste Gandon

— C'est le juste temps de l'expérience : sept ans après le lancement de l'idée d'une Université foraine pour Rennes, l'Hôtel Pasteur va ouvrir ses portes sur la ville et ses milliers d'acteurs invisibles. Début 2021, y cohabiteront notamment une école maternelle et une « école buissonnière » aux allures de chantier permanent. —

Mercredi 5 février 2020. Encore quelques mois à patienter avant l'ouverture de l'Hôtel Pasteur sur la ville, mais déjà la vie explose derrière ses portes, amplifiée par le joyeux brouhaha des radios FM. Les ouvriers radieux s'activent dans un incessant va et vient, tandis que les enseignants des Faux-Ponts préparent leur première rentrée scolaire dans les lieux ; les Compagnons bâtisseurs n'ont pas manqué le rendez-vous solidaire, et les architectes de l'agence Encore heureux sont là, eux aussi...

Pour le visiteur du jour, les lieux ressemblent à une auberge espagnole. Ou peut-être devrions nous dire rennaise, tant la recette est locale. Loin d'être une parenthèse enchantée, le chantier sera d'ailleurs permanent, ouvert sur l'expérience et l'apprentissage. Telle est la raison d'être de l'Hôtel Pasteur : un laboratoire du dehors en perpétuelle ébullition, et en (r)évolution permanente.

L'école de la vi(II)e

Cheville ouvrière de ce projet au long cour, Sophie Ricard a imaginé un mode d'emploi unique en son genre, poursuivant le sillon philosophique tracé par son mentor Patrick Bouchain (voir p. 68). Chez elle, l'architecture se nourrit des gens, et l'urbanisme est

avant tout contextuel. L'expérience est une méthode, et l'ouverture à tous les possibles une exigence. Et si la raison commande d'aménager des espaces, ceux-ci demeureront sans cloison. « L'idée est de tester un autre faire, résume-t-elle. Les architectes ne peuvent pas se contenter de mener des projets depuis leur bureau. Ils doivent se nourrir du vécu des gens, des réalités sociales et sociétales propres à chaque territoire. » C'est une nécessité citoyenne. Comme à Boulogne-sur-Mer, où elle invita les habitants d'un quartier « hyper sinistré » à « construire ensemble

»

Pasteur sera un lieu de croisement très fort.

le grand ensemble ». Tenant d'une architecture « HQH » (Haute Qualité Humaine), la femme de terrain fait des déshérités une priorité, et ne perd jamais de vue les invisibles. À Rennes, elle a dès le départ sondé l'humain, et multiplié les contacts avec les institutions sociales, « absolument indispensables » : CCAS, restaurant social, hôpital psy... « Pasteur n'est pas une friche artistique ou culturelle de plus. »

Un projet HQH (Haute Qualité Humaine)

Et l'architecte d'ajouter : « Je parlerais d'une école de situation. Il s'agit de fédérer différents acteurs autour d'un projet de site, de relier la théorie à la pratique.

Quelque part, cette philosophie était déjà en germe à Pasteur, où les étudiants de la faculté dentaire y prodiguaient gratuitement 42 000 soins par an : aux prisonniers, aux bénéficiaires de la CMU, et même aux bourgeois radins... La mixité sociale y était déjà très forte. » Progressivement, Sophie Ricard a tissé une toile reliant entre eux chercheurs universitaires et acteurs de la société civile, à l'image de l'association Breizh insertion sport, dans les starting-blocks dès le départ.

« Nous avons été présents dans les lieux à partir de 2014. Deux ans d'expérimentation nous ont permis de tester des choses in situ. Puis la maire Nathalie Appéré a avancé son idée d'y accueillir l'école maternelle des Faux-Ponts, trop à l'étroit dans ses murs. » Pour piloter ce projet à géométrie variable, la ville a fait appel à la SPLA Territoires Publics, présidée par Jean Badaroux. « Par chance, nous nous sommes déjà rencontrés sur le projet de la Condition publique à Roubaix. »

Un lieu de passage et de croisements

À partir de janvier prochain, l'Hôtel Pasteur accueillera donc une école maternelle en son rez-de-chaussée et des lieux d'un nouveau genre, sorte d'école buissonnière, dans les étages. La gouvernance y sera tournante, collégiale, et le modèle économique issu de l'économie contributive. « Pasteur est un transformateur. Un lieu de passage et de croisements. L'endroit de l'hospitalité. »

Nommée à la barre de cette arche de Noé en septembre 2019, Gwenola Drilliet ne pourrait pas dire mieux. L'ancienne élève du sociologue Bruno Latour se retrouve au milieu du gué, et de ce chantier ouvert « riche en rencontres ». Avec les étudiants des Beaux-Arts, venus peindre la signalétique des lieux. Avec les compagnons bâtisseurs, à l'origine d'un projet de « Permis de construire » porté sur la récup' et ouvert aux personnes en grande précarité. Avec les écoliers des Faux-Ponts, accueillis une fois par mois dans une classe témoin. Avec les architectes d'Encore Heureux, maîtres d'œuvre d'un chantier de préqualification professionnelle, en partenariat avec le Greta et l'Afpa... « Pasteur accueillera également un EDULAB, sorte de laboratoire où seront explorés

les liens entre éducation et numérique. L'idée pour le service Petite enfance de la Ville est de se laisser contaminer par les expériences menées dans les lieux. »

Continuer la fabrique de la ville, en mobilisant les acteurs de la santé, du social, de l'environnement ou de l'enseignement... « Entre les intellectuels et les manuels, les étudiants et les professionnels, les chercheurs et les amateurs, Pasteur sera un lieu de croisement très fort. » Un nouveau territoire découvert par les aventuriers d'une archi perdue, enfin retrouvée. ■

www.hotelpasteur.fr



LE NOUVEL ART D'ÉCO

— À l'Hôtel Pasteur, dans l'ancienne faculté des sciences dessinée par Jean-Baptiste Martenot en 1888, le geste architectural est d'autant plus beau qu'il se réduit à l'essentiel. Une manière originale de recycler le patrimoine de la ville tout en le conservant. —

« L'Hôtel Pasteur est un peu une réponse à la question de savoir ce qu'on fait du patrimoine vacant de la ville, pose Sophie Ricard. La même interrogation s'est posée avec les Magasins généraux, les moulins d'Apigné... Nous disposions de toute une liste de bâtiments en friche. » C'est finalement l'édifice dessiné par Jean-Baptiste Martenot dans la seconde moitié du XIX^e siècle qui a été retenu.

« L'idée est de révéler à nouveau cet édifice, plus que de le transformer. Le principal geste architectural concerne la grande terrasse recyclée en cuisine collective, lieu de vie essentiel situé au-dessus de l'école maternelle. Pour le reste, l'architecture est déjà là, et l'essence de l'Hôtel Pasteur est de ne pas figer les espaces dans une destination. »

Rénové essentiellement avec des matériaux de récupération, le laboratoire d'expérience fait dans l'économie de moyens. « Nous sommes dans le geste raisonnable, confirme Gwenola Drillet. Il s'agit en quelque sorte de conserver les lieux dans leur jus, pour pouvoir continuer de les transformer. » ■



LES ONDES DE MARTENOT À RENNES

Ancien inspecteur du palais du Louvre, Jean-Baptiste Martenot a été architecte de la ville de Rennes de 1858 à 1895. Parmi ses ouvrages majeurs : le lycée Émile-Zola, en granite, tuffeau et brique ; les Halles Martenot et leur architecture métallique, dans le même style que les Halles Baltard à Paris ; le palais du commerce ; le beffroi de l'hôtel de ville... ■



reportage

L'HÔTEL-DIEU RESSUSCITÉ

Par Olivier Brovelli

— La maternité fermée, l'ancien hôpital teste «l'urbanisme transitoire» avant de renaître en pôle de quartier, tourné vers l'habitat, les loisirs et l'hôtellerie-restauration. —

En 1858, Aristide Tourneux avait pris modèle sur l'hôpital parisien Lariboisière pour accoucher de l'Hôtel-Dieu. Son plan en «dents de peigne» portait en germe une architecture « hygiéniste et fonctionnelle », sans grand égard pour la décoration. D'inspiration néo-classique, le bâtiment spartiate se voulait « simple, sévère et monumental »*, organisé autour d'une cour centrale, bordé de deux niveaux de galeries pour accueillir les malades. À mesure des progrès médicaux, le site hospitalier s'est transformé, densifié. Jusqu'à accueillir la maternité en 1898 puis de nombreux pavillons, des blocs chirurgicaux et même un blockhaus sous l'occupation allemande.

Cuisine et escalade

De ce patchwork de greffes disparates, le projet de reconversion de l'Hôtel-Dieu a déjà fait table rase. Plusieurs bâtiments ont été démolis pour retrouver la composition d'origine autour de la cour, du cloître et de la chapelle.

Les opérations sont menées par le promoteur immobilier Linkcity, lauréat d'un appel à projets de la Ville de Rennes, associée pour l'occasion à l'Établissement public foncier de Bretagne. Imaginé pour étendre le centre-ville vers le nord grâce à l'accueil de nouvelles activités, le chantier rentre dans les plans du projet urbain Rennes 2030. Pour devenir « plus qu'un lieu, un véritable lien ».

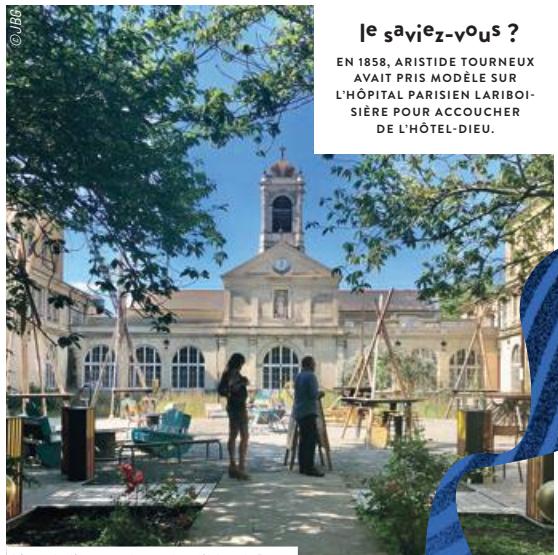
À l'horizon 2023-2024, le nouvel Hôtel-Dieu accueillera 350 logements, une maison de santé, des commerces de proximité, un parking public (300

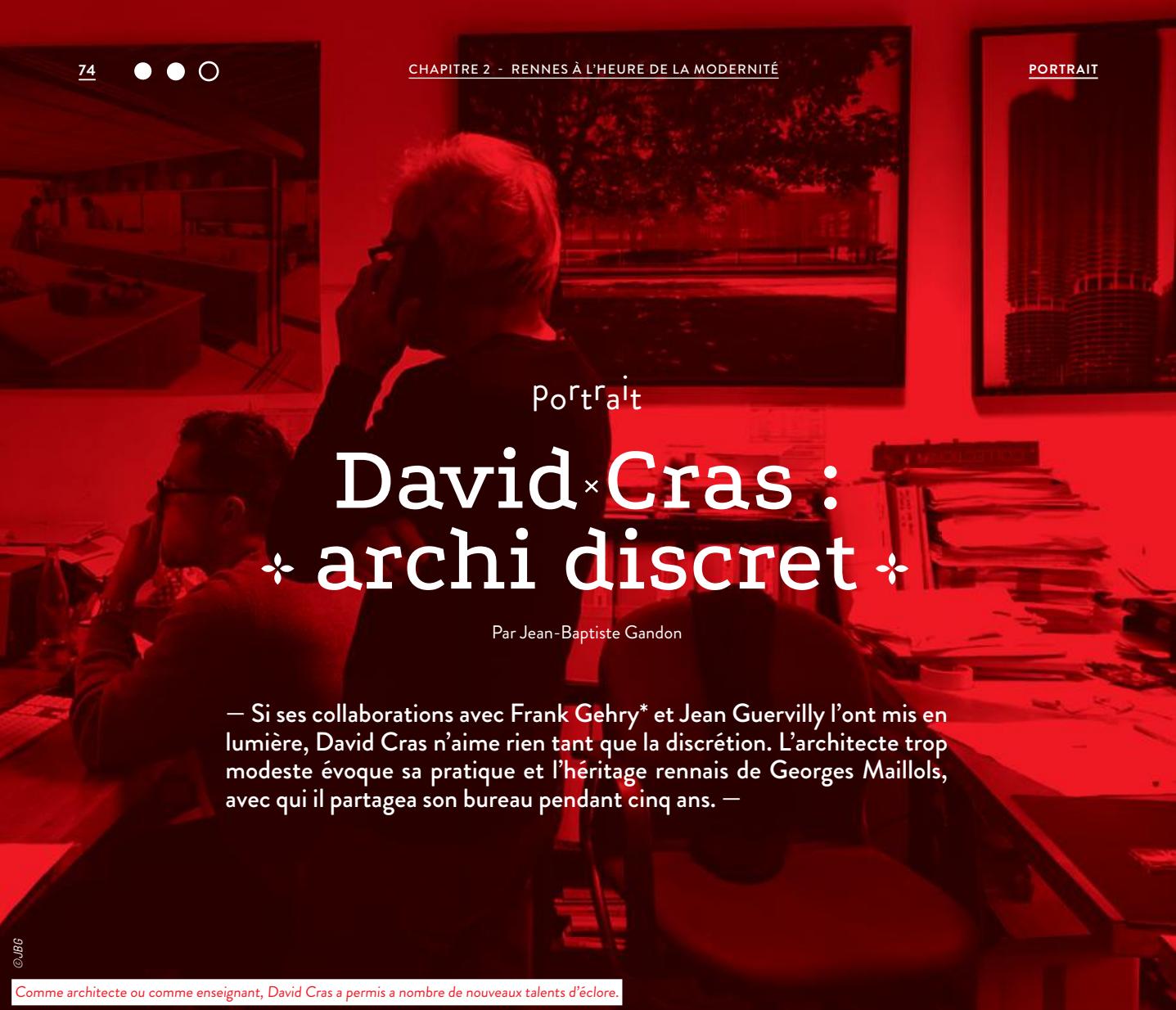
places), un espace de restauration, une «hostellerie» (270 lits) et un site de coworking. Le conservatoire du patrimoine hospitalier restera sur place.

En attendant, un complexe d'escalade (The Roof), un bistro-microbrasserie (Origines) et un espace bien-être ont déjà pris leurs quartiers. Ces pionniers animent une riche programmation artistique et culturelle. Cette présence éphémère de trois ans - qui sera pérennisée - veut encourager la réappropriation du site, transformer son image et valoriser ses nouveaux usages. Quid de la chapelle ? Et du blockhaus ? La gestation se poursuit. ■

www.rennes.theroof.fr

*« Les hôpitaux de Rennes : histoire, architecture et patrimoine », Capucine Lemaître et Benjamin Sabatier, 2017.





Portrait

David Cras : * archi discret *

Par Jean-Baptiste Gandon

— Si ses collaborations avec Frank Gehry* et Jean Guervilly l'ont mis en lumière, David Cras n'aime rien tant que la discréetion. L'architecte trop modeste évoque sa pratique et l'héritage rennais de Georges Maillols, avec qui il partagea son bureau pendant cinq ans. —

©JBG

Comme architecte ou comme enseignant, David Cras a permis à nombreux nouveaux talents d'éclore.

Sobre dans son cadre anthracite, la photographie noir et blanc ne manque pas d'attirer le regard. Il est vrai que le sujet - deux tours rondes pixellisées - hypnotise. « Ce sont les immeubles de Marina City, à Chicago, nous éclaire David Cras. Georges Maillols s'est inspiré de cette réalisation pour imaginer les tours Horizons. » Maillols, notre architecte breton le connaît très bien. Et pour cause, il a partagé le quotidien du père de la barre Saint-Just pendant les cinq dernières années de sa vie. Mais avant la fin, il y eut un commencement : « cela peut paraître étrange, mais je suis arrivé à l'architecture

par la musique bretonne. J'étais sonneur en couple, et mon partenaire était étudiant en archi. Il a fini par me convaincre de l'intérêt de la chose. »

Des projets qui sonnent juste

À 66 printemps, une centaine de réalisations et 40 ans de pratique plus loin, le Costarmoricain peut mesurer le chemin parcouru depuis ses études rennaises, à la fin des années 1970. « Le contexte de l'époque n'était pas très favorable. Il y avait peu d'agences, et donc peu

d'espoir de se faire embaucher. Rétrospectivement, on peut voir ça comme une chance, mais on n'avait alors pas d'autre choix que de s'installer. »

Au débotté, que retient-il de son parcours ? « Une maison ossature bois, réalisée pour des amis au début des années 1980. À l'époque, nous regardions déjà vers les maisons en bois américaines, ou scandinaves. » Et à Rennes ? Le petit immeuble de la place de la Par-cheminerie, réalisé au début des années 1990. « Il est toujours là dans son petit creux, discret et en même temps singulier. » Nous ajouterons les toilettes du camping de Plouha, la salle du Ponant à Pacé, le siège de l'Ifremer à Lorient...

« Je voudrais devenir simple et réussir à éliminer l'inutile. Mais qu'est-ce qui est inutile ? » Trop modeste, l'architecte oublie qu'il représente une certaine modernité bretonne, sobre et élégante, et que son ombre porteuse a permis à nombre de talents d'éclore (Anthracite, Bourdet-Rivasseau...).

Les tours Horizons, une lumière dans la nuit

Des projets « jamais gros », souvent « en collaboration »... Professeur depuis trente ans à l'école d'architecture de Rennes, David Cras a le recul suffisant pour théoriser sa pratique. Et revendiquer son goût pour une architecture à taille humaine, contextualisée et privilégiant les usages. Certes, certains phares éCLAIRENT loin dans la nuit : « j'étais dans l'équipe de Jean Guervilly sur le projet du Couvent des Jacobins. Comme moi, il est de Plouha, j'ai commencé avec lui. Le bâtiment propose un vrai dialogue architectural entre modernité et tradition. La tour signal est d'autant plus intéressante que le couvent n'a jamais eu de clocher. »

Impossible d'évoquer les horizons architecturaux rennais sans parler de Georges Maillols. « Maillols c'est d'abord l'enfance et les tours Horizons qui surgissaient de nulle part, quand avec mes parents nous venions de Plouha. C'était le signe que nous étions arrivés en ville. » C'est bien plus tard, comme étudiant, qu'il découvrira le Graal architectural de l'intérieur : « C'était Hollywood, James Bond ! » Et l'architecte de rebondir sur « ces grandes baies vitrées ouvrant selon leur orientation sur la ville ou la campagne. On se croirait dans un drive in. »

Le plaisir, plutôt que le savoir

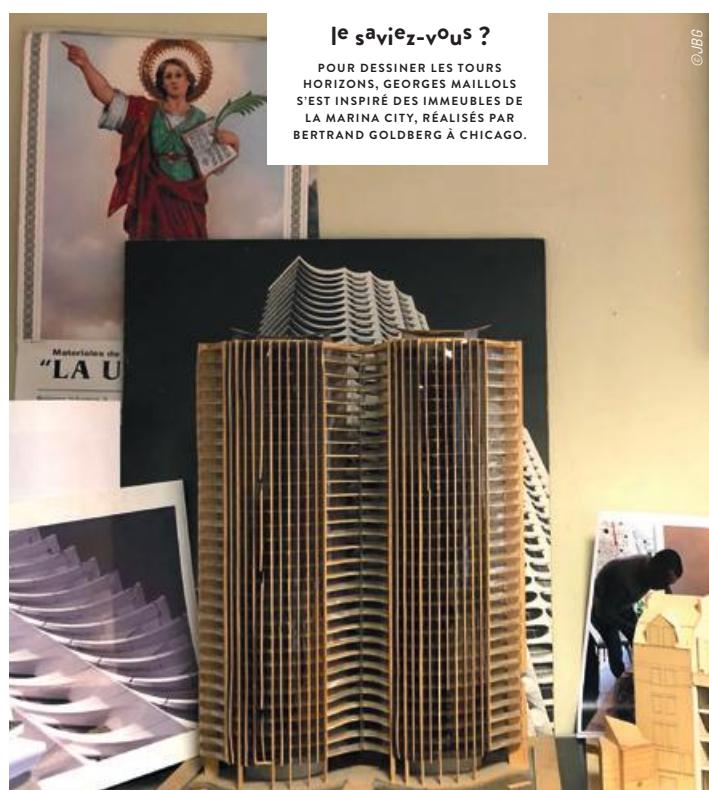
« Le désir des Tours Horizons est né au milieu des années 1960, une période euphorique pour la Bretagne, en plein essor culturel et économique. Sans faire de jeu de mots, l'horizon était heureux. Quand j'étais jeune étudiant, je m'amusais à tourner autour en voiture pour me laisser hypnotiser par l'effet cinétique des lumières. » Comme un Indien d'Armorique autour d'un totem, dirons-nous. « J'ai abordé Maillols par le plaisir, plutôt que par le savoir. »

Avec ses faux airs de pagode, de vaisseau futuriste ou de ferry, la barre Saint-Just ne laisse pas de marbre non plus. « Je fais partie du groupe de réhabilitation de l'immeuble et je constate que cinquante ans après, celui-ci est quasiment intact ! Cette réalisation est encore plus cinématographique que les Horizons. » La mémoire dévale la pente jusqu'au début des années 1990 : « Georges est revenu à Rennes, un peu contraint et forcé. Je lui ai proposé un bureau dans mon atelier, il est toujours là, intact. » ■

*David Cras a fait partie de l'équipe de l'architecte canadien sur le projet des Champs Libres.

le saviez-vous ?

POUR DESSINER LES TOURS HORIZONS, GEORGES MAILLOLS S'EST INSPIRÉ DES IMMEUBLES DE LA MARINA CITY, RÉALISÉS PAR BERTRAND GOLDBERG À CHICAGO.



reportage

BLACK IS THE COLOR

Par Jean-Baptiste Gandon

— Quand certains architectes broient du noir, d'autres le font briller de mille feux. Du Frac aux Archives départementales en passant par le TNB et l'Ubu, la « non-couleur » habille des édifices ayant pour autre point commun de dialoguer avec les arts et la culture. —



le saviez-vous ?

AVEC SON ARCHITECTURE SINUSOIDALE MODERNE, EN PROUVE DE LA RUE SAINT-HÉLIER, LE TNB A ÉTÉ CONSTRUIT EN 1968 SOUS LA DIRECTION DE JACQUES CARLU, L'UN DES PÈRES DU TROCADÉRO VERSION 1937.

Est-ce un effet de mode ? Le fruit d'un curieux hasard ? Ou, à l'image de Pierre Soulages, le noir est-il simplement la couleur dominante des arts et de la culture, enveloppant les visiteurs du soir pour mieux concentrer leur attention sur ce qui se passe à l'intérieur.

Rouge et noir !

Construits ou rénovés entre 2007 et 2012, les Archives départementales 35 (Ibos et Vitard), le TNB (Antoine Stinco) et le Frac Bretagne (Odile Decq) ont l'art de voir la ville en noir, à moins que ce ne soit la cité anthracite. Ils ont aussi pour point commun de dialoguer avec les arts et la culture. Architecte du Frac, Odile Decq cultive le noir jusqu'au bout des ongles. L'épigone de Robert Smith (le chanteur de The Cure) aux cheveux de jais ébouriffés, nous renvoie aux années 1980 et à ces nuées de corbeaux prenant les salles de concert d'assaut, au cœur de la nuit londonienne. À moins que les événements ne se soient produits à Rennes, où elle a étudié l'histoire de l'art. « Je ne porte que du noir ; chez moi, les objets sont noirs. Le noir est ma couleur. » Et le rouge, qui lui donne la réplique dans l'écrin culturel de l'art contemporain inauguré en 2012, à Beauregard ? « Le rouge n'est là que pour faire des signes. Pour fabriquer de la lumière. J'aime le rouge et le

“
Je ne porte que du noir ; chez moi, les objets sont noirs.

De l'art contemporain aux Archives départementales, il n'y a que quelques pas et tout un jeu de transparence qui se met en place. La façade de l'édifice imaginé par le cabinet Ibos et Vitart en 2007 est tellement uniforme et monochrome que le visiteur pourra

en chercher la porte d'entrée dérobée pendant plusieurs minutes ! Dans tous les cas, le lumineux jeu de lego anthracite ne cesse d'intriguer dans le paysage de Beauregard.

Dans le centre-ville, le TNB et l'Ubu rappellent aux habitants que Rennes est une ville de culture. Rénové puis inauguré en 2008, le bâtiment revu par Antoine Stinco donne à voir une façade anthracite reflétant les rayons du soleil le jour, et mise en lumière la nuit par un subtile jeu d'éclairage imaginé par l'artiste breton Jean-François Touchard. Une manière aussi de se souvenir que le premier groupe à s'être produit sur la scène de l'Ubu voisin fut... Noir Désir. ■



évenement

L'ARCHI DANS TOUS SES ÉTAGES

Par Jean-Baptiste Gandon

— Cinquante ans, ça se fête ! Pourquoi pas avec un festival ? Alors que les tours Horizons de Maillols, célèbrent leur demi-siècle d'existence, le bien nommé « Georges » scrutera bientôt les horizons architecturaux rennais. Rendez-vous au printemps 2021. —



Six expositions, cinq parcours hors des chantiers battus, quatre conférences au sommet... 6, 5, 4, 3, 2, 1 ! Quand il s'agit de faire écho aux cinquante ans

des fusées Horizons, la Maison de l'Architecture et de l'espace en Bretagne (MAeB) a plus d'une tour dans son sac. Pour son président Pascal Debard, « il s'agit de sensibiliser le grand public à la chose architecturale. » Un constat relayé par David Perreau, membre de l'équipe organisatrice du festival : « Le contexte actuel est formidable : la ville se transforme, les habitants se réapproprient le territoire et son patrimoine... Ça n'a pas toujours été le cas, les Horizons n'ont pas toujours été bien en vue. Aujourd'hui, elles s'affichent sur des posters, des tee-shirts... »

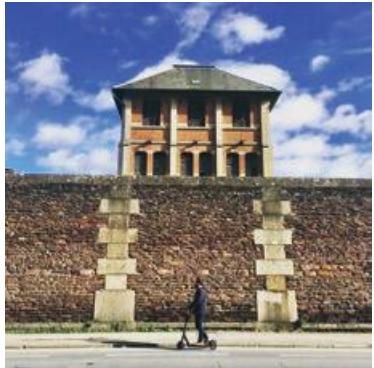
« Georges », donc. Pendant deux semaines, du TNB aux Champs Libres en passant par l'Hôtel Dieu et autres lieux atypiques de la ville, le 1^{er} festival d'architecture rennais va multiplier les échelles et croiser les manières de voir.

Des sérigraphies du Rennais Loïc Creff, alias Macula Nigra (voir p. 126) au point de vue plongeant vers l'underground de Dominique Perreault (Groundscape), le festival va rivaliser d'imagination pour élargir l'horizon de la réflexion architecturale. En point d'orgue, « Les inédits » inviteront à découvrir un ensemble de documents originaux sur les réalisations de Georges Maillols. Une exposition proposée au restaurant universitaire L'étoile, autre réalisation du célèbre architecte, sur le campus de Beaulieu. L'étoile de l'Armor, bien entendu. ■

À VOIR : du 2 au 18 avril, Hôtel-Dieu, pavillon Courrouze et autres lieux. www.georges-festival.com



Quoi de 9 sur Instagram ?





CHAPITRE 3 - LES PETITES MAINS DE DEMAIN

— Après les immuables monuments de Rennes, qu'en est-il des mouvements de l'architecture contemporaine ? De la reconversion du patrimoine existant au retour du bois, en passant par les nombreux projets qui fleurissent dans la ville, petit tour d'horizon du futur rennais. —

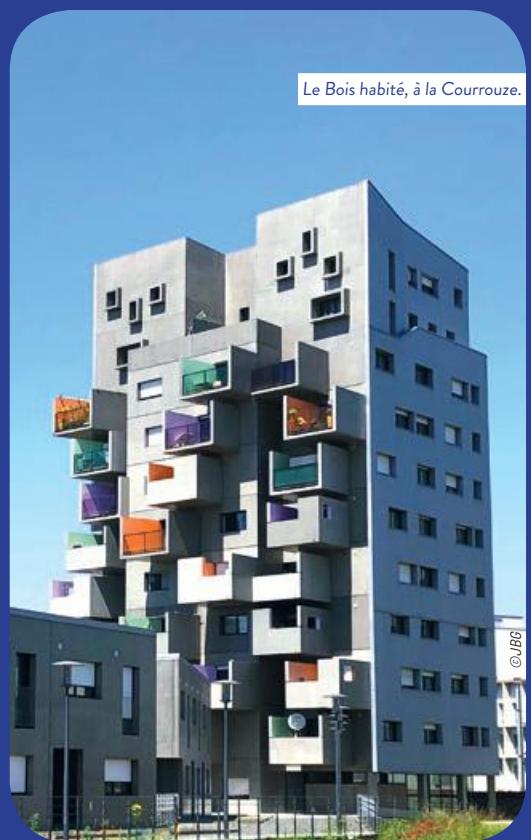


“

Il est important de noter que, à Rennes, les élus ont pris conscience de la valeur de ce patrimoine. C'est loin d'être le cas partout ailleurs, où le béton des années 1950-60 a bien mauvaise presse, à juste titre parfois.



Ascension paysagère, MRDV, à l'îlot de l'Octroi.



©JBG



©JBG

entretien

« LA VILLE N'EST PAS UN LONG FLEUVE TRANQUILLE »

Propos recueillis par Jean-Baptiste Gandon

— Architecte-urbaniste, Vincen Cornu conseille la Ville de Rennes depuis 8 ans. Un point de vue imprenable, à l'heure où une frénésie de construction s'empare du corps urbain rennais. —

Accueillir 1000 nouveaux habitants par an, dans des logements de qualité, sur un territoire limité par le modèle vertueux de la ville-archipel : un défi de taille pour la ville de Rennes, « confrontée » à son attractivité grandissante. Architecte-urbaniste conseil, Vincen Cornu constate chaque semaine « cette incroyable agitation de construction. » Avec le paysagiste Christophe Delmar, il assiste la Ville dans son projet urbain depuis 2012. « Pour faire simple, je vais passer la plupart des permis de construire, et l'on me sollicite également sur des questions spécifiques. » Une vision d'ensemble essentielle pour le Parisien qui apporte ainsi aux élus un regard extérieur bienvenu. « Ce système imaginé par la Ville me permet de voir les projets, en amont, ce qui peut se révéler très utile. »

Comprendre d'où on vient, pour savoir où on va

Vincen Cornu est d'abord là pour partager une vision de la ville, fondée sur une parfaite connaissance de cette dernière : « Pour savoir où on va, il faut d'abord comprendre d'où on vient. Les notes de cadrage que je réalise pour les concours et les consultations me permettent de répondre à cette question. » Pour la rénovation du restaurant universitaire L'étoile, par exemple, « je suis rentré dans ce projet de Louis Arretche - confié à l'époque à un jeune architecte nommé Georges Maillols. Il s'agissait d'identifier et

de préserver les qualités essentielles du bâtiment. La note de cadrage a permis de poser précisément les termes de la question, tout en laissant une marge de manœuvre aux candidats (c'est l'agence Anthracite qui a été retenue, ndlr). »

Comprendre d'où on vient... « L'histoire du développement de la ville n'est pas celle d'un long fleuve tranquille, celui-ci se fait par à coups, parfois au gré d'événements accidentels, sinon circonstanciels. » À Rennes, « l'incendie de 1720 a durablement dynamisé l'extension de la ville : notamment avec le plan Robelin, qui a lancé des ponts vers le sud de la cité, avec la canalisation de la Vilaine, ou encore avec la reconstruction en pierre du secteur sinistré. En écho, un coup d'accélérateur a été donné par l'arrivée de la gare au milieu du XIX^e siècle, puis un second récemment par l'ouverture de la ligne LGV. »

Rennes rime avec pérenne

Ville désirable, Rennes n'échappe pas aux problématiques contemporaines, à commencer par une densification inévitable. « Nous nous trouvons face à une sorte de paradoxe : comment en effet, densifier, sans compromettre la qualité de vie de la ville, ni entamer les réserves foncières agricoles ou créer de grandes escalopes pavillonnaires ? » Cruciale, « la question a nourri toute la réflexion sur l'évolution



de l'ancien Plan local d'urbanisme. Il faut à tout prix éviter les formes architecturales automatiques, ainsi que les phénomènes de bourrage. Les projets doivent être situés, contextualisés.»

Quels sont les traits de caractère de la ville ? « On peut d'abord évoquer sa forme urbaine : le tracé sinueux des rues, écrit par la confluence, et déterminé par une topographie plus complexe qu'à première vue ; la façon dont le paysage entre en ville, suivant les cours d'eau mais aussi les parcs et les jardins de cœur d'îlot, qui font qu'au centre de la ville, on se sent parfois en Bretagne ; le paysage architectural contrasté le long des voies, variant les échelles, et mêlant plusieurs générations d'architecture... Je dirais ensuite que Rennes rime avec pérenne. Le corps urbain dégage une impression de permanence, de solidité. Architecte majeur de la ville, Louis Arretche a su convoquer l'architecture pour écrire un rapport durable avec le paysage.» Et Vincen Cornu de rebondir : « Il est important de noter que, à Rennes, les élus ont pris conscience de la valeur de ce patrimoine. C'est loin d'être le cas partout ailleurs, où le béton des années 1950-60 a bien mauvaise presse, à juste titre parfois. »

La grande hauteur en question

Qui dit territoire limité en surface, dit forcément grande hauteur ? « Absolument pas ! Rennes n'est pas New-York, où, comme le dit si bien l'architecte Alvaro Siza, les tours poussent comme des fleurs sur leur terreau. La Grosse Pomme est une île, avec un socle granitique et un foncier limité, ce qui n'est pas le cas ici. Rennes n'est pas une ville de tours, ce qui n'empêche pas d'en construire quelques unes : les Horizons, par exemple, dessinent en hauteur la confluence de la ville. Il y a d'autres situations possibles, là où les voies sont larges. Si la grande hauteur peut contribuer à limiter l'étalement urbain, elle n'est toutefois pas une panacée. » Et l'architecte-urbaniste de conclure : « nous trouvons ici des immeubles à R + 15, ce n'est déjà pas si mal ! Il y a encore de l'espace, et donc de la matière à réflexion. » Avoir les idées larges n'implique donc pas nécessairement de prendre de la hauteur, de même que bonne attitude ne rime pas forcément avec altitude.

« Les grands ensembles rennais sont incontestable-

ment une réussite : par leur implantation dans la ville, une proximité renforcée par le métro ; par la stratégie de parcs et jardins adoptée par la municipalité, ensuite. La « Ville-Parc » théorisée par Le Corbusier ne peut fonctionner sans Parc, comme on l'a trop souvent vu ailleurs avec ces bouts de sucre posés ça et là sur des espaces sans qualité. Ce n'est pas le cas à Rennes. »

Trop d'image tue l'image

L'architecture contemporaine ne soigne-t-elle pas un peu trop son image, quand elle devrait penser usage ? « Ce travers n'est pas nouveau même si il y a une accélération aujourd'hui. Les images de synthèse hyper réalistes, souvent idylliques, laissent à penser que le bâtiment est déjà fini. Ces représentations sont trompeuses. J'aime quant à moi l'image du nouveau-né, l'idée que tout est là dès la naissance, mais que celui-ci ne prendra son visage définitif qu'en grandissant. C'est la même chose pour l'architecture. Pour finir, si Maillols est populaire, c'est sans doute parce que ses bâtiments sont à la fois habitables, bien construits et beaux. » ■

je saviez-vous ?

CHEVILLE OUVRIÈRE DES TOURS HORIZONS, LA RENNAISE DE PRÉFABRICATION DEVIENDRA VITE UN ACTEUR INCONTOURNABLE DE LA CONSTRUCTION. CRÉÉE EN 1945, L'ENTREPRISE COMPTERA JUSQU'À 6 USINES ET SERA NOTAMMENT À L'ŒUVRE SUR LES CHANTIERS DU TNB, DES FACULTÉS DES LETTRES DE VILLEJEAN, ET DES SCIENCES DE BEAULIEU.



La rue de l'Alma en pleine métamorphose.

reportage

UN APPÉTIT D'OCRE

Par Olivier Brovelli

— Conçue comme un prototype économique en énergie, la résidence Salvatierra s'abrite derrière des murs en bauge, un mélange de terre et de paille. Une première dans l'habitat collectif en 2001. —



Avec le torchis, le pisé et l'adobe, la bauge est l'une des plus anciennes techniques de construction traditionnelle en terre crue. Il y a vingt ans, l'architecte Jean-Yves Barrier a parié qu'elle se prêtait aussi à l'architecture contemporaine. Un défi validé par le projet européen d'habitat passif CEPHEUS, soutenu par l'ADEME.

Rue Georges Maillols, dans le quartier Beauregard... En lisière de la rocade, la résidence Salvatierra a été pensée comme un « démonstrateur scientifique ».

Bioclimatique et naturel

Orienté nord-sud, abrité des vents dominants, l'immeuble de 43 logements met en pratique l'architecture bioclimatique : double vitrage, panneaux solaires, ventilation double flux... À l'époque, la Coop de construction innovait. Y compris dans l'utilisation des matériaux naturels, bien visibles sur la façade sud couleur ocre, maillée de balcons en enfilade.

L'ossature en béton armé supporte des murs montés en blocs de bauge préfabriqués de 50 cm d'épaisseur, constitués d'un mélange humide d'argile, de paille

d'orge hachée et de ciment, moulé, comprimé puis séché. Un matériau local réputé pour sa forte inertie thermique.

Cachet visible

Propriétaire de la première heure, Claudine habite au 3^e étage. « L'hiver, on est bien isolé. On nous avait fourni des convecteurs électriques mais je m'en suis vite débarrassée. La facture de chauffage est très correcte ». L'été, ce n'est pas trop mal non plus. Mais la bauge n'est pas le barrage fraîcheur miraculeux les jours de canicule. « Surtout qu'il n'y a pas de volets dans le salon ! ».

À l'usage, le temps a fait son œuvre. « Il y a dix ans, nous avons refait la façade au 3^e étage. L'enduit à la chaux se fissurait », se souvient Maëla, la voisine. Reste l'atmosphère malgré les problèmes de répartition de chauffage. « On sent que c'est sain, on s'y sent bien. On vit dans un immeuble qui a du cachet ».

Matériau biosourcé par excellence, le retour à la terre semble en bonne voie, à l'image du programme Écomaterre porté par L'Institut d'aménagement et d'urbanisme de Rennes (IAUR), ou des recherches menées par l'équipe Teamsolar de l'école d'architecture de Bretagne. Allo, la terre ? ■

Le savez-vous ?

CONÇUE COMME UN PROTOTYPE ÉCONOME EN ÉNERGIE, LA RÉSIDENCE SALVATIERRA S'ABRITE DERRIÈRE DES MURS EN BAUGE, UN MÉLANGE DE TERRE ET DE PAILLE. UNE PREMIÈRE DANS L'HABITAT COLLECTIF EN 2001.

reportage

L'ÉCOLE DE LA VILLE

Par Jean-Baptiste Gandon



je saviez-vous ?

INAUGURÉE EN OCTOBRE 1905,
L'ÉCOLE D'ARCHITECTURE DE
RENNES A ÉTÉ LA SECONDE À
VOIR LE JOUR EN PROVINCE,
APRÈS CELLE DE ROUEN.

— De l'outil numérique aux périls écologiques en passant par la crise économique, comment l'École nationale supérieure d'architecture de Bretagne (Ensab) adapte-t-elle ses enseignements aux enjeux contemporains ? Professeur et président du conseil d'administration, Dominique Jézéquelleu entend multiplier les fenêtres sur la société. —

Six-cent vingt-huit élèves et soixante-trois professeurs construisent chaque jour le monde de demain, dans l'école dessinée en 1990 par Patrick Berger. Un écrin de bois, de béton et de granit lové entre le boulevard de Chézy et un bras de l'Ille.

Des murs toujours porteurs

À propos, le métier d'architecte fait-il toujours rêver ? « À en croire le succès des portes ouvertes, la réponse est oui, répond Dominique Jézéquellou, ancien étudiant de l'école d'archi de Rennes, et aujourd'hui maître de conférence à la double casquette (il enseigne l'architecture et l'informatique). « Chaque année, près de 2000 personnes se déplacent pour cette journée. C'est également le nombre de dossiers de candidatures reçus, sachant que seulement 95 lauréats seront retenus au final. »

Au jeu de la popularité, Rennes semble soigner sa côte aux côtés de ses homologues lilloise, rouennaise, et strasbourgeoise. « Après 1968, les écoles d'architecture ont pu se distinguer en développant des modèles d'enseignement propres. Certaines laissaient plus de place à la sociologie, à la philosophie, ou au contraire insistaient sur les sciences dures, l'expérimentation... Le rattachement au système LMD (licence – maîtrise – doctorat) en 2005 a débouché sur une certaine homogénéisation des programmes pédagogiques. Par contre, la notion de projet et d'élaboration d'un processus de conception, distingue toujours l'enseignement de l'architecture des autres cursus universitaires. »

La théorie, la pratique, et le sociétal

Scindés en unités d'enseignements, les savoirs produits couvrent un large spectre : les sciences humaines et sociales ; l'histoire ; les sciences & techniques, dont l'ingénierie de la construction (acoustique, thermique, etc) et des outils numériques ; les arts & techniques de la représentation (maquettes, vidéos, etc) ; la théorie & la pratique de la conception architecturale, sous la forme d'ateliers. Revenant à la notion de la représentation et des outils numériques, Dominique Jézéquellou précise : « Le corps enseignant est très conscient du double langage des images. Celles-ci

sont des facilitateurs de communication, mais les étudiants ne doivent pas oublier l'essentiel : au-delà de la séduction, c'est le concept du projet qu'elles doivent exprimer. »

« Aujourd'hui, les doubles diplômes sont de plus en plus courants chez les enseignants. » Une autre manière de dire qu'une école d'architecture doit être en phase avec l'évolution, de plus en plus rapide et imprévisible, du monde moderne. « Nous sommes bien sûr à l'écoute, et dans l'échange permanent avec les étudiants, qui je l'espère portent en eux les questionnements du XXI^e siècle. Par exemple, nous sommes naturellement sensibles à la question des matériaux bio sourcés, où à celle de l'économie circulaire. De leur côté, les politiques et les maîtres d'ouvrage s'intéressent de plus en plus à la qualité architecturale, c'est plutôt bon signe. »

Informaticien ancré dans le réel, Dominique Jézéquellou ne manque pas de rebondir au téléphone sur cette période de confinement : « l'expérience du Covid-19 doit nous amener à nous poser des questions : sur la taille des logements, le nombre de pièces, la flexibilité des usages, le paysage envisagé depuis nos fenêtres, le rapport à l'extérieur... Ce serait une bonne chose que tout cela s'invite dans le débat. » ■

www.rennes.archi.fr

}  **À LIRE :** Exercice(s) d'architecture, la revue annuelle de l'Ensab, disponible à l'école et dans certaines librairies.





reportage

DANS LES ARCHIVES DE L'ÉCOLE D'ARCHI

Par Jean-Baptiste Gandon

— Inaugurée le 2 octobre 1905, l'École régionale de Rennes fut la seconde à voir le jour en province. Retour sur une aventure pionnière. —

Inaugurée le 2 octobre 1905, l'école régionale de Rennes fut la seconde à voir le jour en province après Rouen, contre les vents réactionnaires et la marée du centralisme parisien. Mais il y eut d'abord une esquisse : le dessin d'architecture y était en effet déjà enseigné depuis 1795.

Un siècle plus tard, en 1885, un poste de professeur de mathématiques et d'architecture incluant la stéréotomie (taille et coupe des matériaux de construction) et la géométrie descriptive est créé, puis confié à l'ingénieur civil Georges Créchet. Après avoir lancé le chemin de fer sur les rails dans la Meuse, puis creusé le canal du Berry, l'ancien élève d'Émile Müller (cité ouvrière de Mulhouse, Grandes tuileries d'Ivry) s'est installé à Rennes pour s'occuper de la formation des futurs ouvriers et collaborateurs d'architecte. Relevant des beaux-arts, l'enseignement de l'architecture se cherche encore.

De véritables écoles

En 1900, l'arrivée d'Emmanuel Le Ray donne un coup de projecteur sur l'école : cet ancien de l'atelier André est en effet depuis 1894 l'architecte en chef de la ville de Rennes. Le prestigieux constructeur d'églises Arthur Régnault n'a quant à lui, pas hésité à y inscrire son fils Pierre, plutôt que de l'envoyer dans l'une de ces officines parisiennes ayant pignon sur rue. Le débat pour la création de véritables écoles régionales d'architecture en Province bat alors son plein. À

la pointe de la revendication, la société rennaise milite pour la création de cinq antennes à Toulouse, Lyon, Nancy, Lille et, bien sûr, Rennes. Un commentaire d'Édouard Loviot, président de la SADG*, suffit à restituer l'ambiance du moment : « La France n'est ni assez grande, ni assez riches, pour avoir plusieurs capitales, et Paris fournit assez d'architectes pour que la profession soit déjà encombrée. » Dont acte. Le 23 janvier 1903, un décret porte pourtant la création de sept écoles, dont la capitale de Bretagne fait partie. Le maire de l'époque, Eugène Pinault, et Emmanuel Le Ray s'opposent au projet, mais deux architectes influents prennent fait et cause pour sa réalisation : Henri Mellet, le bâtisseur d'églises, et Charles Couësnon, beau-frère de Le Ray et allié des puissants Oberthür.

Et au sommet flotte le Gwenn Ha Du

La mise en place de l'école est laborieuse, et l'enseignement novateur d'abord prodigué sous les combles poussiéreux du Palais du commerce, ou dans l'ancienne halle aux toiles. Le céramiste Félix Lafond est nommé directeur du nouvel établissement, et les nombreuses candidatures aux postes d'enseignant, passées au crible des enquêtes de moralité policières : Emmanuel Le Ray est qualifié de « réactionnaire, mais pas militant » ; Charles Couësnon, est vu comme « l'architecte des cléricaux et du clergé, conseiller municipal réactionnaire. » L'ancien et le nouveau



L'enseignement de l'architecture a longtemps relevé des beaux-arts.

monde se font face, la République frondeuse toise la réaction...

Lavés de tout soupçon, les enseignants inaugurent leur sacerdoce laïc en janvier 1906, devant des élèves jamais plus nombreux qu'une poignée. En 1911, les Écoles des beaux-arts et d'architecture déménagent dans un couvent évacué par les sœurs visitandines. Dix ans plus tard, la démission de Le Ray, jugé passéiste et rétrograde, permet la nomination de Georges-Robert Lefort, brillant élève diplômé en 1900, à l'âge de 25 ans. Ses héritiers ne tarderont pas à se manifester. Parmi eux, Yves Lemoine, successeur de Le Ray comme architecte de la ville (Nouvelles Galeries, immeuble Thomine, maison Odorico, etc) et le controversé Maurice Marchal, créateur du Gwenn Ha Du ! D'abord jugé séditieux, le drapeau flotte aujourd'hui sur tous les bâtiments publics bretons. Pour la petite histoire, la voisine nantaise attendra 1943 pour créer sa propre section d'architecture. Lefort raccroche en 1948, à l'âge de 73 ans. À son départ, l'école compte 32 élèves dans ses rangs, soient cinquante de moins que son homologue lyonnaise. À en croire le tableau des médailles, le dynamisme régional se situe plus désormais vers Strasbourg et Marseille.

Nommé directeur, son successeur Jean Monge a

quant à lui fait ses armes dans l'atelier d'un certain... Louis Arretche. ■

*Société des architectes diplômés par le gouvernement



En 1900, l'arrivée d'Emmanuel Le Ray a donné un coup de projecteur sur l'École.

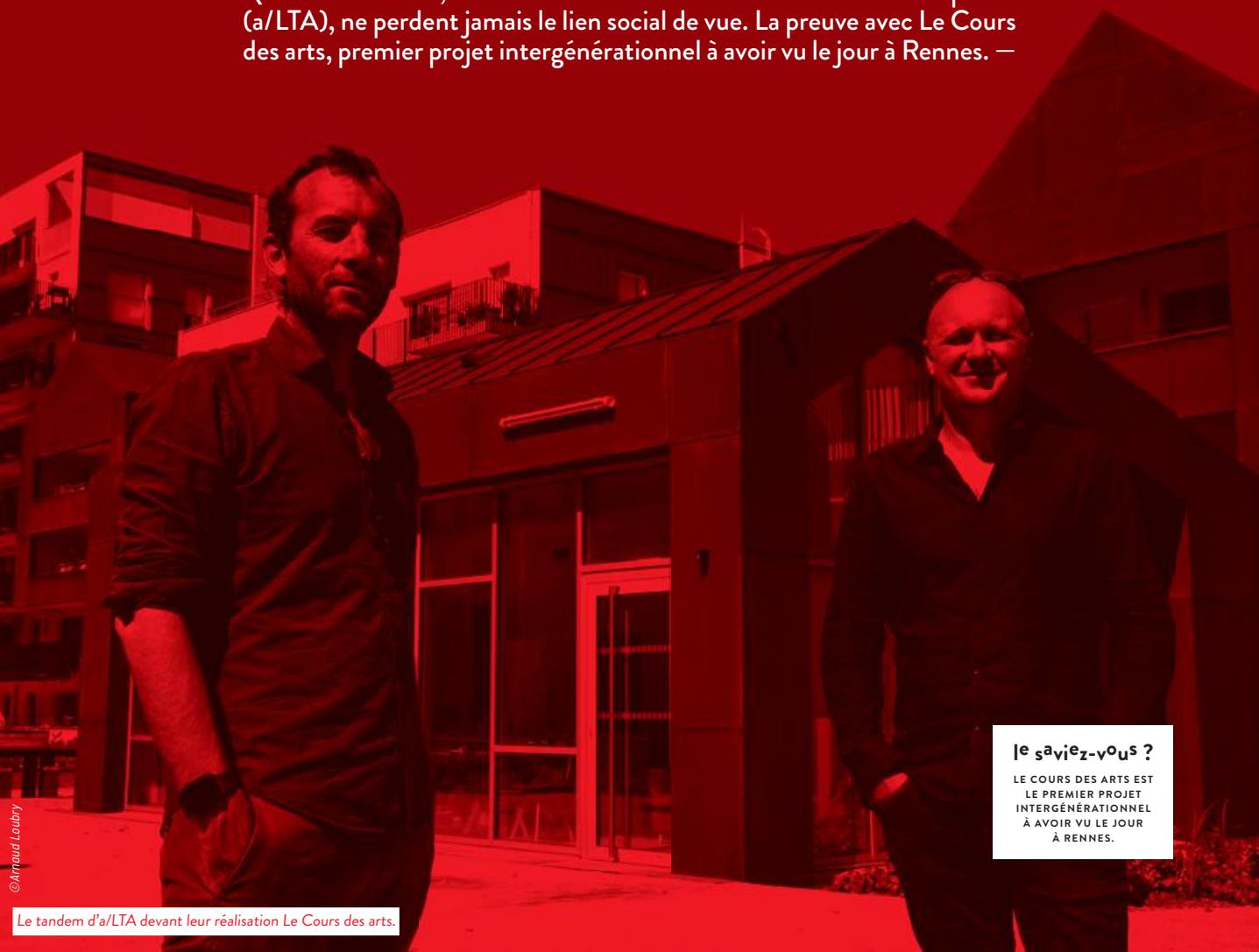
Portrait

♦ a/LTA : Zone mixte ♦

Par Jean-Baptiste Gandon

x

— De L'arbre à basket d'Estuaire à Nantes au projet tertiaire d'Urban Quartz à Rennes, Maxime Le Trionnaire et Gwenaël Le Chapelain (a/LTA), ne perdent jamais le lien social de vue. La preuve avec Le Cours des arts, premier projet intergénérationnel à avoir vu le jour à Rennes. —



Le saviez-vous ?

LE COURS DES ARTS EST
LE PREMIER PROJET
INTERGÉNÉRATIONNEL
À AVOIR VU LE JOUR
À RENNES.



Un projet intergénérationnel dans le quartier Beauregard.

« Habiter la mixité ». On ne pouvait rêver plus belle entrée en matière dans la chair de l'architecture que ce rêve de vivre ensemble. Achevé en septembre 2019, Le Cours des arts ressemble à un petit coin de paradis, une cité idéale, ou un Phalanstère. Comme un petit bout d'utopie qui ne serait plus une vue de l'esprit. À l'origine du projet piloté par Neotoa, Maxime Le Trionnaire et Gwénaël Le Chapelain ne sont pas peu fiers : « C'est le premier projet intergénérationnel à voir le jour à Rennes. »

La recherche de lien social

Le Cours des arts, dites vous ? Situé à Beauregard, le village se décline en trois immeubles, accessibles à la location ou à la propriété, et animés par des ateliers d'artiste regardant vers le Frac, l'écrin d'art contemporain voisin. « Chaque étage comprend deux appartements, liés entre eux par un espace commun. L'idée est qu'une personne âgée et une famille imaginent ensemble un projet de vie, présenté dans une lettre

d'intention. C'est incontestablement un des points forts du projet. D'ailleurs, les habitants se débrouillent tellement bien entre eux que le concierge est parti au bout de 6 mois ! »

L'accession libre et le locatif ; les personnes âgées et les jeunes actifs ; les nichoirs minuscules et l'Urban Quartz majuscule... Les architectes d'a/LTA aiment varier les échelles et cela dure depuis 14 ans. « Notre premier projet a été la tour Amazonie, à Nantes. Nous étions en concurrence avec des signatures internationales, il y a pire comme banc d'essai. » Au

**Rennes est une ville
à l'architecture
silencieuse et discrète,
ce qui correspond bien
à la nature de ses
habitants.**

même moment, le tandem imagine l'Arbre à basket pour le parcours Estuaire. « Le point commun entre ces deux projets est la recherche de lien social. » Comme les nichoirs du projet Muz-Yer, qui lient entre eux ornithologie, design urbain et micro-architecture.

Le voyage de Nantes à Rennes

Depuis quelle fenêtre envisagent-ils Rennes, où ils sont installés depuis 2010 ? « C'est d'abord une ville pionnière, sur la maîtrise du foncier par exemple ; ses nouveaux quartiers, comme La Courrouze, sont une réussite souvent citée en exemple. » Un ange passe : « Rennes est une ville à l'architecture silencieuse et discrète, ce qui correspond bien à la nature de ses habitants. »

On pourrait presque dire que la capitale de la Bretagne se la coule douce, si l'audace de récents projets ne venait pas faire des clapotis sur la Vilaine : « De l'ilot de l'Octroi au Palais du commerce en passant par la gare et EuroRennes, il se passe des choses ici ! »

À l'image des triangles d'Urban Quartz reflétant une mer argentée sur le nouveau quartier de la gare, l'architecture est une science à géométrie variable : « tout est une histoire de cycle, entre le baroque et le classique, l'audace et la discréetion. » Depuis les étages des tours du trigone, l'observateur peut scruter l'horizon, vers Paris, le centre ville ou la mer. « Rennes est une ville de terre », conclut Maxime Le Trionnaire. Une ville de terre, avec un grand « R ». ■

A medium shot of Valentin Engasser, an architect, sitting at a desk in an office. He has dark hair and a beard, and is wearing a light-colored button-down shirt. He is looking towards the right of the frame. Behind him is a shelf with various plants and books. On the desk in front of him are a smartphone, a small plant, and some papers.

Portrait

Valentin Engasser : « Il faut construire + plus de ponts » +

Par Jean-Baptiste Gandon

— Rentré en architecture sans avoir le bac, Valentin Engasser n'en dirige pas moins une des agences les plus dynamiques de Bretagne. Dans un monde aux réalités toujours plus complexes et changeantes, lui cultive le bon sens et rêve d'une profession aux cloisons modulables. —

le saviez-vous ?

DEPUIS UNE LOI DE 1977,
L'ARCHITECTURE RELÈVE
DE L'INTÉRÊT GÉNÉRAL.

« Quand c'est allumé ici le soir, nous sommes un peu un phare dans la nuit, pour les détenus de la prison d'en face. Ils le sont aussi pour moi. » Voir et être vu, telle est la question posée par Valentin Engasser depuis son bureau du parc Monier, au 167 de la route de Lorient. Industrielle, automobile... Une zone dans tous les sens du terme, mais nous y reviendrons.

De même qu'elle doit soigner l'intérieur et l'extérieur des constructions, l'architecture se situe au carrefour de disciplines hétérogènes, balayant un large spectre allant de l'humain à l'urbain. Comme l'araignée tisse sa toile, elle doit tirer des fils entre les différents métiers qui la composent. Jeter des passerelles, dirons nous pour devancer les propos du jeune architecte angevin.

Urbain jamais trop humain

Diplômé d'architecture sans avoir eu le bac, Valentin Engasser sait en effet de quoi il parle. « J'ai quitté le circuit scolaire en seconde pour devenir dessinateur en bâtiment. Pour faire simple, je fais partie des 3 % d'étudiants à être diplômé d'une école d'archi sans avoir obtenu le précieux sésame. Sur ce point, le manque de passerelles est préjudiciable. Notre profession est stéréotypée quant sa raison d'être est de fabriquer des prototypes. » À 31 ans, l'architecte a la chance d'avoir déjà tâté tous les terrains : l'architecture de tous les jours, « des projets simples », comme apprenti de Luc Daveau, à Angers ; les pantoufles de la commande publique, comme chef de projet à l'agence Renier, à Rennes ; les gants de boxe du privé, qu'il enfile avec Mathieu Peraud, en reprenant l'agence de Jean-Pierre Meignan, en 2016.

Des projets hauts de game

« La 1^{ère} chose que l'on a faite en arrivant, c'est remettre l'agence à l'horizontale », sourit-il. Les 35 heures, qui doivent rester 35 heures, les RTT... bref, le lien social, « et pourquoi pas le bonheur au travail ! » « La 2^e étape a été d'investir dans le numérique. » Manette en main, Valentin Engasser évolue dans ses projets comme dans un jeu vidéo. « L'idée n'est

pas de s'amuser entre amis, mais de faciliter les relations avec les clients, qui peuvent ainsi facilement consulter des documents par nature évolutifs sans avoir à télécharger une application trop lourde pour leur ordinateur. Nous sommes ici à mi-chemin entre le travail de vulgarisation et le storytelling. »

« Le risque est de récréer des grands ensembles »

Quelle est son actualité architecturale ? La construction d'un « user friendly space », « petit projet » à 10 M€ pour un grand groupe malouin. La rénovation du Palais des congrès jadis dessiné par Louis Arretche, à Saint-Malo. Et à Rennes ? « Plus de la moitié de nos projets sont des logements. »

Un vilain petit défaut de notre collectivité ? : « Elle raisonne peut-être trop en terme de zoning, comme si chacun devait rester à sa place. Le risque est de recréer des grands ensembles ! Jane Jacobs avait compris

qu'en faisant cohabiter les classes sociales dans les étages des immeubles, ces dernières apprenaient à vivre ensemble. La ville et la vie doivent s'organiser autour de la rue, il faut redonner des vues sur la rue.

Comme la musique, l'architecture doit suivre l'évolution sociologique ». Où se situe-t-il dans ce monde manquant parfois de transparence ? « Entre l'architecte rock star et celui qui fait ce qu'il peut. Si plus de 30 000 architectes sont inscrits à l'ordre, autant de diplômés restent dans l'ombre. Ce sont un peu les invisibles de notre métier. »

Comme indiqué sur la home page de son site internet, Valentin Engasser fait un grand écart permanent entre « pragmatisme » et « utopie », deux ingrédients indispensables et indissociables de l'architecture. La morale de l'histoire ? Avant de construire des maisons, l'architecte doit d'abord se forger une raison. Et ne jamais oublier que d'après une loi de janvier 1977, « l'architecture relève de l'intérêt général. » ■

tendance

RENNES SUR LE BOUT DES TOITS

Par Jean-Baptiste Gandon

— Pour optimiser l'utilisation de l'espace ou simplement profiter de la vue, les toits de Rennes occupent une place privilégiée dans les nouveaux projets architecturaux. Voici quelques exemples de réalisations soignant leur « cinquième côté ». —

Jusqu'à présent, on y montait pour profiter de la vue. C'était avant qu'on vienne y profiter de la vie. De plus en plus occupés, les toits de Rennes voient leur utilisation se diversifier au fil des projets. On peut aujourd'hui y prendre un peu de hauteur, pour y cultiver son jardin, et même y entretenir son corps. Sur le mail François-Mitterrand, le logement d'exception situé au sommet de l'immeuble Inside (agence Barré-Lambot) ne se refuse rien : outre un patio et un solarium, un couloir de nage y donnera bientôt à admirer la ville d'en eau. Du côté de la rue de Pologne, dans le quartier du Blosne, le toit de la « Montagne aux sorcières » (Babia Gora, agence Anthracite) voit

quant à elle la ville en vert en invitant ses occupants à y cultiver un potager. Au Gast, dans le quartier Maurepas, le projet de complexe commercial et résidentiel porté par Studio 2 imagine carrément une rue centrale en surplomb : « un fragment de ville avec ses placettes, ses jardins, son potager partagé, ses petits cabanons... », pose l'architecte Thomas Collet ; et à Baud-Chardonnet ? Sur la terrasse de l'Esma (École supérieure des métiers de l'image), l'architecte Philippe Dubus a imaginé un terrain de sport ; place de Zagreb, celle du nouveau Conservatoire sera enfin végétale et arborée. ■



le saviez-vous ?

L'ANCIENNE PRISON
JACQUES-CARTIER A ÉTÉ
CONSTRUIE PAR JEAN-MARIE
LALOY, UN ARCHITECTE SPÉ-
CIALISÉ DANS... LES ÉCOLES.

Sur le toit de l'Esma, un anneau en forme très artistique signé Lilian Bourgeat.

fokus

L'ESPRIT « MAISON »

Par Olivier Brovelli

-
- Auprès du grand public, l'association professionnelle s'emploie notamment à faire connaître la culture architecturale contemporaine. Bienvenue à la Maison de l'Architecture et de l'espace en Bretagne (MAeB). —
-

Crée en 1992, la Maison de l'architecture est d'abord connue pour décerner - tous les deux ans désormais - un prix qui récompense les projets d'architecture, d'aménagement urbain ou paysager exemplaires. Huit catégories sont distinguées : «travailler», «apprendre», «se divertir», «habiter ensemble»...

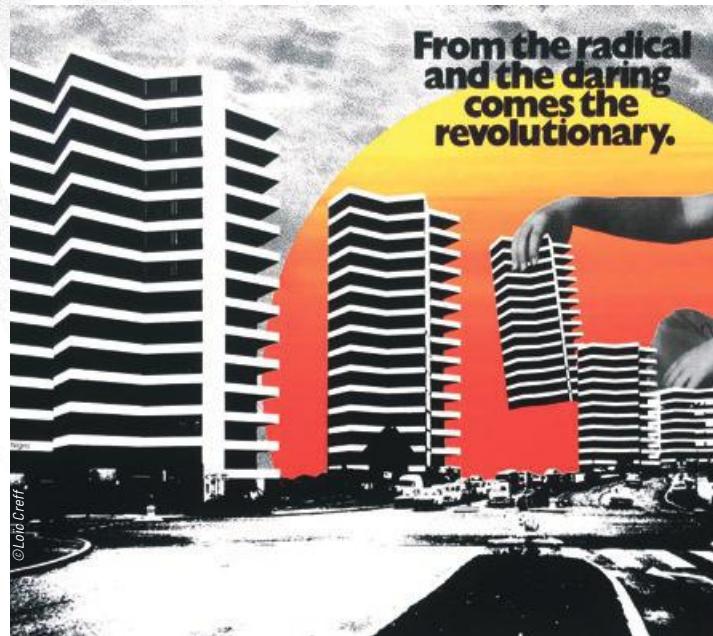
Récemment, plusieurs réalisations locales ont été saluées : une résidence étudiante près du Thabor, une maison sur pilotis métalliques le long du canal mais aussi la mairie de Saint-Jacques-de-la-Lande, le centre technique municipal de Mordelles ou le complexe polyvalent l'Archipel, à Laillé.

Bien relayé dans la presse, le Prix d'architecture en Bretagne (PAeB) est un levier efficace de diffusion de la culture architecturale contemporaine auprès du grand public, la raison d'être de l'association. Ce n'est pas le seul.

Ateliers et expos

Forte de 130 adhérents, en majorité des architectes, la Maison de l'architecture développe de nombreux projets culturels aux quatre coins de la Bretagne. Elle organise des expositions, des ateliers et des débats. Avec les enfants, elle anime des actions de sensibilisation dans les écoles, les médiathèques et les centres de loisirs.

L'association est aussi très active dans le dialogue avec les élus, les maîtres d'ouvrage, les promoteurs, les constructeurs et les industriels du bâtiment. Aux côtés de la Ville de Rennes et de l'Ensab, elle participe au prix Jeunes talents en architecture. Pour assurer la relève. ■



Depuis 2014, la MAeB dispose de locaux ouverts au public. L'association occupe les deux premiers niveaux de l'Hôtel de Brie, un ancien hôtel particulier (1624). Construit en pierre, chose rare à l'époque, l'édifice freine le grand incendie de 1720, protégeant la partie ouest de la ville. Il demeure le seul exemplaire de façade en pierre blanche du XVII^e siècle, à Rennes. Un cadre tout sauf contemporain !

Maeb : 8, rue du Chapitre, Rennes - 02 99 79 18 39
www.architecturebretagne.fr



récit



LES ARCHITECTES SOIGNENT LEUR LIGNE

Par Monique Guégan

— Comme pour la ligne a, Rennes Métropole a choisi de solliciter des architectes pour concevoir les espaces publics des stations de la ligne b. Une démarche pas si courante, contribuant à inscrire ces ouvrages dans la ville. —

« Associer une ligne de métro et l'expression d'une diversité architecturale, c'est vouloir résoudre la quadrature du cercle ! », lance Sylvain Lelièvre, responsable du pôle Architecture et second œuvre de la ligne b à la Semtcar. D'une part, une nécessaire unité le long de la ligne ; d'autre part, des stations reflétant la personnalité des architectes... Ainsi, pour la ligne b, six groupements d'architectes ont été retenus sur concours pour concevoir les 15 stations. La démarche est encore peu courante, même si elle tend à se développer. « Les stations de métro font partie des infrastructures, au même titre qu'un pont ou une passerelle et relèvent le plus souvent du travail des ingénieurs. »

Créer un langage commun

Pour permettre aux architectes d'imprimer leur patte tout en affirmant pour chaque station son appartenance à la ligne b, il faut définir « une langue commune à tous les architectes », explique Sylvain Lelièvre. Cette charte, c'est l'Identité Visuelle Architecturale (IVA), définie avec l'architecte rennais Thierry Roty. « Les stations doivent être homogènes et compréhensibles, que l'usager comprenne rapidement où l'on s'informe, où l'on achète des billets. »

« Que Rennes Métropole propose un concours

d'architectes pour la réalisation des stations de la ligne b est un acte fort, souligne Grégoire Zündel, de l'Atelier Zündel Cristea, lauréat avec Architram des stations les plus profondes (Mabilais, Colombier, Saint-Germain), et de la station Gares. L'architecte est parfois sollicité pour apporter un peu de couleur, poser le carrelage, bref la touche "artistique", ce qui n'a rien à voir avec notre métier. »

Une résine, trois motifs

Pour AZC, concevoir des stations de métro, est une première. « Nous avons une grande appétence pour les projets techniques. Ici, il s'agit de mettre la technique au service d'un projet vivant et ergonomique, car ces espaces seront empruntés par des humains. » Et s'agissant des stations profondes, la technique est exigeante. « Quand on crée des espaces à - 26, - 30 mètres, les contraintes sont très fortes, avec notamment des terres gorgées d'eau », explique Grégoire Zündel. Une fois les contraintes techniques « digérées », c'est tout l'art de l'architecte qui s'exprime. Objectif : « rendre le voyage agréable et intuitif, même s'il est court. »

Pour Mabilais, Colombier, Saint-Germain, AZC s'est notamment joué de la profondeur des stations. « Nous avons choisi de libérer l'espace, pour que d'en



haut, on voit le bas et inversement. » Au final, les trois stations dégagent de magnifiques volumes. Une résille rétro-éclairée recouvrant les parois rappelle leur lien de parenté. Seul le motif les différencie les unes des autres.

Des stations aériennes, une opportunité rare

« Pour nous, c'était une première, un projet exceptionnel et passionnant », précisent Marie-Caroline et Nicolas Thébault, diplômés de l'École nationale d'architecture de Bretagne et créateurs du cabinet rennais Anthracite Architecture, mandataire du groupement Anthracite/AMA pour les stations Beaulieu-Université, Atalante et Cesson-ViaSilva. Trois projets pour lesquels les architectes ont du composer avec un élément incontournable : le viaduc. Une contrainte ? « Nous ne sommes pas des artistes, nous n'avons pas une liberté totale », lance Nicolas Thébault, qui poursuit, « des contraintes comme ce viaduc, bien dessiné, élégant, j'en veux tous les jours ! »

“
Que Rennes Métropole propose un concours d'architectes pour la réalisation des stations de la ligne b est un acte fort.

Pour les stations aériennes, « l'objectif est de trouver un équilibre entre le bâtiment, l'objet architectural et les enjeux de connexion, en cohérence avec leur environnement. » Ainsi, pour Beaulieu-Université, « le béton répond au béton, avec la même volumétrie simple que les bâtiments universitaires. »

La station Cesson-ViaSilva, elle, s'inscrit dans le contexte de la ZAC du même nom... « Au moment des concours d'architectes, en 2012, il n'existe quasiment rien. Sur le terrain, rien où se raccrocher... » Pour bâtir le projet, les architectes ont travaillé avec l'urbaniste, Christian Devillers, pour bien comprendre ses intentions. « La station devait s'insérer au milieu de la future place, avec un enjeu : libérer l'espace au sol afin d'ouvrir l'espace public. Cesson-ViaSilva est née de l'idée que l'œil ne rencontre pas de lignes. La voir sortir de terre, huit ans après, c'est juste magique ! », conclut Nicolas Thébault. ■

Visitez les stations virtuellement sur
www.semtcar.fr/semtcar

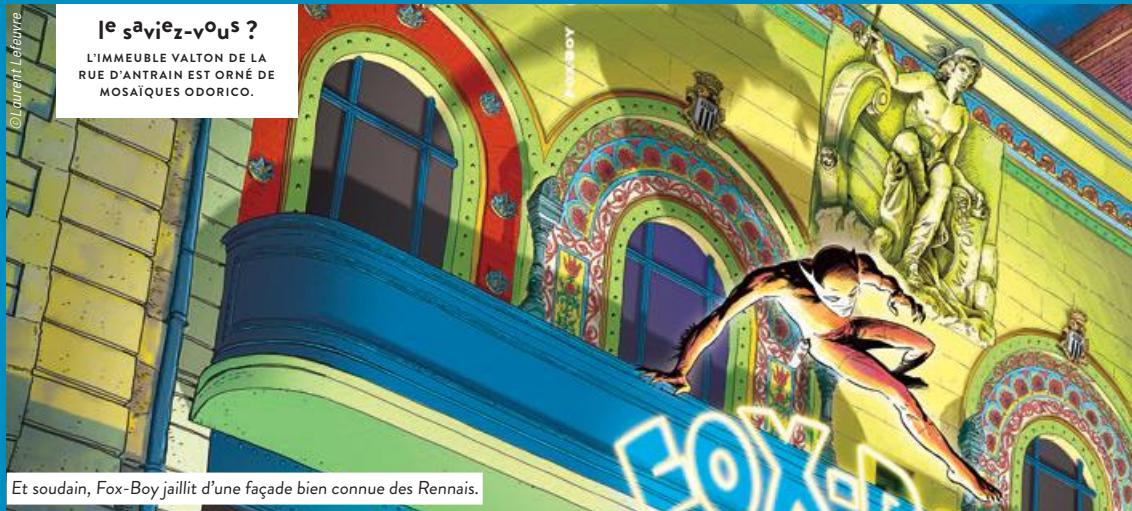


reportage

ARCHITECTURE ET BD : UN SOMBRE DESSIN ?

Par Jean-Baptiste Gandon

— Comment le personnage de Rennes est-il incarné par les auteurs de BD ? Petit panorama de ces totems architecturaux trustant régulièrement les premiers rôles. —



« La ville me grise quand elle est en couleur »

Pas de tours Horizons dans « Troisième souffle », nouveau chapitre des aventures de Fox-Boy, le super-héros rennais de bande dessinée. Insensible au syndrome monumental, Laurent Lefeuvre préfère le détail loin d'être insignifiant.

La couleur est annoncée dès la couverture du troisième tome de la saga Fox-Boy, le super-héros rennais imaginé en 2012 par Laurent Lefeuvre. Le lecteur y découvre le renard renégat, prêt à bondir d'une façade bien connue des rennais : l'immeuble Valton, situé rue d'Antrain. « J'aime les couleurs latines de sa devanture, son style Art déco, ses mosaïques Odorico, sa statue ornementale d'Hermès... Je cherchais un contrepoint à la ville, et je l'ai trouvé : quand j'ai montré mon dessin de la façade, certains y ont vu le Mexique de Frida Kahlo ! »

Un gars rennais un brin renégat

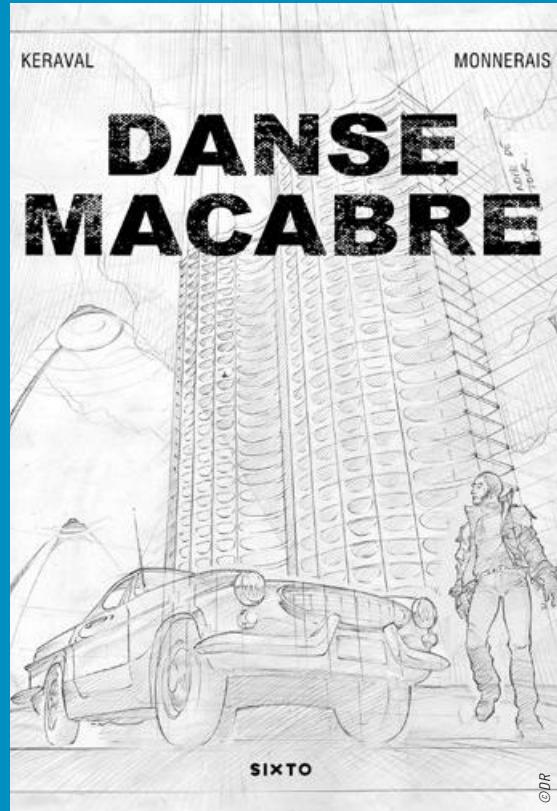
Pas touché par « le syndrome des Horizons et de la Vilaine », le dessinateur rennais préfère « le réservoir de la brasserie Graff, ou cette maison de la rue de l'Alma, restée en ruine pendant plusieurs années », aux symboles totémiques et à la beauté du geste architectural. Les petits riens plutôt que les grands écrins. « C'est la première fois que Rennes est présente comme un personnage à part entière dans mon travail. Cela dit, cette ville n'est pas Gotham city, nul besoin de tour signal pour s'y repérer. »

Pourquoi la façade chatoyante de l'immeuble Valton, alors ? « C'est une réponse aux heures sombres du tome 1 : Fox-Boy est désormais adulte, il a pris du poil au menton et du plomb dans la tête. C'est le moment de le mettre en lumière. »

« Pour moi, Rennes, ce sont les gouttières avec des gueules de poisson, près du Parlement ; les traces des rails d'un antique tramway se perdant sous les pavés ; les lampadaires qui colorent la ville en orange la nuit... »

Et Laurent Lefeuvre d'avouer : « Rennes était une contrainte, aujourd'hui, elle me grise. Désormais, mon regard traque le moindre recoin de la ville. » ■

Troisième souffle, Laurent Lefeuvre (Komicks initiative)



Rennes à double tour(s)

La maison des tanneurs transformée en lupanar de luxe, les Horizons sous la neige... En 2012, Olivier Keraval et Luc Monnerais invitaient le corps urbain de Rennes à entrer dans une « Danse macabre » chabrolienne à souhait. Alors, Rennes est elle une bonne actrice ?

Baptisé « Danse macabre », ce polar aurait pu s'appeler « À double tour », en clin d'œil à l'atmosphère chabrolienne qui suinte à chaque page des murs de la ville. En référence, aussi à cette perspective unique permettant d'embrasser dans un même regard les tours jumelles des Horizons et celles de la cathédrale Saint-Pierre. Une diagonale de folie...

Et le manoir lugubre, en couverture de cette bande dessinée déchirée par le scandale ? « C'est la maison des Tanneurs ! Je cherchais un endroit pour accueillir les parties fines organisées par la haute société ren-



naise. J'ai toujours admiré ce manoir, son architecture très classe, l'ambiance qui s'en dégage. »

La maison des Tanneurs, qui finira sous les cendres de décembre et la neige carbonique ; les tours Horizons sous les flocons de l'hiver, d'où le journaliste enquêteur scrute la ville ; les Champs Libres et cette drôle d'Horloge emprisonnée, sorte de totem du temps posé sur la place des Lices... Le lecteur avance dans la BD et le corps urbain de Rennes se meut avec lui. « La ville est un personnage à part entière, très réaliste, même si parfois fantasmé. » Le noir et blanc accentue l'effroi, et les codes du polar achèvent de nous tenir froid... ■

Danse macabre, Olivier Keraval – Luc Monnerais (Sixto)

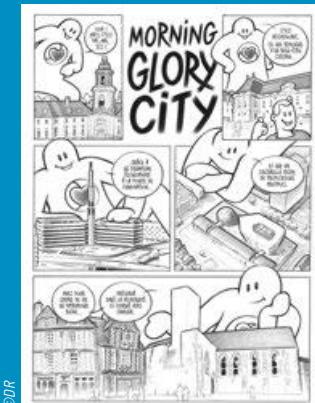
Un décor de rêve

Rennes, son fleuve et son décor urbain imprègnent les pages de la Vilaine revue, le rendez-vous des auteurs de BD rennais. Au point de lui donner son nom, et d'en déterminer la ligne éditoriale.

Avez-vous déjà imaginé un cousin du Gingy géant (vous savez, le célèbre biscuit en pain d'épices !) jouant avec la ville, et visitant ses célèbres monuments ?

Gingy aux Horizons, Gingy au Couvent des Jacobins, Gingy au Mabilay... Vous en avez rêvé, la Vilaine revue l'a fait !

Depuis septembre 2019, ce fanzine de bande dessinée rennais suit le fil de la Vilaine et de la ville, au point de faire de Rennes son cadre



éditorial. Au point aussi de donner son nom à ses rubriques : « 1000 Thabor », « Champ libre », « Horizons »... « Chaque histoire doit s'enraciner dans le contexte rennais », confirme Lomig, l'un des quatre vilains auteurs à l'origine de la revue. Idéal pour envisager la ville sous tous les angles et dans toutes les

couleurs, et constater que cette Rennes de BD est vraiment une reine de beauté.

La Vilaine revue est disponible en librairie, et est présente sur Facebook et Instagram

La mémoire qui planche

Dans «Le taureau par les cornes», récit autobiographique d'une double tragédie familiale, Morvandiau utilise la métaphore urbaine pour parler de reconstruction humaine. Aussi pudique que poétique.

Est-ce un hasard si dès les premières pages du «Taureau par les Cornes», Morvandiau met en scène des pelleteuses à l'assaut de petites maisons fragiles ? Subtile métaphore, renvoyant au diagnostic posé sur la maladie de sa mère, synonyme de perte de mémoire, inexorable et irréversible.



©DR

Nous sommes en 2005, et Morvandiau apprendra quelques mois plus tard que son troisième enfant est atteint de trisomie. «Le taureau par les cornes» est un récif de vie. Le récit autobiographique d'une double tragédie, et du processus de reconstruction qui s'en suivit. Pendant que le monde de Morvandiau s'écroule, les programmes immobiliers annoncent quant à eux les lendemains qui chantent, dans une ville marquée par les chantiers. Malmenée et meurtrie, Rennes est un miroir dans lequel l'auteur de bande dessinée scrute avec pudeur son âme à l'état de ruine. Des vestiges industriels de la brasserie Graff aux méandres kafkaïens de la cité judiciaire, Rennes est comme le double de Morvandiau, un personnage à part entière, même si en miettes. ■

Le taureau par les cornes, Morvandiau (L'association)

reportage

HORIZONS LITTÉRAIRES

Par Jean-Baptiste Gandon

— Glanées au détour d'une page ou au dernier étage des célèbres tours jumelles rennaises, voici quelques anecdotes littéraires relatives aux tours Horizons. —

Karyl Férey : L'inspecteur Mac Cash au 30^e dessous

Inaugurée en 2002 avec «Plutôt crever», la série des Mac Cash invite les férus de Karyl Férey à faire connaissance avec un ex-flic devenu détective. Irlandais borgne, le drôle d'oiseau cyclopéen a élu domicile au 30^e étage des célèbres tours. Extrait : « Il [Mc Cash] habitait le trentième étage de la tour des Horizons, sorte de cheminée titanique plantée au bord du fleuve coulant le long des Quais, la Vilaine, laquelle portait bien son nom avec son parking sur le dos. L'appartement en lui-même ne valait guère mieux. » Voilà qui s'appelle être... cash.

Milan Kundera : Cette étrange lueur à l'Ouest

Originaire de Brno, figure majeure du Printemps de Prague, Milan Kundera est devenu au fil de ses romans un fleuron de la littérature mondiale. Privé de son poste d'enseignant après l'invasion soviétique en 1968, l'écrivain voit ses romans interdits de publication deux ans plus tard. Il fuit son pays en 1975 pour Rennes et l'université Rennes 2, où on l'invite à poursuivre sa carrière de professeur. « J'ai alors attendu quelques années, puis je suis monté dans une voiture et j'ai roulé le plus loin possible vers l'ouest jusqu'à la ville bretonne de Rennes où j'ai trouvé dès le premier jour un appartement à l'étage le plus élevé de la plus haute tour. Le lendemain matin, quand le soleil m'a réveillé, j'ai compris que ces grandes fenêtres donnaient à l'est du côté de Prague. Donc je les regarde à présent du

haut de mon belvédère, mais c'est trop loin. Heureusement j'ai dans l'œil une larme qui semblable à la lentille d'un télescope, me rend plus proche leur visage. » Ce passage est extrait du «Livre du rire et de l'oubli», pour lequel Milan Kundera sera déchu de sa nationalité en 1979.

La traversée de Rennes à la toile

Comment Rennes a-t-elle été peinte au fil des siècles ? Quels monuments ont retenu le regard des artistes au gré des époques ? Réponses dans «Peintres & couleurs de Rennes», un brillant ouvrage de Christophe Belser nous racontant l'histoire de la ville à travers la peinture : aquarelle, huile sur toile, encre ou dessin... L'occasion de constater que tous les styles siégent à cette cité. ■

Peintres & couleurs de Rennes, Le papillon rouge éditeur. 24 €.



reportage

LAVOMATIC AVEC VUE SUR LA VILLE

Par Jean-Baptiste Gandon

— Ça donne quoi, la diversité architecturale rennaise vue à travers le hublot d'une machine à laver ? Auteur d'un superbe lavis dans un Lavomatic de Villejean, Aero a sa petite idée sur la question. —



La ville en lavis par Aero.



Le street artist a décidé d'amener le centre ville à Villejean.

Je saviez-vous ?

L'AMÉNAGEMENT DE LA ZUP DE VILLEJEAN, ENTRE 1960 ET 1962, FUT CONFIE À L'ARCHITECTE LOUIS ARRETCHE. C'EST AUJOURD'HUI LE QUARTIER LE PLUS PEUPLÉ DE LA VILLE.

Les street artists ont souvent la réputation de garçons pas sages, il leur arrive aussi d'aspirer à la sérénité. En dessinant par exemple, des paysages, si possible dans des lieux de passage.

Aero appartient à cette tribu. Le peintre de rue est un « Lavomatic lover ». Après la fresque bucolique de la laverie « Lave ta couette » avenue Gros-Malhon, le Rennais a posé ses bombes sur la dalle de Villejean. « C'est le quartier où je suis né », précise-t-il. Son dessein ? « Rassembler une diversité architecturale dans un même lieu », à savoir la laverie du quartier. Les célèbres maisons penchées de la place du Champ-Jacquet ; les Portes mordelaises plus vraies que nature ; les pierres centenaires du Parlement ;

Cap Mail, le navire de Jean Nouvel près du quai Saint-Cyr... L'ensemble est éclatant de réalisme, et l'on tombe volontiers dans le panorama à la fois pittoresque et contemporain. « J'ai fait mes choix en fonction de critères esthétiques et d'adaptabilité entre les différents tableaux de la ville. »

Pourquoi ramener le centre dans un quartier ? « Quand j'étais gamin, je ne pensais qu'à une chose : aller dans le centre ville. Aujourd'hui, le métro facilite les choses, mais Villejean, par contre, ne change pas trop. »

Une visite guidée de la ville en lavant son linge, ça ne se refuse pas, non ? ■

Aero est sur Facebook



Un petit voyage en Toscane, en restant à Rennes, ça ne se refuse pas !

reportage

WEEK-END À ROME

Par Jean-Baptiste Gandon

« Week-end à Rome (...) Florence, Milan, si t'as le temps... » Pour reprendre à tue-tête le refrain d'Étienne Daho, l'architecture locale nous réserve parfois de drôles de surprises. Avec un peu d'imagination, elle nous invite même à décoller du regard, vers des destinations de rêve.

Oui, cher ED, il est possible de passer un week-end à Rome, Florence ou Milan, tout en restant à Rennes ! Avec son campanile, ses tuiles rouges par le soleil et son architecture romane, le lycée Saint-Vincent ressemble par exemple à un petit coin de Toscane. L'établissement offre un point de vue imprenable aux promeneurs du Thabor depuis le milieu du XIX^e siècle.

L'architecte Henri Mellet a voulu réaliser un bâtiment de type néo-roman dans un style italien, composé de tuiles oranges et de grands murs blancs, qui enferment les sept cours, donnant une impression de postérité et de puissance.

Après Florence, Venise ? Nous nous trouvons non loin de la passerelle Odorico, du nom de la célèbre dynastie de mosaïstes originaires du Frioul, quand notre regard tombe sur cette drôle de maison au bord de l'eau. Avec sa clôture bleue et sa tonnelle de tuiles rouges, la demeure au toit pointu donne à Rennes des allures de Venise de l'Ouest. Ne manque plus que les gondoliers pour que le tableau soit complet. ■

A medium shot of a woman with short brown hair, smiling warmly at the camera. She is wearing a dark, button-down shirt under a light-colored, textured jacket. The background is a rough, light-colored stone wall.

Portrait

Cécile Mescam : • urbain, jamais trop humain •

Par Jean-Baptiste Gandon

— À l'image de la rénovation des anciennes cartoucheries de la Courrouze, ou de sa résidence en cours au pied des tours Horizons, Cécile Mescam de l'agence Onzième étage resserre toujours ses projets au plus proche des habitants. Portrait d'une acupunctrice des villes. —



L'architecte nous a donné rendez-vous à la Courrouze, au milieu des ruines des anciennes cartoucheries. Dans le cadre du Budget participatif, en relation étroite avec trois associations du nouveau quartier*, elle a reçu mission de transformer l'ancienne usine de mort en nouveau lieu de vie. « Vous voyez ce mur anti-déflagration. Il nous rappelle que les femmes chargées de fabriquer les munitions pouvaient exploser, ici. » Et Cécile Mescam d'ajouter : « je suis le maillon qui dessine, chargée de spatialiser une volonté urbaine et des intentions d'habitants. À l'origine, Paola Vigano, l'urbaniste du nouveau quartier de la Courrouze, souhaitait laisser ce lieu en ruine, revenir tranquillement à l'état sauvage. » Pour répondre aux attentes de son alter égale, l'architecte a fait le choix d'un aménagement low-tech et sensible.

Transformer une usine de mort en lieu de vie

« On ne peut pas séparer urbanisme, architecture et paysage. » Et l'architecte de rebondir sur « le travers très occidental de vouloir tout cloisonner : corps et esprit, bien et mal, nature et humain, ville et campagne... Le compartimentage de nos vies est d'ailleurs clairement énoncé dans la charte d'Athènes, qui a posé les principes de l'architecture moderne. Aujourd'hui, le Covid-19 doit nous conduire à questionner ces choix. »

Plutôt que les petites cases aux cloisons étanches, Cécile Mescam préfère pousser les murs de la réflexion pour mieux élargir les projets : « Mon travail ne se limite pas à la parcelle concernée par le programme. Un bâtiment ne peut pas être posé sur une tabula rasa, sans que soient envisagées ses relations spatiales, sociales, historiques ou politiques, avec ce qui l'entoure. Les tours Horizons, par exemple, ne sont pas que des sculptures. Elles se dressent dans un quartier qui avait déjà une histoire avant elles. » Penser le bâtiment et son paysage comme le corps et l'esprit, complémentaires et non asservis... Ayant vécu deux ans au Japon, la créatrice de l'agence Onzième étage avoue sans détour être plus sensible à la culture zen qu'aux tours zénithales. À l'image de sa « maison Ropartz », sa « pratique se tourne essentiellement vers des projets de petite taille en lien avec la société, les usages et le paysage », confirme-t-elle.

“
On ne peut pas séparer
urbanisme, architecture
et paysage.

Maillols, de maille en maille

Pourtant cela ne l'empêche pas d'entretenir des relations très étroites avec le père des plus hautes tours de Rennes. « Je travaille sur son œuvre depuis 2012. » Cécile Mescam a notamment organisé plusieurs expositions, et fut la cheville ouvrière du livre référence « Georges Maillols, architecte », paru l'année d'après. « Par la suite, j'ai découvert le travail de Candice Hazouard, autour de la mémoire du quartier Bourg-L'évêque, où nous résidons toutes les deux. » En tandem avec la photographe-vidéaste, elle a investi début septembre un bureau éphémère aux pieds des géantes de béton. Un lieu de résidence pour collecter les témoignages des habitants à l'occasion du cinquantenaire de ces « petites tours Eiffel habitées », mais aussi proposer des ateliers, une conférence, des balades dans le quartier... « Notre approche est très familiale, nous avons même conçu puzzles et coloriages pour aborder les notions d'architecture avec les plus petits, et nous n'oubliions pas les anciens. » Une

restitution est prévue en novembre à la Maison de l'architecture.

Thuriféraire d'un urbanisme « doux » et « situé », en accord avec la pensée de Patrick Bouchain, le concept de « ville

frugale » développé par Jean Haëntjens, ou le livre « En finir avec les tours » de Thierry Paquot, Cécile Mescam préfère envisager ce qui fait patrimoine, « le déjà-là avant le encore plus. »

Pour finir sur la « résidence » H2020, un compte Instagram a été créé durant le confinement. L'occasion d'envisager les plus hautes sœurs jumelles de Rennes... sous toutes les coutures. ■

www.onziemeetage.fr / Instagram : @horizons_2020

*l'association des Cartoucheries, le Big Bang circus et le Bababok café



fokus

LA TOURNÉE DES PÉPITES

Par Jean-Baptiste Gandon

— À quoi ressemblera Rennes demain ? Les murs des nouveaux immeubles seront-ils habités et leurs toits animés ? D'est en ouest et du nord au sud de la ville, une dizaine de projets sortent de terre pour redessiner l'horizon rennais. —



Identity3, cabinet Architecture et urbanisme.

@JulienMignot

Identity3 : Travelling avant sur la ville

Quoi de plus naturel que de commencer notre parcours en gare de Rennes ? Ou plutôt légèrement en surplomb : trois immeubles baptisés Identity3 prendront bientôt les voyageurs au saut du quai pour ancrer dans leur esprit l'image d'une ville moderne et audacieuse. Attention au départ !

« Quand on voyage à 320 km/h, on garde longtemps en tête le moment où le train entre en gare. Quelle image les voyageurs garderont-ils de leur arrivée à Rennes ? Je voulais que ce soit celle d'une ville créative. » Pour nourrir le dessein de Jean-Paul Viguer, du cabinet Architecture et urbanisme, la dentelle métallique habillant les trois immeubles du projet Identity3 ne devrait pas laisser les visiteurs insensibles. Comment résister, en effet, à une ville en résilles ?

Un trait d'union, subtil et coquet, liant entre eux trois bâtiments distincts, dessinés par autant d'architectes. En surplomb du nouveau quartier EuroRennes, l'ensemble immobilier (24 000 m², trois immeubles de bureaux de six à huit étages) sera principalement dédié aux activités tertiaires.

« Il y a quelques années, accueillir un immeuble de bureaux en ville n'était pas une bonne nouvelle. Pour rendre le tertiaire sympathique, la solution est d'y faire pénétrer la ville. » Et pour ce travelling avant, rien de tel qu'un cinéma ! L'Arvor et ses 734 fauteuils y posera ses bobines après de longues années passées rue d'An... train.

Une partie de Tétris place Saint-Michel

Réduit en cendres par un incendie en 2010, l'îlot Saint-Michel accèdera prochainement à une seconde jeunesse grâce à l'agence Explorations Architecture. Une renaissance nous ramenant tout droit... au Moyen âge.

« Reconstruire un immeuble d'architecture contemporaine avec des logements de qualité dans un tissu urbain resserré, en respectant le bâti traditionnel du Moyen Âge. » Pour Yves Pagès, la reconstruction de l'îlot Saint-Michel relève du défi. Voir même d'une partie « de Tétris », ce jeu consistant à empiler des briques comme autant de contraintes. Les Bâtiments de France ont été clairs : prière de laisser tomber le

béton et de reconstruire le bâtiment en ossature bois, comme jadis ! À terme, l'immeuble accueillera seize logements et un commerce. « Il était important de rester à l'échelle médiévale », même si « un graphisme plus contemporain » a été préféré aux colombages. « Le site est unique. Presque un symbole en centre-ville. »



©DR

Chromosome : Beauregard, jolie vue

Plantée dans le parc Beauregard, la tour repère du Chromosome offre une vue imprenable sur le quartier. Un panorama à 360° avec les habitants au centre du projet.

Cent-trente logements, répartis dans quatre immeubles dont une tour repère de dix-neuf étages, perchée sur un pôle santé. Pensé par l'agence In Situ AE, le Chromosome fait des atomes crochus entre ses résidents une priorité absolue.

« Faire un bâtiment collectif, ça veut dire quoi ?, interroge l'architecte François Lannou. Se garer les uns à côté des autres ? Prendre le même ascenseur ? » Il est vrai que l'on peut être seul au milieu de tous. « Pour bien voisiner, il faut se donner d'autres moyens. » D'où ce hall vitré, transparent et gigantesque, qui abritera notamment des services mutualisés, une salle commune et un garage à vélos en libre service. Ou cette modularité permettant de relier des appartements entre eux.

Vu son emplacement sur un point culminant de la ville, de larges ouvertures permettront enfin de profiter du

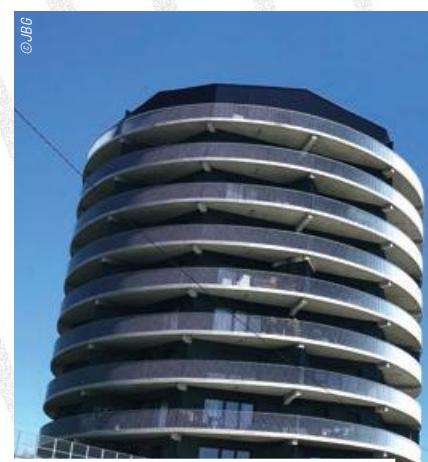
panorama sur le parc ou la campagne environnante. Belles vues à Beauregard en perspective !

Panorama : Tous égaux devant le paysage

Deux tours siamoises, respectivement dédiées au logement social et à l'accession libre. Pour l'architecte Mathieu Laporte, l'audace de Panorama est là : toutes les familles quelles que soient leur niveau de vie, doivent avoir le même niveau de vue.

C'est l'histoire de deux tours girondes de 11 étages, identiques comme des sœurs jumelles, et plantées telles des totems au milieu de la Zac Madeleine, derrière le Pont de Nantes. « La forme circulaire permet d'offrir aux occupants une vue très large de la ville », pose l'architecte parisien Mathieu Laporte. À terme, quatre-vingt-onze familles investiront les lieux, par ailleurs animés par huit ateliers d'artisans en façade. Et pour nourrir le dessein environnemental ? Une pompe à chaleur géothermique permettra de récupérer gratuitement l'énergie du sous-sol à plus de 100 m de profondeur.

L'originalité du projet ? Elle réside dans l'égalité devant le paysage et dans le confort des appartements. Si les deux bâtiments se ressemblent à s'y méprendre, le premier sera en effet dédié au logement social et le second à l'accession libre. « Offrir des logements de qualité à toutes les familles, indépendamment de leurs moyens, est un combat. Je me suis battu. »



Les nouvelles tours jumelles rennaises de Panorama se dressent désormais près du pont de Nantes.



La vie des murs

À l'ouest de Rennes, le Mur habité pensé par Nicolas Lebunetel célèbre la vie là où l'on ne devrait entendre que du silence.

Transformer un mur antibruit en lieu de vie quotidienne... Originale, l'idée à de quoi laisser coi. « Au départ, la commande était de réaliser un mur antibruit le long des voies SNCF. Tout simplement », pose le Héraultais Nicolas Lebunetel. L'imagination de l'architecte urbaniste a dépassé le mur du son

pour atterrir sur une nouvelle planète, où même les palissades seraient vivantes.

En lisière des rails, rue Gisèle-Freund, le Mur habité protégera donc les nuisances sonores du trafic ferroviaire. Mais l'écran acoustique long d'une centaine de mètres accueillera aussi huit artisans dans ses alcôves. Coiffées d'une coursive piétonne à six mètres de hauteur, ces échoppes de bois feront face aux Ateliers du vent. « Ce mur était une contrainte acoustique. Nous avons transformé un ouvrage technique en lieu de vie, d'activités et de rencontres. »



Bientôt, un mur très animé du côté de Cleunay.



Ascension paysagère, à l'îlot de l'Octroi.

Paysage à tous les étages

Quand une équipe d'architectes venus du plat pays nous parle d'Ascension paysagère, le dialogue est forcément plein de reliefs. Rendez-vous à l'îlot de l'Octroi, un monde enchanté où des terrasses végétalisées, fleurissent à tous les étages.

Là où Rennes sortit de l'eau alors qu'elle s'appelait encore Condate, l'agence hollandaise MRDV ambitionne de reconnecter la ville avec ses rives. Comment ? En prenant un peu de hauteur ! « Nous avons imaginé des logements en gradins qui reprennent la qualité

du site, très ouvert sur l'eau et la nature, commente Bertrand Schippan. D'où ces appartements avec de grandes terrasses qui donneront l'impression d'habiter sur un toit. » Cela s'appelle l'art de se fondre dans le décor, même si Ascension paysagère brille par son architecture remarquable.

Composé de 135 logements libres et sociaux, le projet s'enroule autour d'une nouvelle place animée par le Bacchus et les commerces de bouche. « Plus on montera dans les étages, plus la façade sera claire, brillante et lumineuse... comme un nuage de lumière semblant flotter dans la nuit rennaise. »

culturel considéré parfois comme élitiste n'est pas une audace. C'est un enjeu. Ce bâtiment sera tout sauf une forteresse étanche. »



Conservatoire : une architecture parfaitement accordée

Place Jean-Normand, au cœur du Blosne. C'est là, au milieu d'un grand ensemble, que résonneront bientôt les ensembles musicaux du Conservatoire à rayonnement régional.

On parlera d'une œuvre parfaitement accordée à la vie de tous les jours dans un quartier de Rennes, sur une place de marché. Au travail quotidien dans une école, aussi. Mené à la baguette, par l'agence Tetrarc, le projet de Conservatoire donnera à découvrir un bâtiment de 4500 m² comprenant notamment un hall, un café ouvert sur l'espace public et un auditorium de 300 places. Un écrin à la silhouette bienveillante, transparent ou opaque selon les besoins. Inspirée des Philharmonies de Berlin et de Hambourg, l'architecture du Conservatoire épouse une courbe douce et mélodique, élégante et fluide. Le toit est par ailleurs considéré comme une cinquième façade, végétale et arborée, visible depuis les immeubles voisins. « Implanter dans un quartier populaire un équipement

De l'image dans le paysage

Commencé au cinéma l'Arvor, près de la gare, notre travelling architectural s'achève naturellement dans le nouveau quartier de Baud-Chardonnet, où une école supérieure dédiée à l'image a ouvert ses portes fin 2019.

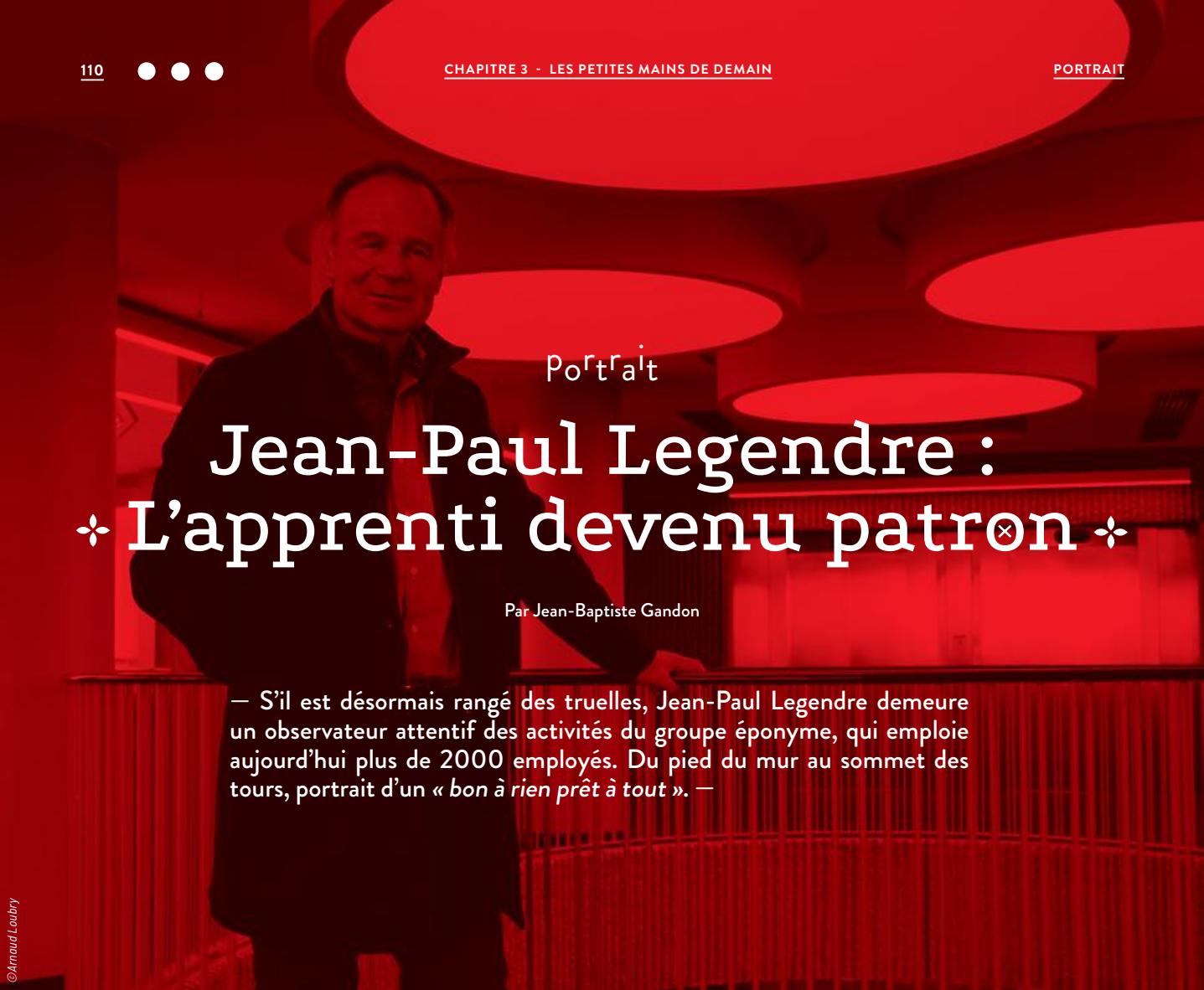
Du ciel, l'observateur n'y voit que du feu. Ou plutôt le jeu des étudiants perchés sur le toit de l'édifice, où un terrain de sport a été aménagé. Du sol, il découvre un bâtiment de plus de 7000 m² fondu dans le décor, intégrant un établissement d'enseignement supérieur ainsi qu'une résidence étudiante.

Le projet porté par Philippe Dubus joue sur la dualité architecturale : « nous avons croisé une approche rationnelle, au service d'un outil pédagogique de qualité, et une autre plus sensible pour révéler l'environnement exceptionnel du site. » Notamment ce grand parc naturel en bord de Vilaine.

Esma, donc. Un acronyme pour désigner cette nouvelle École supérieure des métiers artistiques, spécialisée dans la formation à l'image numérique, à l'animation et à la production de jeux vidéo.

Jouant sur la sobriété et la transparence, l'école de l'image s'efface pour mieux rentrer dans le paysage. Un effet en trompe-l'œil vous dites ? Il est vrai que cet étrange anneau en apesanteur imaginé par le plasticien Lilian Bourgeat accentue encore l'effet d'optique. ■

LE BONUS : retrouvez notre long format « 13 pépites architecturales pour inscrire Rennes dans la modernité » sur www.rennes.fr (rubrique « nos dossiers »)

A black and white photograph of Jean-Paul Legendre, a middle-aged man with short hair, wearing a dark jacket over a light shirt. He is standing in front of a modern architectural structure featuring several large, circular, recessed lights. The background is slightly blurred, showing more of the building's facade.

Portrait

Jean-Paul Legendre : ❖ L'apprenti devenu patron ❖

Par Jean-Baptiste Gandon

— S'il est désormais rangé des truelles, Jean-Paul Legendre demeure un observateur attentif des activités du groupe éponyme, qui emploie aujourd'hui plus de 2000 employés. Du pied du mur au sommet des tours, portrait d'un « bon à rien prêt à tout ». —

Simple, volubile, pragmatique, amical, curieux, rieur, rêveur, breton, brut de décoffrage... Les épithètes se bousculent au portillon au moment de brosser le portrait de Jean-Paul Legendre, à la tête du groupe immobilier éponyme entre 1974 et 2015.

Toujours très actif, le jeune retraité nous reçoit, le sourire aux lèvres, dans son bureau du Mabilay, emblématique immeuble rennais devenu le siège social de l'entreprise familiale.

Le breton du béton ne tarde pas à nous hisser sur le toit de l'immeuble rétro-futuriste, histoire de nous faire embrasser le panorama, depuis sa « soucoupe volante » perchée à 88 m du sol. Un point de vue

imprenable sur la ville, et une hauteur idéale pour envisager une histoire déjà longue de 70 ans. Mais Jean-Paul Legendre sait garder les pieds sur terre. Sans doute parce que le patron a commencé tout en bas, au pied du mur.

Maçon, et rien d'autre

« Mon grand-père Léon était maçon journalier, pose-t-il. C'est bien simple, il faisait partie d'une fratrie de huit enfants, et tous étaient maçons ! » La ligne semblait donc toute tracée, aussi droite qu'un mur monté dans les règles de l'art. « Je n'aurais pas pu faire

autre chose. » À l'image de son père Jean-Baptiste, d'abord boucher aux abattoirs (alors situés sur le site de l'actuel... Mabilay), et qui posera à Amanlis, la première pierre d'une petite entreprise de maçonnerie. « Nous sommes en 1946, celle-ci ne compte alors que trois employés. Moi, je n'étais pas trop assidu à l'école, glisse-t-il dans un sourire complice. Un jour, on m'a dit que j'étais un bon à rien, j'ai répondu que j'étais prêt à tout. »

Nous sommes en 1968, le mauvais élève fait l'école buissonnière et devient apprenti dans l'affaire familiale. Puis le bleu est promu ouvrier. Jean-Paul Legendre monte les murs et grimpe les échelons, jusqu'à prendre la tête de l'entreprise en 1974.

« Quand j'avais 10 ans, je ne manquais pas une occasion de me rendre sur les chantiers avec mon père. À l'époque, le BTP n'était pas un choix, mais une voie de garage pour les personnes en échec scolaire. Les élèves brillants optaient pour d'autres carrières. D'une certaine manière, la voie était libre pour entreprendre. »

Le melting-pot du BTP

Voie sans issue pour les Français, le BTP est devenu l'eldorado des migrants. « L'histoire des métiers de la construction est intimement liée à celle de l'immigration. Quand j'ai commencé, il n'y avait à Rennes que des entreprises transalpines. Entre les deux guerres, les Italiens sont arrivés des Pouilles ou du Frioul. Puis ce fut le tour des Portugais, dans les années 1960.

L'un de mes chefs de chantier est arrivé comme « mousse », c'est-à-dire bon à tout faire, sur le chantier des Horizons. Il avait alors quinze ans. » Algériens de Kabylie, Marocains de l'Atlas, Maliens du plateau Dogon... tous descendus des montagnes pour escalader leur propre Everest et rêver d'un ailleurs meilleur. « J'ai énormément de respect pour ces peuples. »

« Jusqu'en 1986, l'entreprise n'a construit que des maisons neuves, souvent par lotissements entiers. Puis elle s'est attaquée aux immeubles et aux gros chantiers... Aujourd'hui, elle compte plus de 2000 employés ; pour rester compétitif, le groupe Legendre n'a pas d'autres choix que de s'ouvrir au national,

et à l'international. » Une mission confiée à son fils Vincent, PDG du groupe depuis 2015. L'actualité rennaise du constructeur ? « La ligne b du métro (4 stations, une tranchée couverte de 1400 m de long, etc), le centre R&D d'Orange, le Glaz Arena de Cesson-Sévigné... Le mot 'Glaz' me plaît, il renvoie à une couleur bretonne. »

Des grues dans le ciel de Rennes

Jeune retraité dans cette cité à taille humaine, Jean-Paul Legendre goûte chaque jour le plaisir de se rendre au Mabilay à pied. « L'architecture, comme l'art, a pour fonction de faire réagir. À l'image du Mabilay, ou des Champs Libres, la ville a la chance de voir cohabiter des objets architecturaux très singuliers. Ces derniers sont devenus des éléments du paysage. » Un paysage dans lequel une centaine de grues ne cessent de voler dans un ciel dégagé : « je crois bien que Rennes est la ville qui en compte le plus en ce moment ! » Patron sans diplôme et auto-construit, Jean-Paul Legendre en a tiré une leçon : « les candidats n'ont jamais eu besoin de CV pour venir travailler chez nous. » Ainsi va l'école de la vi(II)e. ■

www.groupe-legendre.com





insolite

VOL AU-DESSUS D'UN NID DE COCONS

Par Jean-Baptiste Gandon

— Quand le rêve un brin perché d'un promoteur immobilier rencontre l'inventivité un peu folle d'un cabinet d'architectes, cela débouche sur un hôtel en forme d'arbre, à l'architecture très branchée. Idéal pour y tomber dans les pommes. —



Un hôtel en forme d'arbre, ça vous branche ?

Dormir à la belle étoile... L'idée a son charme. Mais se prélasser sous la voûte céleste, dans un quatre étoiles... L'expérience serait forcément unique ! Le promoteur Jean-Paul Legendre en a rêvé, l'agence Unité l'a fait, et à partir du printemps 2021, un hôtel métallique haut de gamme ouvrira ses portes au Château des Pères de Pirée-sur-Seiche.

Hôtel avec vue panoramique

Cet arbre sculptural culminera à 34 mètres de hauteur, portant au bout de ses branches 40 chambres comme autant de fruits. Des capsules de 26 m², idoines pour se ressourcer en profitant d'un panorama à 180 degrés.

Pour Jean-Paul Legendre, jeune patron retraité et heureux propriétaire des lieux (voir p.110), ce dernier projet est une façon géniale de tirer sa révérence.

L'hôtel s'enracinera sur un site patrimonial de 30 hectares. Il offrira notamment une vue unique sur le Château des Pères, et un parc de sculptures riche d'une quarantaine d'œuvres.

Bien sûr, la construction de l'hôtel vise à répondre à un problème pratique, à savoir les manques d'une branche hôtelière déficitaire dans le secteur. Mais avoir le sens des réalités n'empêche pas de faire preuve de beaucoup d'imagination : « Il faut que cet hôtel soit pris en photo, qu'il soit sur les réseaux sociaux... Et donc, qu'il soit original. » Avec ses cocons d'acier invitant ses pensionnaires à se lover, entre canapé et canopée, l'hôtel de Pirée-sur-Seiche devrait faire l'affaire. « Pour l'anecdote, c'est en voyant mon petit fils manger une glace à l'italienne que j'ai fini par trouver le concept. C'est lui qui m'a donné l'idée d'une structure continue en hélice. Jusqu'alors, je pensais 'strates', un peu comme un sapin. »

Un arbre concept inédit en France

Mais avant que l'arbre ne porte ses fruits, il aura fallu démêler quelques sacs de noeuds techniques. « Ce projet comporte nombre de singularités. Or, il doit respecter beaucoup de règles, sismiques, thermiques, phoniques... Dès que vous innovez, il faut justifier. » Bienvenue par anticipation dans ces cocons en lévitation, vos nuits y réveilleront le souvenir des cabanes dans les arbres de votre jeunesse, et y éveilleront aussi, peut-être, quelques rêves d'avenir. ■

reportage

À MAUREPAS, ON RECYCLE LES TOURS

Par Olivier Brovelli

— De grande ampleur, la rénovation urbaine du quartier Maurepas se fait avec la complicité des habitants. Qui expérimentent le réemploi des matériaux à dessein collectif. —

Quartier à forte vocation sociale, Maurepas veut accueillir mieux et autrement. Engagé depuis 2014, le renouvellement urbain du quartier prévoit – entre autres – la réhabilitation de 1 600 logements et la construction de 200 logements neufs, rendue possible par des démolitions ciblées. C'est le cas aux abords de la future station de métro Gros-Chêne.

En 2019, plusieurs cages d'escaliers et 39 appartements ont été « déconstruits » rue de la Marbaudais, ouvrant une brèche d'oxygène bienvenue dans les barres monolithiques des années 1960. « Déconstruits » car tous les matériaux n'ont pas fini dans les bennes des filières de traitement des déchets. Canalisations, garde-corps, huisseries... Dans une démarche inédite d'économie circulaire, doublée d'architecture participative, Archipel Habitat a mis de côté ce qui pouvait encore servir. Ce que six collectifs retenus sur appel à projets avaient ciblé au préalable sur le catalogue des rebuts : la matièreauthèque.

Une empreinte... non carbone

Dans leur seconde vie, les déchets de démolition ont connu des destins divers. Mais tous les projets ont été réalisés sur place avec les habitants, et pour les habitants.

Le Cabinet photo a saisi l'instant pour bricoler une chambre noire à roulettes à partir de bois de charpente et d'un évier en inox. Nouvelle venue dans le paysage de l'insertion, La Cohue a récupéré des marches et des rambardes pour assembler le mobilier de son nouveau

local. Le centre social et l'architecte Vincent Souquet ont monté des serres avec des portes-fenêtres et des planches, plantées dans le jardin du Bonheur. Les dalles en granit ? La mosaïste Mona Jarno en fait une sculpture de pas japonais. Les poignées de porte ? L'agence de design ZamZam les a intégrées dans le nouveau décor des espaces de convivialité du pôle associatif. Et ce cabanon de bric et de broc, produit par les apprentis d'un chantier-école Afpa/Greta ? C'est un pigeonnier contraceptif... ■



interview

FABIENNE COUVERT : L'ART DE LA GARE

Propos recueillis par Pierre Mathieu De Fossey

— Architecte et directrice déléguée du groupe AREP*, Fabienne Couvert est aussi une grande spécialiste des gares. À l'occasion d'une correspondance, elle nous a avoué que celle de Rennes fait partie de ses chouchous.

— La nouvelle gare de Rennes fait-elle déjà partie du patrimoine rennais ?

Comme la mairie, le musée des beaux-arts ou l'église, la gare fonde l'identité d'une ville. On parle d'ailleurs de la nouvelle gare de Rennes, mais l'ancienne est toujours là, ainsi que la précédente. Nous avons en effet conservé le mur de façade de la fin du XIX^e siècle, avec ses arches, mais aussi une partie de la version de 1989, construite pour l'arrivée du TGV Atlantique : la dalle triangulaire n'est donc pas nouvelle, pas plus que la toiture, même si nous l'avons modifiée, adoucie sur ses contours, notamment grâce à l'effet obtenu par cette grande vague translucide. Un plafond en lamelle de bois a été ajouté et le carrelage au sol remplacé par du bambou, un matériau naturel bien plus chaud.

— Pourquoi avoir conservé des parties des deux précédentes gares ?

Faire avec l'existant est important. Cela permet d'abord d'économiser la matière, et donc de réduire nos émissions de carbone. Le fait de devoir réaliser les travaux sans fermer la gare pendant plusieurs années nous a conduit à garder tout ce qui pouvait être conservé. Malgré tout, 10 années, dont 4 de chantier, ont été nécessaires pour transformer la gare. Pour poser la passerelle Anita-Conti, qui relie désormais le nord et le sud des voies ferrées, nous avons dû arrêter

l'exploitation ferroviaire pendant plus de 24 heures et reporter tout le trafic sur les bus. Rénover une gare implique une organisation complexe, cela nécessite parfois de s'y prendre plusieurs années à l'avance.

— Quel a été votre parti pris architectural ?

Avec sa façade urbaine très verticale, et son grand bâtiment de bureaux posé sur un immense parvis minéral, la gare des années 1990 était devenue inadaptée. Le faisceau des voies ferrées créait un fossé, accentué par l'important dénivelé (10 mètres environ) entre le parvis et le quartier situé à l'arrière de la gare. L'enjeu était de relier entre eux tous ces niveaux. Plus qu'un bâtiment institutionnel caché derrière une façade monumentale, nous voulions au contraire un aménagement public, qui permette cette continuité urbaine recherchée et facilite l'accès aux services. Nous avons logiquement travaillé avec les architectes et urbanistes du quartier EuroRennes pour penser ce grand mouvement de terrain qui nous amène, en pente douce au milieu d'une lande bretonne et avec des cheminements adaptés aux personnes à mobilité réduite, à la passerelle ou à la gare. Structure gonflable singulière portée par de grands arbres en bois, le nuage d'EFTÉ est posé sur un espace d'échanges révélant d'un seul regard les différents niveaux de la gare, et son intermodalité.

— Une lande, des nuages sous des grands arbres...
Le vocabulaire ferroviaire est très naturaliste.

C'est un espace public avec une limite ténue entre l'intérieur et l'extérieur. Ce quartier étant très minéral, notre proposition de créer une poche végétale, s'inscrivant complètement dans la démarche EMC2B (énergie, matière, carbone, climat et biodiversité) d'AREP, a convaincu. Ce grand parvis vert permet d'agir sur le micro climat et d'améliorer la qualité de l'air à l'échelle de l'ilot, mais aussi de développer les fonctions naturelles du sol.

— Qu'apportent les nuages d'EFTE par rapport à une couverture classique, ou en verre ?

Ce matériau est beaucoup moins lourd que le verre. Or, la structure d'arbres en bois tels que nous les avons dessinés ne pourrait pas porter une verrière à performance thermique équivalente. Par l'économie de matière qu'elle génère, l'EFTE permet donc d'optimiser la part de carbone gris due à la construction. Les coussins d'EFTE s'adaptent aussi plus facilement à l'ensoleillement et à la chaleur. Enfin, via un jeu sur les membranes, il est possible de faire varier la pression et d'intervenir sur la quantité de lumière et de chaleur qui pénètre à l'intérieur de la gare.

— Comment a été conçue la salle d'échanges, l'espace central de la gare ?

Avec ses 2000 m² de surface et ses 17 mètres de haut, ce nouvel espace intérieur a permis de découpler la capacité de la gare en nombre de voyageurs. Elle met aussi en scène et en correspondance tous les niveaux : le souterrain, le niveau de la ville et le niveau supérieur de la gare. Nous avons porté une attention particulière à la lisibilité des espaces. Bien sûr, une signalétique est présente, mais nous croyons avant tout à l'espace intuitif... ■

*AREP est à la fois une agence d'architecture et une filiale de SNCF Gares & Connexions



Sous les nuages, dans la nouvelle gare de Rennes.

LA NOUVELLE GARE DE RENNES EN BREF

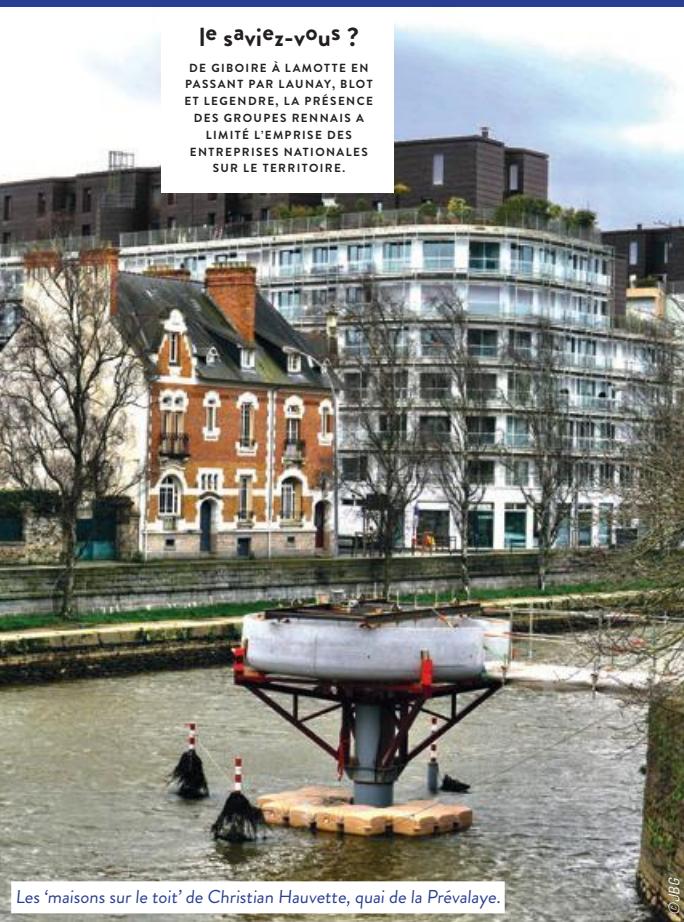
- Une salle d'échanges de 2000 m² connectant tous les modes de déplacement (train, cars, bus, métro, vélo, taxi...)
- Une gare routière réaménagée
- Des accès multipliés vers les quais (trois fois plus d'escaliers mécaniques et d'ascenseurs)
- Une nouvelle station de taxi
- Deux fois plus de places dans le parking Gare-Sud et la dépose-minute (1 200 places aujourd'hui)
- 1 300 stationnements vélos
- Un espace KorriGo
- Deux lignes de métro en 2021 avec 50 000 montées et descentes quotidiennes
- 20 millions de voyageurs par an
- 3100 m² d'espace végétalisé

interview

« CE N'EST PAS LA GRANDE HAUTEUR, MAIS LA PROMISCUITÉ, QUI FAIT PEUR »

Propos recueillis par Jean-Baptiste Gandon

— Sociologue de l'architecture, Jean-Louis Violeau pense d'abord usage avant de parler d'image. Il nous aide à prendre un peu de recul pour mieux envisager le corps urbain rennais, et surtout beaucoup de hauteur, un sujet d'actualité. —



C'était en 2015, Jean-Louis Violeau invitait les Rennais à arpenter Les bords de Vilaine avec un regard neuf, à la lumière d'un livre, sous-titré « 25 années de projet urbain à Rennes ». Paroles d'usage, paroles de sage : il nous attire cette fois au cœur de la ville, et même sur ses cimes.

— Qu'entend-on par sociologie de l'architecture ?

Les sociologues sont arrivés dans les écoles d'architecture après 1968. Derrière cette légitimation, il y avait un aveu d'échec dressé par les architectes eux-mêmes, le constat que la formation demeurait incomplète, lacunaire. En toile de fond, planait le spectre des grands ensembles, dont on devinait déjà l'échec... Bref, les sociologues ont été accueillis comme des sauveurs, mais la lune de miel n'a duré que quinze ans, et les philosophes ont pris le relais. Quand ces derniers donnent du sens au projet, les sociologues censurent au nom de l'usage, ce qui ne les rend pas forcément populaires. Tout cela nous dit surtout que les réalités architecturales sont diverses et complexes.

— Peut-on associer cette vague sociologique à un style architectural ?

Par la prise en compte de l'individu, le jeu sur les cultures savantes et populaires, le courant post-mo-

derniste est indissociable des sociologues. C'est l'idée que la forme suit la fonction. À Rennes, des architectes comme Christian Hauvette ont pu avoir une telle approche. En développant un vocabulaire « granitique », lié à la culture régionale, Alexandre Chemetov peut en partie être associé à ce courant. Par opposition, les tours Horizons renvoient à une architecture moderniste, avec ses lignes régulières, ses graphismes répétitifs...

— Tout cela nous renvoie à la question de la verticalité.

La France est le seul pays au monde à avoir mis les plus pauvres dans des tours. C'est totalement paradoxal, dans la mesure où les charges augmentent avec la hauteur. À l'image des Russes, qui font des barres, les pauvres vivent à l'horizontale. Certes, les Horizons sont d'un certain standing. Fait très rare en France rajoutant à leur force symbolique, ce sont également des tours jumelles... Une spécificité rennaise est d'avoir su construire des tours prisées et aimées par ses habitants. Une des premières choses qu'on voit en arrivant dans la ville, ce sont ses émergences modernes. Nantes a beaucoup plus de problème avec la hauteur, à l'image de la tour Bretagne, ce 'pieu de Dracula enfoncé au cœur de la ville' évoqué par Julien Gracq. Pour clore le débat, la grande hauteur est la tarte à la crème de l'architecture. Construire une tour est toujours un crime pour les riverains, mais la hauteur a bon dos : tout le monde aime pourtant New York ou Shanghai. Ce n'est pas la grande hauteur, mais la promiscuité, qui fait peur.

— Rennes est-elle une belle ville d'architecture ?

C'est un territoire qui part de loin. Il y a d'abord un site ingrat : un fonds de vallée, une cuvette inondable. Rennes n'est pas majestueuse, avec un grand fleuve qui serpente au milieu de la cité, ou des montagnes à l'horizon. En d'autres termes, ses atouts sont limités, et cela renvoie à l'histoire de son développement : la conquête d'une position géographique pour asseoir le pouvoir administratif. Par contre, la ville n'a jamais relâché ses efforts en matière de construction, il suffit de regarder le nombre de grues dans le ciel rennais en ce moment (entre 80 et 100, ndlr). Surtout, les

municipalités successives ont su mettre en place une organisation du territoire très concertée, c'est un point fort incontestable.

Henri Fréville a pris conscience des problématiques d'espace, très tôt, et Rennes fut une des premières villes à se pencher sur les questions de maîtrise foncière. Une autre spécificité du territoire local est l'emprise limitée des groupes de construction nationaux. Rennes s'est construite avec des promoteurs rennais, c'est assez unique. Edmond Hervé a quant à lui su réinvestir les zones à transformer. Je pense bien sûr aux berges de Vilaine. ■



reportage

DES GUIDES PAS COMME LES AUTRES

Par Jean-Baptiste Gandon



Étienne Taburet : l'aventurier de l'archi perdue

Du Séminaire oublié de Henri Labrouste à la sous-estimée église Anastasis d'Álvaro Siza, des pépites architecturales brillent parfois sous nos yeux sans qu'on les remarque. Des chefs-d'œuvre en péril qui retrouvent la parole grâce un guide pas comme les autres nommé Étienne Taburet.

Diplômé des beaux-arts de Rennes, Étienne Taburet a toujours été intéressé par les questions formelles. Au point d'animer l'émission « À fond la forme », chaque mois sur Radio Alpha. Au point, aussi, de créer l'Aître en 2012 : une agence de tourisme pas comme les autres, au carrefour de l'art, de l'architecture et du tourisme. « Mon rayon d'action est

le monde. Je propose des voyages et parcours à la carte, pour les amateurs d'art, les professionnels de la construction... »

Ses promenades – conférences peuvent l'emmener jusqu'au Qatar, mais Rennes demeure un terrain de jeu privilégié. « On ne parle pas assez d'architecture ici. Pourtant, la ville regorge de trésors passionnants. » La preuve par 3 :

Henri Labrouste : le chemin du fer mène
au Séminaire

Caché derrière les hauts murs de la faculté de sciences économiques, près de la place Hoche, le Séminaire

d'Henri Labrouste est une perle d'architecture. « C'est un pionnier, et son œuvre est fondamentale. Il a tout simplement créé le courant rationaliste, ouvert la voie à la modernité architecturale. Vous imaginez des poutres en acier dans un édifice du XIX^e siècle ? »

Salomon Debrosse : « le Parlement de Bretagne est le prototype de Versailles »

« Pour incarner le pouvoir des parlementaires, l'architecte du roi Salomon Debrosse a imaginé un palais maniériste à la mode de l'époque, et doté en façade d'une grande terrasse, au-dessus d'un perron. L'entrée principale se trouvait là, en hauteur. » C'était sans compter sur l'ire du roi Soleil. « Vous remarquerez que celle-ci a disparu. Il fallait tout simplement remettre les parlementaires à leur place, mais nous ne nous en trouvons pas moins devant un prototype du château de Versailles. Un bâtiment classique dans toute sa splendeur, le classicisme étant l'art de mettre en scène le pouvoir par l'architecture. »

Église Anastasis

Le chef d'œuvre de géométrie contrariée signé Alvaro Siza est visible à Saint-Jacques-de-la-Lande. « C'est un miracle qu'il soit là. C'est tout simplement le seul bâtiment du maître de l'école de Porto en France. Comment se fait-il qu'on ne le mette pas plus en avant ? » ■

www.aitre.eu / www.entrevoirart.blogspot.com

Elvi et Carlotta : tout feu tout slam

De la tragédie de 1720 aux grands tournois de la place des Lices, les visites décalées proposées par Hervé Salesse et Charlotte Bonnin ont l'art de faire ricocher l'histoire sur les trottoirs de la ville. Les flammes du grand incendie en slam, ça fait son petit effet.

Pour Hervé « Elvi » Salesse et Charlotte « Carlotta » Bonnin, l'histoire a commencé au printemps 2019. « J'adore l'urbain, en général, mais les visites proposées

par les villes me laissent trop souvent sur ma faim », nous éclaire le premier. Pour briser le classicisme et faire œuvre moins magistrale, le tandem de Slam connexion a eu l'idée de « visites décalées, à cheval sur l'histoire, l'architecture et l'art. » De la chapelle Saint-Yves au Parlement de Bretagne, le parcours épique et poétique est balisé par six étapes. Autant de points de vue, de vie, et de ville, mis en rimes pour nous rappeler que Rennes, comme Rome, ne s'est pas construite en trois jours.

« Ce parcours a été élaboré en collaboration avec les services de Destination Rennes. » Autant dire qu'Elvi et Carlotta ne refont pas l'histoire. « L'idée n'est pas de refaire un énième récit de Rennes, mais d'inviter les gens à s'imprégner de l'atmosphère des lieux. » Avez-vous remarqué ces étranges bestioles qui ornent les colonnes de la chapelle Saint-Yves ? Et ces drôles de crochets sur les façades de la rue Ferdinand-Buisson ? « Si vous regardez bien, vous verrez qu'ils nous mènent jusqu'à la cathédrale. Ils servaient à pavoyer la rue de fanions et d'armoiries, les grands jours. » Saviez-vous enfin que l'expression « entrer en lice » est bien de chez nous ?

Faire un pas de côté, écarquiller les yeux et lever la tête. Ouvrir les oreilles aussi, pour entendre les mots devenir monuments : « L'intendant a ordonné / De faire tomber des bâtisses / Afin d'empêcher d'avancer / Le feu domino / Qui presque aussitôt / Enfin fut dominé. »

Des promenades entre slam et oriflammes, par des troubadours des temps modernes, à ne manquer sous aucun prétexte. ■

Réservation à l'Office de tourisme Rennes Métropole ou sur la page Facebook de Slam connexion



fokus

DES TOURS DE MAGIE À L'ÎLOT BEAUMONT

Par Jean-Baptiste Gandon

— Composé de trois tours mixant les usages, le projet de l'îlot Beaumont a pour autre originalité d'être porté à quatre mains par deux agences d'architecte, respectivement hollandaise (Kempe-Thill) et rennaise (56 S). En attendant 2022 et les jours heureux du côté d'EuroRennes, André Kempe fait la lumière sur ces immeubles pleins de fenêtres. —



Dans le quartier de la gare, les trois immeubles de l'îlot Beaumont chercheront bientôt la lumière.

« Vous savez, nous préférons la modestie aux grands gestes architecturaux. S'il nous reste de l'argent pour mener à bien un projet, nous l'investissons dans de vraies qualités architecturales : agrandir la surface des fenêtres, par exemple. » Vous l'aurez compris, André Kempe n'est pas très démonstratif et préfère aller à l'essentiel : la qualité des logements, dont la lumière constitue la matière première.

Plus porté sur l'usage que sur l'image, l'agence installée à Rotterdam a remporté ce concours à quatre mains : « nous avons choisi de travailler avec l'agence rennaise 56 S, avec qui nous nous sentons des affinités. » « Rationnelle » et « logique », cette approche architecturale commune a l'obsession de l'optimisation : « nous essayons toujours d'aller au-delà des standards. »

Ouverture sur la ville

L'îlot Beaumont, donc. Soient trois tours (une de logements, deux de bureaux) unies par un socle au rez-de-chaussée. Sur le papier, les volumes s'envolent, et les trois tours jouent l'ouverture vers la ville. « Il fallait apporter de la lumière et de la vue aux futurs occupants. » L'ouverture vers le ciel, aussi : « chaque niveau est en recul de quinze centimètres par rapport aux autres. Combinés avec des mini-balcons, ceux-ci renvoient à la qualité des immeubles haussmanniens, avec leurs extensions spatiales typiques. »

Pourquoi avoir choisi le béton architectonique ? « Il renvoie au patrimoine architectural de la France des années 1960, et à Georges Maillols, omniprésent à Rennes. Économiquement, le béton est aussi l'apparat extérieur le moins cher, sans oublier que Legendre, le maître d'ouvrage, est spécialisé dans le béton préfabriqué. »

Original, le projet a suivi une méthode non moins innovante, sous la forme de trois workshops réunissant autour d'une même table l'ensemble des acteurs du programme. « C'est un processus intéressant, il a permis de dessiner le projet progressivement. » Le partage des rôles ? Kempe Thill s'occupe de la tour de logement et du rez-de-chaussée, tandis que 56 S s'attelle aux deux tours de bureaux et au parking.

L'éthique et le chic

Hybride, le projet mixe les services (un restaurant au rez-de-chaussée) et les types de logements, « sociaux ou en accession ». « Tout doit être articulé, c'est un véritable challenge technique et réglementaire. » Le néerlandais André Kempe a pris le temps d'apprivoiser Rennes : « Elle fait partie des villes moyennes agréables à vivre. Au niveau de la politique d'urbanisme menée ici, l'approche développée par la métropole semble également très constructive. » Les icônes architecturales de Georges Maillols ont bien sûr retenu son attention : « J'apprécie son style à la fois poétique et rationnel, l'équilibre subtil des formes renvoyant à l'élégance des voitures des années 1960. Nous avons essayé de nous adapter à cette finesse. » Quadrillées de mille fenêtres, les trois tours de l'îlot Beaumont cherchent la lumière : « La lumière est la

grande libération apportée par le mouvement moderne, dans les années 1930-40. Faire rentrer le soleil dans les appartements, plus qu'une exigence, est une question d'éthique. »

À l'image du grand écart permanent entre image et usage : « L'architecte doit aujourd'hui réussir un tour de magie, à savoir faire des bâtiments à la fois beaux et habitables. Trouver des images fortes qui n'ailent pas contre la durabilité des immeubles, c'est le challenge du XXI^e siècle. La pression est énorme, car tout le monde cherche à se distinguer, y compris les villes. » Des remarques aussi constructives qu'éclairantes. ■

www.atelierkempethill.com / www.atelier56s.com

L'ÎLOT BEAUMONT EN RÉSUMÉ

- 2 immeubles de 9 étages
- 1 bâtiment de 18 niveaux
- 140 chambres gérées, 50 logements en libre accession, 40 logements locatifs sociaux
- 12 000 m² de bureaux
- 1000 m² de surfaces commerciales
- 4000 m² de parkings





reportage

DU BOIS DONT ON FAIT DES IMMEUBLES

Par Jean-Baptiste Gandon

— Pionnier en la matière première, Thierry Soquet milite pour les bienfaits du bois depuis trente ans et la création de son agence Architecture Plurielle. Plutôt que de prendre racine, sa pensée ne cesse de donner de nouvelles branches. —

Est-ce un clin d'œil aux tours de son homologue Georges Maillols ? Non loin des gratte-ciel iconiques de Bourg-l'Évêque, le projet Horizon bois de Thierry Soquet prend toujours plus de volume, dans le quartier Saint-Hélier. De même que les Horizons furent le 1^{er} bâtiment de grande hauteur à usage d'habitation en France (IGH), l'immeuble en hêtre de l'architecte rennais tutoiera bientôt les cimes avec ses douze niveaux et ses 5555 m² de surface plancher.

Né dans une brouette en béton

Thierry Soquet est comme ça : amoureux du bois et de ses vertus, toujours partant pour voir plus loin, et plus haut. « Je suis né dans une brouette de béton au milieu des bois. J'ai attrapé le virus en construisant des cabanes dans les arbres », se plaît à déclarer le fils de maçon au parcours atypique, notamment marqué par un passage dans un lycée technique Freyssinet. Et s'il milite pour les bâtiments passifs, lui n'est pas prêt à rester inactif. En trente ans, l'architecte a acquis une parfaite maîtrise de la conception de bâtiments à faible consommation d'énergie. Et fait de l'optimisation environnementale une règle d'or. En ligne de



mire : l'énergie, le bien être et l'éco-construction. Une urgente nécessité selon lui. « Je pousse toujours le curseur pour aller au-delà des normes. Les enduits, le placo, le PVC, les parpaings... Tous cela est proscrit à l'agence ! »

Filière hier sans avenir, le bois doit désormais faire son trou sur un marché du bâtiment déjà mature et très attaché au béton. Dont acte, Thierry Soquet ne manque pas d'arguments et de preuves sur pièces : l'Ehpad des Champs bleus, livré à Vezin-le-Coquet en 2010, vieillit par exemple très bien.

L'architecte planche actuellement sur un programme de résidence éco-conçue et design bois (22 appartements), baptisé « Les Granges d'Acigné ». Le truc en plus ? L'utilisation du bois de châtaignier, un matériau local s'il en est. Et son bâtiment Horizon bois ? « Je suis dessus depuis 6 ans... Il sera achevé en 2022 si tout va bien. L'immeuble ne sera pas raccordé au gaz, il s'agira du premier bâtiment rennais à n'utiliser aucune énergie fossile... » Thierry Soquet a de l'essence dans le moteur, la panne sèche d'idées n'est donc pas pour tout de suite. ■

tendance

L'ADORABLE HOME DES BOIS

Par Jean-Baptiste Gandon

— Passé de mode avec l'avènement du béton, le bois connaît actuellement un retour de bâton bienvenu. Un matériau bien dans son XXI^e siècle, à l'image de l'Appel à manifestation d'intérêt (AMI), initiative pionnière, lancée par Rennes Métropole en 2017. —



Délégué général d'Abibois, association désormais trentenaire, Olivier Ferron connaît le bois sur le bout des doigts. « Le rôle d'Abibois est de créer un lien entre l'arbre sur pied et ses valorisations possibles, pour faire en sorte que celui-ci ne devienne pas une ressource à charge. Bien sûr, la construction est un débouché essentiel. Avec sa charte de l'arbre en cours de rédaction, Rennes Métropole est dans la même logique de valorisation du patrimoine local. »

Pari d'AMI

Au point de se lancer dans une initiative pionnière dans le domaine : « en 2017, la collectivité a lancé un Appel à manifestation d'intérêt auprès des 43 communes de la Métropole. Le projet 'Construction bois pour tous' a vu le jour, avec le logement social comme axe de développement. »

Les arbres ont rapidement donné des fruits : « dix communes ont répondu favorablement à cette consultation, et des projets ont vu le jour. » Des maisons individuelles ou groupées, des petits et grands collectifs pouvant atteindre 150 logements. « À terme, c'est 600 logements qui vont être construits. Nous ne sommes plus dans les initiatives clairsemées, des ensembles commencent à voir le jour. »

Comme le disait un ancien slogan « le bois avance » à Rennes, mais ailleurs ? « Cette démarche est unique en France ! » Et Olivier Ferron d'ajouter : « Nous récoltons déjà nombre d'enseignements très éclairants : au niveau du prix, par exemple, nous savons



Le saviez-vous ?

NON RACCORDE AU GAZ DE VILLE, L'IMMEUBLE HORIZON BOIS DE THIERRY SOQUET PRÉVU POUR 2022, SERA LE 1^{ER} BÂTIMENT RENNAIS À N'UTILISER AUCUNE ÉNERGIE FOSSILE.



que l'équilibre financier est possible ; ensuite, aucun des appels d'offre publiés n'a été infructueux, cela signifie que les entreprises en mesure de répondre à la demande existent ; la réflexion progresse également sur les possibilités d'une économie circulaire, basée sur une filière courte du bois. »

Tous les voyants semblent donc au vert pour permettre son retour dans la construction : « En France, nous sommes dans la culture du béton depuis l'après guerre. Tout s'est standardisé autour de ce matériau, à nous de faire en sorte que le bois devienne le nouveau référentiel des bureaux d'étude. »

Réponse écologique

« La construction bois doit relever d'une intention politique inscrite dans le temps, à l'image des projets programmés dans les Zac de Beauregard et de Baud-Chardonnet par la SEM Territoires. Son développement passe aussi par la mixité, avec le béton

notamment, toujours nécessaire. »

Longtemps considéré comme d'abominables hommes des bois, les architectes spécialisés dans le domaine commencent quant à eux à voir le bout du tunnel. « L'étiquette 'bois' devient enfin un avantage, mais ça n'a pas toujours été le cas. »

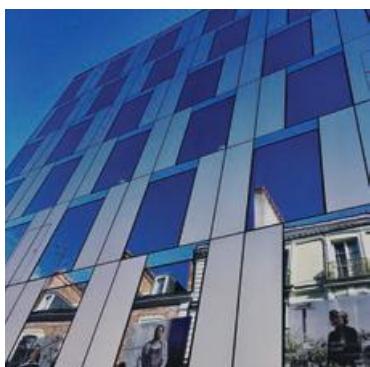
« J'ai l'habitude de dire que notre plus belle carte de visite, sont nos locaux situés en face de la station de métro Henri-Fréville : nous avons déconstruit nos anciens bureaux pour les réutiliser en associant les matériaux à du bois d'origine régionale. »

Réponse écologique au dérèglement climatique, le matériau cumule ils est vrai les avantages. Parviendra-t-il à se faire une place dans la jungle urbaine ?

« Aujourd'hui, on construit des tours de grande hauteur en bois à Bordeaux, Strasbourg ou Paris. » Pour Olivier Ferron, la tendance en cours est bien réelle, et n'a donc rien de l'arbre qui cache la forêt. ■



Quoi de 9 sur Instagram ?



A black and white photograph of artist Loïc Creff. He is wearing dark sunglasses and a patterned shirt, looking slightly to his left. The background is a grid of architectural structures.

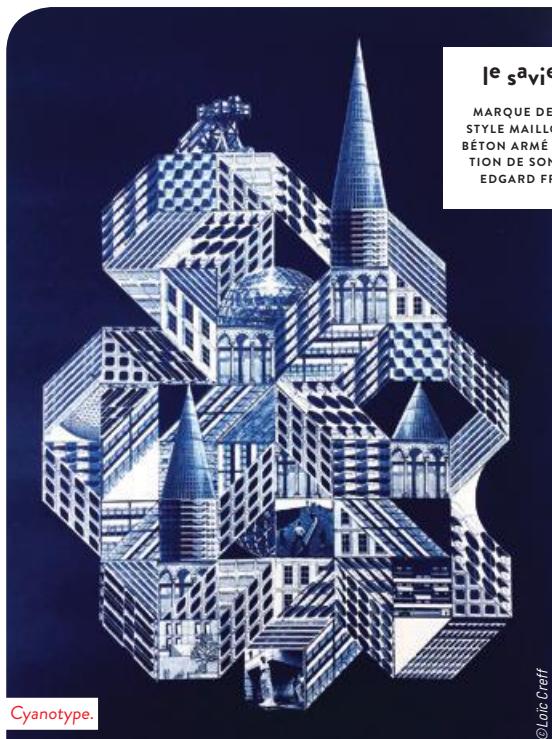
Portrait

Loïc Creff

Signe particulier : * serial colleur *

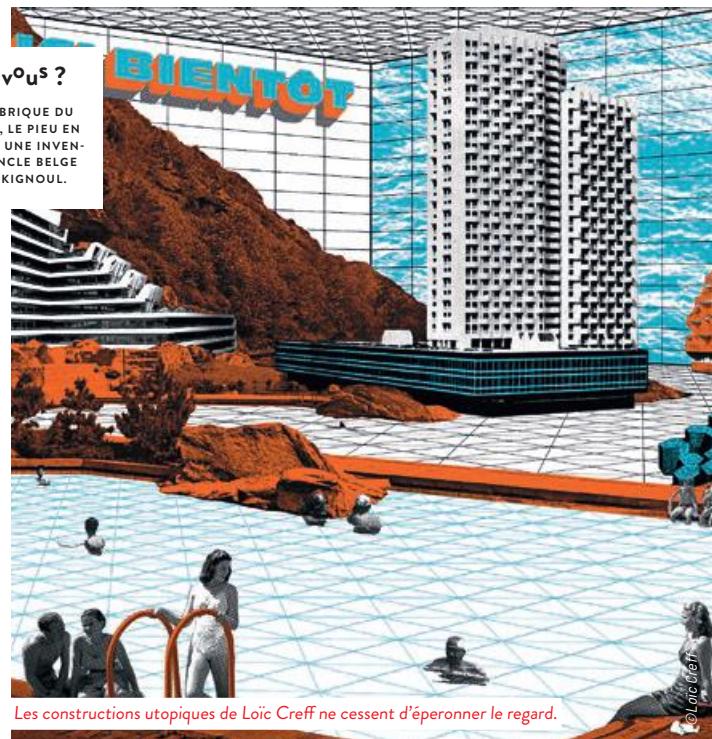
Par Jean-Baptiste Gandon

— Chantier au long cours développé par l'artiste Loïc Creff, Archigraphie envisage l'architecture depuis la fenêtre artistique de la sérigraphie. Des motifs répétitifs, mais loin d'être ennuyeux, à (re)découvrir en avril 2021 pendant le festival « Georges ». —



le saviez-vous ?

MARQUE DE FABRIQUE DU
STYLE MAILLOLS, LE PIEU EN
BÉTON ARMÉ EST UNE INVEN-
TION DE SON ONCLE BELGE
EDGARD FRANKIGNOUL.



Pour quel motif Loïc Creff, alias Macula Nigra, a-t-il choisi la sérigraphie, cette technique d'impression à la force d'expression infinie ? « Cela m'a pris dès les beaux-arts, à Rennes. Je suivais les cours de René Nogret, dans la crypte de l'école. » Le membre du collectif Presse-purée a aujourd'hui 37 ans, mais il n'a pas lâché l'affaire, bien au contraire.

Son nom d'artiste, Macula Nigra, annonce d'ailleurs la couleur : « la macule fait référence aux feuilles de passe utilisées en sérigraphie, et qui, à force de superposer les tests d'impression, deviennent des tirages uniques. En latin, le mot veut également dire « tache ». Enfin, il désigne la zone de l'œil qui réceptionne les informations. »

Des archives à l'archi

Work in progress particulièrement bien construit, Archigraphie donne à envisager l'architecture par le prisme original de sérigraphies de collage : « J'utilise un jeu de négatifs que je remets en perspective. Ce fonds d'archives photographiques me sert à créer

des puzzles graphiques, des architectures flottantes, utopiques. » Au jeu du motif répétitif, les réalisations de Georges Maillols ont bien sûr pignon sur vue, sans oublier Louis Arretche et Jean-Gérard Carré.

À découvrir pendant le festival Georges, à la MAE* en avril prochain : des sérigraphies de collages pour certaines inédites, dont une série de cyanotypes ; des maquettes, dont « les Horizons en carton » ; des stéréoscopes, des lenticulaires... « La scénographie de l'exposition est elle aussi une sorte de micro-architecture. Je ne souhaitais pas rester dans l'image plate. » Et le serial colleur quimpérois de conclure : « La géométrie de Maillols me parle beaucoup, j'apprécie aussi le rétrofuturisme des années 1960-70, les ruines modernes et les blokhaus... Je cherche à restituer la puissance graphique et utopique de l'architecture. » Une bonne raison pour avoir la tâche noire, non pas au doigt, mais à l'œil. ■

Macula Nigra est sur facebook

*Maison de l'Architecture et de l'Espace en Bretagne

Phare de la pointe du doigt, Sophie Cardin et Élise Guihard, dans le cadre de la mission d'accompagnement du chantier Baud-Chardonnet menée par l'Atelier d'Urbanologie et financé par Territoires Publics et la ville de Rennes. Septembre 2017.



www.rennes.fr

